



HAL
open science

Les perceptions du surf et des surfeurs : entre images et communications

Pauline Cabanas

► **To cite this version:**

Pauline Cabanas. Les perceptions du surf et des surfeurs : entre images et communications. Sciences de l'information et de la communication. 2018. dumas-02958983

HAL Id: dumas-02958983

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02958983>

Submitted on 6 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Master professionnel

Mention : Information et communication

Spécialité : Communication Management et culture

Option : Magistère, management et culture

Les perceptions du surf et des surfeurs Entre images et communications

Responsable de la mention information et communication
Professeure Karine Berthelot-Guiet

Tuteur universitaire : Judith Dehail

Nom, prénom : CABANAS Pauline

Promotion : 2017-2018

Soutenu le : 23/10/2018

Mention du mémoire : Bien

Sommaire

<i>Propos liminaires</i>	8
<i>Introduction</i>	10
Partie 1 : L'image du surf en général : construction et confrontations	14
Chapitre 1 : La construction historique de l'image du surf	16
§ 1. Les premiers écrits : le surf pratique ancestrale hawaïenne.....	17
1) Les premiers écrits	17
2) Une référence pour les surfeurs interrogés.....	18
§ 2. Le développement du surf et de la surf culture.....	20
1) Références hawaïennes	20
2) Les débuts de l'industrie du surf	21
§ 3. L'arrivée du surf en France/en Europe	23
1) L'adhésion rapide des locaux au surf.....	23
2) Le développement institutionnel et économique du surf en France.....	25
Chapitre 2 : Les profils de surfeurs : une définition liée à l'image du surf et des surfeurs ?	28
§ 1. La construction de l'image du surf fonction de diverses stratégies de communication.....	29
1) Une image du surf valorisée et valorisante	30
2) La légitimité du surfeur : une question d'image ?.....	34
§ 2. L'identité des surfeurs comme critère déterminant	38
1) Les profils de surfeurs	38
b) Les surfeurs dits « puristes » et/ou « free surfeurs »	41
c) Le surf loisir.....	44
2) L'identité des surfeurs interrogés	45

Partie 2 : L'image du surf selon les surfeurs indépendants : contradictions et transmission 49

Chapitre 1 : Les contradictions des surfeurs indépendants face à l'image du surf 50

§ 1. Les contradictions issues des communications valorisant le surf pour les surfeurs indépendants 52

1) Les conséquences de la valorisation de la vague par les communes du littoral aquitain 52

a) La problématique des spots saturés 52

b) L'arrivée des vagues artificielles : quelles conséquences ? 56

2) Les conséquences de l'engagement différencié des surfeurs en fonction des profils 59

§ 2. Les contradictions issues de l'image des surfeuses face à la féminisation du surf 62

1) Le surf, un sport masculin ? 62

2) L'image des surfeuses doit-elle évoluer ? 65

Chapitre 2 : La parole comme mémoire et transmission du surf pour les surfeurs indépendants 68

§ 1. Second souffle 70

1) Les sessions 71

2) Les interviews 72

§ 2. Courbes 74

1) La transmission : les anciens face à la caméra 74

2) L'héritage : les jeunes en surf-trip 75

Conclusion 78

Bibliographie 81

Annexe n°1 85

Annexe n°2 88

Annexe n°3 – Entretien Estelle 89

Annexe n°4 – Entretien Nils 103

Annexe n°5 – Entretien Thomas 111

Annexe n°6 – Entretien Elise 121

Remerciements

Mes premiers remerciements vont à Judith Dehail qui a su me conseiller et m'accompagner dans la rédaction de ce mémoire. Ensuite, je souhaite remercier Henri-Pierre Godey, mon tuteur professionnel et tuteur de stage, pour sa vision de communicant aguerri qui m'a permis de voir mon sujet sous un nouvel angle et de l'améliorer en conséquence. Enfin, un grand merci à Estelle Bertrand, Thomas Queyraud, Nils Paillou et Elise Joandet qui ont accepté de répondre à mes questions lors d'entretiens menés entre mai et juin 2018, sans eux, je n'aurais pas eu la matière nécessaire pour réaliser mes analyses.

Résumé

La perception de ce qu'est le surf est un enjeu de communication pour les différents acteurs qui diffusent et cultivent l'image du surf et des surfeurs. En effet, leurs positionnements peuvent s'affronter, se contredire ou même se ressembler. Pour les surfeurs indépendants interrogés lors d'entretiens, c'est un enjeu essentiel, car c'est de leur identité dont il s'agit. Ainsi, c'est l'environnement complexe dans lequel évoluent les surfeurs indépendants qui sera étudié pour évaluer l'impact sur eux, de la diffusion d'images sur le surf et les surfeurs, par différents acteurs, plus ou moins proches de leur environnement quotidien.

Mots clés

Perception, images, communication, surf, surfeurs indépendants, identité.

Propos liminaires

Il y a 4 ans, j'ai commencé le surf dans le cadre de colonies de vacances que j'encadrais en tant qu'animatrice. Depuis l'enfance, l'océan fait l'objet chez moi d'une obsession parfois excessive. Chaque fois que j'avais la chance de m'y faire conduire, je ne laissais personne me sortir de l'eau jusqu'à temps que les drapeaux de signalisation de la baignade soient enlevés et qu'un ordre autoritaire de sortir des vagues ne m'était asséné.

Ainsi, mes débuts en surf bien que laborieux, m'ont permis de découvrir une pratique de l'océan nouvelle. Cette activité peu banale et pourtant si répandue de nos jours m'a plu immédiatement. D'abord parce que la persévérance est la qualité première requise pour démarrer le surf. De nature têtue, j'ai accepté ce challenge énergivore, quelles qu'en soient les conditions. Ensuite, parce que l'observation d'un(e) surfeur(se) à l'eau suscite instantanément une fascination certaine pour ces mouvements fluides, ces déplacements tranchant les vagues et cette rapidité, promesses de sensations fortes.

Cette première excitation passée, j'ai pris le temps d'observer le surf, les surfeurs, les planches, l'accroche des *leachs*¹, les habitudes, les rites, le stick², les combis, les chutes, les mots dédiés... Ma curiosité piquée à vif, j'ai eu envie de me renseigner auprès des personnes que je rencontrais sur ce qu'était le surf et qui étaient les surfeurs. En effet, les quatre années qui ont suivi mes premières sessions de surf j'ai poursuivi l'animation dans des camps de surf et j'ai rencontré un bon nombre de surfeuses et surfeurs. La plupart d'entre eux moniteurs de surf m'ont accompagné et m'ont appris à voir à travers l'océan ce qu'est le surf, ce qu'est de vivre surf.

Mon intérêt pour cette activité s'est nourri de diverses choses qui sont toutes à l'origine de mon choix de sujet pour mon deuxième mémoire universitaire. Mon temps passé près de l'océan s'est très largement accru avec l'installation d'une amie proche, dans la commune de Vendays-Montalivet, dans le Médoc, il y a deux ans. J'ai donc eu davantage de temps pour observer et pratiquer le rythme de vie d'un surfeur, j'ai multiplié mes conversations à propos de surf et amplifier mes références culturelles surfistique. L'autre élément déterminant, c'est le visionnage de plusieurs films documentaires réalisés par des surfeurs à propos de destin de surfeurs, d'esprit du surf, d'une deuxième vie après le surf. Ces documentaires ont mis en exergue un sentiment, une intuition que j'avais. L'image du surf présente dans tous les esprits correspond autant à un fantasme qu'à une réalité. Ce paradoxe s'étudie, il peut se démontrer, c'est pour cette raison que ce sujet m'est apparu intéressant pour me pencher sur une question qui m'intéresse beaucoup depuis quelques temps déjà.

¹ Cordon attaché à la cheville du surfeur le reliant à sa planche

² Stick solaire haute protection, pour protéger de la réflexion du soleil dans l'eau.

Enfin, j'ai choisi ce sujet car j'abordais deux domaines bien reliés à ma formation au sein du Master 2 Management et culture au CELSA, à savoir : la communication et les sciences humaines et sociales.

Introduction

« Les perceptions du surf et des surfeurs :

entre images et communications »

« Dans la vague qu'ils dévalent depuis des siècles avec leurs planches, les hawaïens ne vont pas chercher la domination ni même la confrontation avec l'élément. Ils recherchent bel et bien **la sensation**, celle qui les gargarise dans leur acte, les éveille dans leurs corps »³ décrit **Gibus de Soultrait** dans un numéro du magazine spécialisé de surf, *Surf Session* dont il est cofondateur et dont il dirige la rédaction, il est également enseignant au master « glisse » de Bayonne

Cette émotion pure recherchée par les surfeurs ne ressemble à aucune autre selon leurs descriptions, c'est l'essence même de la pratique de cette activité. C'est une sensation pour laquelle beaucoup de surfeurs vivent. Alors, comment évoquer et représenter le surf ? Les communications qui entourent le surf sont aussi nombreuses que les profils de surfeurs, les marques de surfwear, les communes où il se pratique, les politiques et publicités l'évoquant.

Nous avons choisi d'avoir un cadre d'analyse large, afin de pouvoir prendre en compte une multiplicité de création d'images et de communications qui les construisent pour, *in fine*, être précis dans notre étude.

D'abord, d'où proviennent les images du surf et des surfeurs ? Elles sont au pluriel puisqu'il existe une pluralité de communications qui fournissent des images relatives au surf et aux surfeurs. Nous emploieront donc volontairement une définition large du mot communication. En effet, la définition générale inscrite dans le dictionnaire Larousse définit la communication comme « *l'action d'établir une relation avec autrui, de faire passer quelque chose d'un objet à un autre, d'une personne à une, de transmettre, donner connaissance* ». Cependant, le philosophe et professeur émérite, Daniel Bougnoux, indique justement que « *Nulle part ni pour personne n'existe LA communication. Ce terme recouvre trop de pratiques, nécessairement disparates, indéfiniment ouvertes et non dénombrables* ». Ainsi, afin d'avoir une vision assez variée de la production d'images représentant le surf nous nous appuyerons sur différents supports de communication : les entretiens, les magazines spécialisés, les films documentaires de surf, la presse, les campagnes publicitaires et les réseaux sociaux. De plus, nous ferons référence à différents communicants : les surfeurs en premier lieu, les acteurs de la vie politique, les chercheurs, les entreprises et les journalistes afin de confronter et analyser les différents points de vue relatifs à la pratique du surf et ce qu'est un surfeur. Les perceptions sont en effet multiples et nous nous intéresserons principalement à la confrontation entre les images des surfeurs et du surf, et, la perception qu'en ont les surfeurs indépendants.

³ De Soultrait G., 2011, « L'Entente du mouvement », Guéthary, Surf Session.

Ensuite, qu'est-ce qu'un surfeur et qu'est-ce que le surf ? Un surfeur, c'est une : « *Personne qui fait du surf* » à savoir qui pratique un « *sport consistant à se maintenir en équilibre sur une planche portée par une vague déferlante* »⁴. Cette définition simple reste factuelle et générale. En effet et à titre d'exemple, si le surf entre bien dans la définition du mot sport⁵, il n'est pas nécessairement considéré par les surfeurs comme un sport au sens propre du terme, il est souvent qualifié de passion, de religion parfois, de culture ou encore de mode de vie. Le surf est à la fois une pratique ancestrale et moderne, il est ainsi, « *une expression qui uniformise une réalité hétérogène et complexe* »⁶, c'est en ça qu'il est extrêmement intéressant de l'étudier, ainsi que ses adeptes. Comment rassemble-t-il ? Pour quelles raisons ? Qui sont les surfeurs ? « *Que font réellement les surfeurs quand ils disent qu'ils font du surf ?* »⁷.

Afin de nous pencher sur ces différents éléments permettant de définir ce qu'est un surfeur et à quoi correspond l'image que les surfeurs et les non surfeurs ont du surf, nous avons mené des entretiens en majorité par Skype. Il nous a souvent été difficile non pas de trouver des surfeurs, mais plutôt de se mettre d'accord avec eux pour trouver un moment pour réaliser ces interviews. Nous n'avons donc pas pu réaliser autant d'entretiens que nous l'aurions souhaité. Cependant, ils constituent un échantillon varié de surfeurs non compétiteurs et une base solide pour nos analyses, nourris de recherches documentaires. En effet, c'est un outil efficace pour avoir un aperçu de ce que peut être le parcours d'un surfeur, de comprendre ce qui l'a mené au surf et ce que représente le surf pour lui. Nous avons pu également définir le profil des surfeurs interrogés : ce sont des surfeurs indépendants, des locaux comme ils sont souvent appelés à savoir, des surfeurs qui habitent dans une ville du littoral aquitain et qui pratiquent leur discipline le plus souvent possible. C'est après avoir récolté des informations auprès d'eux que nous avons pu comparer, confronter leur vision et perception du surf, leur vécu, à la variété d'images qui circulent sur leur passion.

Ainsi, lors des entretiens menés lors des mois de mai et juin 2018, nous avons réellement pu confirmer que l'image du surf se construit en fonction des objectifs de la communication évoquée et de l'acteur qui prend la parole sur le sujet. La perception de ce qu'est le surf est un enjeu de communication important pour les différents acteurs et leurs positionnements peuvent s'affronter, se contredire, se compléter ou même se ressembler. Ces perceptions peuvent donc être contradictoires et c'est ce qui nous a poussé à analyser les différentes communications et images relayés sur le surf et les surfeurs, par rapport aux réponses données par les surfeurs interrogés en entretien. En effet, ces

⁴ Dictionnaire Larousse.

⁵ « *ensemble des situations motrices codifiées sous forme de compétitions et institutionnalisées* », définition large rassemblant des pratiques très « *extraordinairement hétéroclites* » selon Parlebas, P., 1999, « Sports, jeux et sociétés : lexique commenté en praxéologie motrice », éditions INSEP, p.355.

⁶ Guibert, C., 2006, « Politiques de communication et identifications territoriales différenciées : les usages politiques des vagues et de l'univers du surf par les municipalités de la côte Aquitaine », Revue Téoros.

⁷ Sayeux, A.-S., 2008, « Surf autogéré contre surf fédéral : deux idéaux en lutte », Revue européenne de management du sport, n°21, pp. 43-47.

surfeurs indépendants ont volontiers donné leur avis, leurs ressentis et donc leur perception de ce qu'était le surf pour eux, par rapport à ce qu'on pouvait en comprendre lorsqu'on est extérieur à leur univers. Lorsqu'ils se positionnent parfois en contre d'images du surf très simplifiées et caricaturales, ils placent souvent au centre, leur rôle pédagogique auprès des néophytes. Nous avons pourtant remarqué que leurs propres communications s'insèrent et s'inspirent nécessairement de leur environnement complexe qui comprend : les communications des grandes marques, des champions de surf, des collectivités territoriales etc.

Alors, en quoi l'image du surf représente-t-elle un enjeu dans la communication des surfeurs indépendants ?

L'image du surf telle que nous souhaitons l'étudier se divisera en deux blocs distincts. Dans une première partie, nous établirons un questionnement général autour de l'image du surf : qui parle du surf ? Comment parle-t-on du surf ? Depuis quand ? Qu'est-ce que ces différents discours et acteurs qui se sont greffés à l'historique des communications utilisant ou promouvant le surf, ont apporté à cette pratique ? Comment ont-ils influencés les surfeurs ? Qui les surfeurs influencent-ils grâce à leurs communications ? Et que disent-ils de leurs propres pratiques lorsqu'ils évoquent le surf ?

En effet, afin d'expliquer pourquoi et en quoi, l'image du surf est importante pour les surfeurs indépendants, il faut dans un premier temps étudier les origines du surf. Elles nous permettront d'expliquer comment les premières images du surf et des surfeurs se sont construites et autour de quels discours. Les discours historique, scientifique, populaire, artistique et économique relatent l'histoire du surf d'hier mais aussi d'aujourd'hui, il faut les confronter les unes aux autres. Ces communications constituent une base pour étudier les paroles des surfeurs indépendants. Avant de pouvoir réellement contredire les paroles des surfeurs indépendants, il faut dans un second temps, analyser les différents profils de surfeurs. Ces derniers naissent d'une évolution de la pratique de ses origines à nos jours. Est-ce que ces profils sont liés à l'image du surf et des surfeurs ? Pourquoi parle-t-on de surfeurs indépendants ? Ces derniers évoquant notamment à différentes reprises « les vrais » surfeurs sous-entendant ainsi qu'il existerait de « faux » surfeurs. Nous étudierons donc l'impact que les différentes images du surf, provenant de différents acteurs, peut avoir sur la pratique et la définition du mot « surfeur ».

Ensuite, dans une seconde partie, nous nous questionnerons sur l'image du surf selon les surfeurs indépendants. Dans un premier temps, nous verrons que les surfeurs que nous avons interrogés se définissent comme « surfeur », c'est leur identité et c'est ce qui est prévaut dans leur communication et l'image qu'ils se font du surf. Lorsqu'ils évoquent l'image qu'a le surf aujourd'hui auprès du grand public, ils ne parlent pas tant de la forme que des objectifs des acteurs qui communiquent sur le surf, et qui ne reflètent pas forcément l'image qu'ils ont du surf, les objectifs n'étant pas forcément adaptés à leurs besoins. C'est en cela, que nous pourrons analyser leurs

réponses, les appuyer ou les contredire, voir comment elles sont influencés, afin d'expliquer pourquoi l'image du surf est un enjeu pour eux, dans leur quotidien, dans leur manière de communiquer. Dans un second temps, nous étudierons comment leur volonté de transmettre une certaine image du surf et des surfeurs rejaillit par le biais de films, qui constituent une forme de communication particulière pour eux. Celle-ci naît d'un besoin de montrer ce qu'ils vivent, ce qu'est pour eux le surf et pour beaucoup de personnes qu'ils côtoient au quotidien dans l'océan. Cette image qui, n'est a priori, pas celle qu'ils perçoivent lorsqu'elle provient d'autres acteurs, les objectifs n'étant pas les mêmes. Ils se positionnent comme une tierce voix qui a besoin de son propre espace d'expression, dans le champ artistique, et dans un objectif sociologique. Ces films, nous permettent de mettre une image du surf sur les paroles recueillies en entretiens. Ils seront donc analysés et appréciés par rapport aux autres communications, pour démontrer qu'ils sont un enjeu de communication pour les surfeurs indépendants, puisque, représentatifs de ce qu'est le surf pour eux, ce qu'est leur histoire du surf, à l'échelle de leur vie.

Donc, dans une première partie nous étudierons l'image du surf en général : construction et confrontations (**Partie 1**). Pour ce faire, nous verrons d'abord quelle est la construction historique de l'image du surf (**Chapitre 1**) puis, nous nous pencherons sur la définition des profils de surfeurs afin de déterminer si elle est liée ou non à l'image du surf et des surfeurs (**Chapitre 2**). Dans la seconde partie, nous étudierons l'image du surf selon les surfeurs indépendants : contradictions et transmission (**Partie 2**). Pour cela, nous étudierons d'abord les contradictions des surfeurs indépendants face à l'image du surf (**Chapitre 1**) puis, la parole comme mémoire et transmission du surf pour les surfeurs indépendants (**Chapitre 2**).

Partie 1 : L'image du surf en général : construction et confrontations

Pour comprendre comment les surfeurs indépendants avec lesquels nous avons pu nous entretenir construisent leurs communications, il faut comprendre comment s'est construite l'image du surf. Celle-ci peut en effet, avoir un rôle déterminant sur la manière dont les surfeurs parlent de leur discipline.

Le surf a une image marquée et une représentation répétée à savoir : corps jeune et musclé, peau brunie par le soleil, cheveux décolorés par l'océan, visage apaisé, attitude calme et enjouée. Nous avons cherché à comprendre quelles en sont les composantes, les origines pour comprendre, à qui elles s'adressent et comment elles sont utilisées, appréhendées ensuite en fonction des individus et de leurs profils, qu'ils soient surfeurs ou non-initié. Il existe une surf culture qui s'est développée au cours des années et qui est un enjeu de représentations et d'images du surf et des surfeurs. D'abord parce que, comme le considèrent certains chercheurs, l'histoire du surf n'est pas une histoire qui prendrait en compte suffisamment de versions différentes, elle est comme une répétition formatée d'un seul discours qui est aseptisé et qui plaît, qui se répète facilement. Formant ainsi une image figée du surf et de sa culture. Ensuite, parce qu'elle implique et inspire beaucoup de personnes : création artistique et artisanale, mode de vie propre aux surfeurs, vocabulaire qui entoure la pratique etc. La communication autour du surf s'est donc développée dans différentes sphères et il est intéressant de comprendre pourquoi, elle a tant inspiré et inspire encore.

Ainsi, nous démontrerons dans cette partie que, la représentation du surf et des surfeurs est devenue un enjeu de communication pour les surfeurs mais pas seulement. C'est un enjeu majeur pour des marques qui naissent au moment du développement de la pratique du surf dans les années 70 et qui colle plus ou moins à l'image que les surfeurs se font du surf, en fonction de leurs profils de pratiquants. C'est à ce moment là que naît une intention d'utiliser l'image du surf qui peut être confrontée à la pratique du surf et aux profils des pratiquants aujourd'hui car ils ont beaucoup évolués. Ces pratiquants, vont se différencier par quelques caractéristiques objectives et d'autres beaucoup plus subjectives. C'est ainsi que nous pouvons établir des profils de surfeurs, tout l'intérêt est de montrer que la part de subjectivité des surfeurs interrogés, est définie par un enjeu d'image.

Nous montrerons donc, comment les acteurs qui communiquent sur le surf s'influencent et se positionnent les uns par rapport aux autres.

Nous étudierons d'abord la construction historique de l'image du surf (**Chapitre 1**) puis, nous nous demanderons si les profils des surfeurs se définissent par rapport à l'image du surf et des surfeurs (**Chapitre 2**).

Chapitre 1 : La construction historique de l'image du surf

« Mais si nos images ont barre sur nous, si elles sont par nature en puissance de quelque chose d'autre qu'une simple perception, leur capacité -aura, prestige ou rayonnement- change avec le temps. Nous voudrions interroger ce pouvoir, repérer ses métamorphoses et ses points de rupture »⁸

Régis Debray.

Quelles sont les premières images du surfeur ? D'où vient-il ? A quoi ressemble-t-il ? Est-ce que l'histoire du surf a aujourd'hui un impact sur l'image du surf ? Quelles ont été les différentes images du surf et des surfeurs ?

D'une part, si nous avons souhaité étudier les origines du surf et son histoire c'est parce qu'elles permettent d'expliquer comment beaucoup de surfeurs et de non surfeurs, ont cherché à représenter cette pratique hawaïenne ancestrale. Nous verrons qu'il y a différents moments clés qui permettent de mettre en évidence et d'identifier les acteurs qui prennent la parole sur le surf et les surfeurs, qui se retrouvent aujourd'hui. De plus, nous pourrons également étudier quelles images naissent des communications évoquant le surf, au moment où il se développe. Ont-elles évolué ? Ont-elles eu un impact au long terme ?

D'autre part, parce qu'il nous paraissait important de replacer le surf dans son contexte d'origine et remettre cette pratique en perspective par rapport à ce qu'elle est aujourd'hui. En effet, le surf n'a pas toujours été un sport et/ou un loisir, il ne s'est pas toujours pratiqué avec un *leash*⁹ accroché à la cheville par exemple. Les représentations des surfeurs ont ainsi évolué avec la pratique.

Dans un premier temps nous étudierons donc la découverte de cette pratique ancestrale du surf au travers d'écrits datant de 1778 (§1). Puis, nous verrons dans un second temps le développement de cette tradition aux États-Unis qui, va d'une certaine manière se démocratiser dans certaines régions côtières (§2). Enfin, dans un troisième temps nous nous pencherons sur l'arrivée du surf en Europe et plus précisément en France, à Biarritz, presque par hasard, vite rejetée dans les premiers temps avant d'être complètement acceptée (§3).

⁸ Debray R., 1992, « Vie et mort de l'image: une histoire du regard en Occident », Gallimard, p 11.

⁹ Voir note n°1.

§ 1. Les premiers écrits : le surf pratique ancestrale hawaïenne

Le surf naît près des îles polynésiennes selon les premiers écrits évoquant cette pratique. A l'origine, elle est une tradition et n'est en aucun cas considérée comme un loisir ou une activité sportive. Nous étudierons donc ici comment, celle-ci est parvenue jusqu'aux occidentaux et comment, aujourd'hui encore, nous parviennent des échos du « *he'e nalu* ».

1) Les premiers écrits

Si l'origine du surf ne peut être très précise à cause d'un manque de matériaux exploitables, les premiers écrits évoquant la descente des vagues par des hommes munis de planche en bois datent des années 1770. Les origines du surf sont probablement bien plus anciennes et ancrées dans des traditions polynésiennes ancestrales.

Le capitaine James Cook est un britannique parti explorer le Pacifique du Nord-est et, la côte nord américaine. Il découvre alors les îles d'Hawaï et ses écrits constituent la première référence officielle relative au surf, qui fait date. En effet, il décrit brièvement dans son journal de bord son arrivée sur l'archipel des îles Hawaï, sur la plage de Kealakekua Bay : « *J'ai vu des indigènes en équilibre sur des morceaux de bois taillés et exécutant avec une adresse diabolique des manœuvres au milieu des rouleaux en furie de l'océan* »¹⁰. Ces derniers « *plongent sous la vague en tenant leur bout de bois, qui dévalent des montagnes d'eau en hurlant et qui s'affrontent dans des joutes épiques en riant* ». Nous pouvons alors aisément imaginer que, les dessins de l'artiste de l'expédition John Webber qui accompagnent ces descriptions, étonnèrent les européens pour qui, se baigner dans la mer et les océans est, jusqu'au 18^{ème} siècle, impensable.

Ces écrits nous permettent donc de situer dans l'archipel polynésien l'origine de ce qui sera plus tard le surf moderne. Il s'agit bien d'une tradition que les peuplades des îles polynésiennes nomment le « *he'e nalu* » signifiant : « *glisser sur la vague et se fondre avec elle* ». Cette tradition leur permet de montrer leur force, leur habileté et de désigner un chef le cas échéant. Le « *he'e nalu* » a aussi une dimension sacrée, c'est un rite pour rendre hommage aux dieux. Elle n'est pas une activité ludique et sportive telle que nous la connaissons aujourd'hui, elle a une vraie fonction dans les différentes communautés présentes sur les îles.

¹⁰ Cook J. [continued by King, J.], (1779), « Captain J. Cook's journal, nov.1778-1779. 1. Resolution (ship). Hawaii, discovery and exploration. 2. Hawaii, discovery and exploration », *Microfilms. British Museum, Department of Manuscripts. Egerton. ms 2177A.*

Les choses vont changer dès le début du 19^{ème} siècle lorsque les colons occidentaux vont investir les îles d'Hawaii. Le « *he'e nalu* » est considéré comme une hérésie puisque les indigènes le pratique nu. L'acculturation forcée des peuplades conduit à l'éradication progressive de toutes les traditions y compris le « *he'e nalu* ».

Le territoire est successivement convoité par les européens et les américains, puis fini par être annexé en 1898 par les États-Unis avec le statut de territoire d'Hawaii. C'est ainsi qu'au début du 20^{ème} siècle, le célèbre romancier américain Jack London, se rend sur les îles Hawaii et observe sur la plage de Waikiki le « *he'e nalu* » quasiment disparu. Il y est seulement pratiqué par des indigènes qui ne veulent pas se soumettre aux diktats religieux des occidentaux et cherchent à démontrer leur résistance. Il décrira : « *des chevaliers de l'impossible émergeant, ruisselants, tels des demi-dieux, des monstres d'écume blanche* »¹¹. Alain Gardinier¹², spécialiste de la surf culture, explique ainsi que c'est notamment la popularité de Jack London qui contribue en ce début de 20^{ème} siècle à définir Hawaii comme destination touristique pour les touristes nord américains. Nous pouvons donc penser, que l'écriture crée une représentation du surf et des surfeurs qui interpelle les nord américains et fait naître cette curiosité qui les attire sur les îles.

Le « *surfing of waves* » commence donc fin 19^{ème}, début 20^{ème} à être connu et pratiqué sur le continent, avant de devenir quelques années plus tard sur la côte ouest des États-Unis, un sport qu'il faut absolument pratiquer.

2) Une référence pour les surfeurs interrogés

La référence aux traditions et à la culture polynésienne constitue selon Anne Sophie Sayeux « *une légitimation* » de la pratique aujourd'hui, qui n'est pas le signe d'une continuité entre cette tradition et la pratique moderne du surf. Elle permet cependant aux surfeurs d'avoir un imaginaire attaché à leur pratique du surf auquel ils peuvent se référer. C'est le cas par exemple d'Estelle 26 ans, en formation pour être monitrice de surf, passionnée depuis l'enfance. Dans l'entretien réalisé le 30 mai 2018¹³, elle évoque cette pratique « rebelle ». Le sujet évoqué est le business autour du surf, Estelle critique l'effet de masse dû à ce business et elle poursuit :

« Ca évince complètement l'identité de base de la culture. Parce que c'est une culture. Et les surfeurs à la base c'était des rebelles, ça remonte aux hawaïens qui quand les colons sont arrivés, leurs ont interdit de surfer et eux,

¹¹ London J., 1907, « Royal Sport: Surfing in Waikiki », The Cruise of the Snark.

¹² Gardinier A., 2005, « Surf culture », pp.43-44.

¹³ Annexe n°3

ont continué à surfer. Voilà, c'est toute une histoire mais à la fin c'est une culture, c'est une façon de vivre. Et ils ont tourné ça un peu trop commercial, à la fin tu te reconnais plus dans les plus grosses marques ».

Elle l'évoque aussi plus tard pendant l'entretien, lorsqu'elle me décrit les compétitions de surf, comme étant une « *mauvaise pratique du surf* » car elle met les gens en compétition, la seule mise en concurrence acceptable pour elle, est celle relative à l'histoire :

« Il y avait des hawaïens à l'époque, parfois ils faisaient des compétitions de surf pour savoir qui allait être le chef donc voilà, au final, c'était celui qui allait prendre la plus grosse vague, c'est plus une question de courage qu'une question de technique ou quoi ».

Elle insiste ainsi sur la dénaturation que le business de masse entraîne par rapport à une pratique qui serait pure, le surf est le fruit d'une histoire et il est attaché à un mode de vie dans lequel l'argent n'a pas sa place. C'est une culture que le surfeur adopte lorsque cette discipline devient pour toi une passion et qui se dilue avec l'utilisation du surf pour vendre soit des produits dérivés soit tout à fait autre chose. Elle a connaissance des origines et c'est quelque chose auquel elle peut se référer pour analyser des phénomènes récents.

Anne-Sophie Sayeux décrit ainsi cette référence aux origines du surf comme la construction d'une « *mémoire collective* »¹⁴ pour les surfeurs qui leur permet de légitimer leur pratique. En effet, elle se réfère aux thèses de Hobsbawm et Ranger sur l'invention des traditions¹⁵ en expliquant que cette « *quête des origines dont le récit mythique est une figure dominante* »¹⁶, qui instrumentalise un discours de longue durée ou de « racines » qui plongent dans la nuit des temps, a pour but « *d'anoblir une pratique culturelle sur la base du pouvoir légitimant que confèrent l'ancienneté et la tradition : quitte à reconfigurer la tradition au miroir de la modernité* »¹⁷.

Ce renvoi aux traditions, à une culture ancienne peut donc être aux fondements de la construction de l'identité des surfeurs. C'est une forme de légitimation de la pratique liée aux premiers écrits évoquant le surf, les premières images représentant les surfeurs hawaïens rapportés par des colons occidentaux.

¹⁴ Sayeux, A.-S., 2005, « Surfeurs, l'être au monde : analyse socio-anthropologique de la culture de surfeurs, entre accords et déviance p. 28.

¹⁵ 1992.

¹⁶ Sayeux, A.-S., 2005, « Surfeurs, l'être au monde : analyse socio-anthropologique de la culture de surfeurs, entre accords et déviance p. 28.

¹⁷ *Ibid.*

§ 2. Le développement du surf et de la surf culture

La diffusion du surf ne s'est pas faite que par la diffusion de l'activité en elle-même. Cette tradition qui a traversé les siècles s'est popularisée au début du 20^{ème} siècle grâce à des personnalités comme l'hawaïen Duke Kahanamoku ou les Waikiki Beach Boys mais également grâce aux créations qui naissent inspirées par le surf dans diverses disciplines (1). Une véritable culture va en effet se développer à côté de la pratique ainsi qu'une industrie dont les enjeux économiques seront très rapidement, importants (2).

1) Références hawaïennes

Duke Kahanamoku est l'un des ceux qui fera connaître le surf au monde entier. Il est champion olympique de natation en 1912 et 1920 sous le drapeau nord américain et devient alors très populaire. Avant tout surfeur, il remet au goût du jour sur les îles d'Hawaï dont il est natif, la pratique du surf qui s'est perdue, comme nous avons pu le voir, avec la colonisation. C'est cette image de lui, corps athlétique, bronzé, avec une planche sous le bras, qui sera diffusée un peu partout, faisant découvrir cette discipline tant en Australie qu'au Pérou et en Californie. Cet homme, est un symbole de jeunesse et de réussite sportive, qui est donc associé à l'image d'une activité encore peu connue : le surf.

La relation et les mouvements de touristes entre Hawaï et les États-Unis contribuent également à accroître la pratique du surf. Elle est vite importée sur le continent dans les années trente. En effet, les touristes américains visitent Hawaï pour voir les Beach Boys de Waikiki Beach qui « vivent le surf, la musique et l'héritage hawaïen. Ceux que l'on nomme les ambassadeurs de l'Aloha personnifient la surf culture traditionnelle »¹⁸. Le surf est donc, à ses débuts, associé à cette image traditionnelle, culturelle propre aux hawaïens.

Dans les années 30 le surfwear naît sur les îles d'Hawaï avant que les Californiens du Sud qui se sont initiés au surf et l'implantent sur le continent, ne s'emparent du marché naissant. Ce sport « est intégré au loisir, à la fête, au spectacle, et plus largement, au mode de vie des amateurs de plage »¹⁹. Puis, c'est dans les années 50-70 que l'industrie du surf prend son essor, nous prendrons plusieurs exemples pour l'illustrer.

¹⁸ Gardinier A., 2005, « Surf culture », p.23.

¹⁹ Devienne E., 2015, « Bathing beauties, bodybuilders et surfeurs : l'émergence de cultures corporelles originales sur les plages de Los Angeles (années 1902-1930) », Revue française d'études américaines, n°1, p. 34.

2) Les débuts de l'industrie du surf

Les débuts de l'industrie du surf, constituent la première appropriation de l'image du surf qui est elle, davantage axée sur la pratique du surf et non tournée exclusivement sur les aspects culturels et traditionnels.

Voici quelques exemples caractéristiques de l'industrialisation du surf liés à la pratique du surf. D'abord, Jack O'Neill un américain passionné de surf, résout dans les années 50 le problème de l'eau froide en créant la première combinaison en néoprène²⁰. Son fils, ensuite dans les années 70, invente le *leash*²¹, afin que la planche ne puisse plus échapper au surfeur. L'entreprise O'Neill est un bon exemple de développement d'un business lié notamment au surf²² pour améliorer la pratique.

John Severson, autre personnalité importante dans l'histoire moderne du surf, conçoit le premier magazine spécialisé dans cette discipline, *Surfer Magazine*. Il permet de mettre en lien les différents surfeurs dans le monde et de partager leurs anecdotes et astuces notamment pour les voyages, les « *surfs trips* » qui se développent beaucoup à cette époque.

Enfin, la pop culture et le mouvement hippie dans les années 60/70 s'approprient également cet univers pour l'enrichir et populariser davantage ce sport s'associant parfaitement à la culture du corps des plages de Los Angeles. En effet, le succès fulgurant des Beach Boys²³ est à la fois une bonne illustration du foisonnement créatif qu'engendre le surf (artisanat, photographies, dessins, films...) et une inspiration directe de la vie des surfeurs californiens démontrant le partage des influences et inspirations réciproques. Tout comme le film *The Endless Summer* en 1964, ils témoignent de ce qui est considéré à l'époque comme une *subculture*²⁴ touchant autant au style vestimentaire, qu'au vocabulaire très spécifique lié au surf et à l'océan, ainsi qu'au mode de vie des adeptes de vagues creuses considérés en marge de la société.

Le vocabulaire employé est d'une grande importance dans la construction de l'image du surf. Effectivement d'abord le champ lexical du surf renvoie à un imaginaire qui est attractif : liberté, sable, vacances, glisse, paix, nature, océan, soleil... Puis, cette activité engendre la création d'un vocabulaire très spécifique et par la même, d'une sphère de connaissances propre à cette pratique sportive déterminant ainsi qui sont les initiés. Des mots tels que: *leash, spot, quiver, wax, take-off, line up, session, shaper...* sont spécifiques au surf.

²⁰ Caoutchouc synthétique thermoplastique, matière qui garde la chaleur et protège du froid.

²¹ Voir note n°1.

²² L'entreprise fabriquera aussi des produits pour d'autres sports de glisse (ski, snowboard...)

²³ *Surfin' USA, Surfer girl, All Summer long*, sont parmi les titres les plus évocateurs de ce groupe mythique des années 60.

²⁴ Culture considérée et revendiquée comme telle par ceux qui la pratiquent, qui s'oppose et/ou se différencie de la culture dominante.

Le surf *way of life* prend donc de l'ampleur à ce moment là et les représentations du surf et des surfeurs se multiplient. Ces images reflètent l'engouement pour cette discipline considérée comme une *contre-culture*. En effet, dans les années 70 aux États-Unis, le surf est un moyen par lequel les jeunes peuvent s'exprimer hors du modèle social dominant, pour s'y opposer. Il illustre une recherche d'identification à un groupe de pairs très forte. Il est associé au mouvement hippie. La culture surf s'enrichit donc de toutes ces pratiques et créations artistiques, artisanales, industrielles.

Par ailleurs, le surf ne va pas rester localisé aux États-Unis et à Hawaii, il se répand sur tous les continents, on le trouve présent en Australie, au Pérou, au Brésil, au Japon, en Afrique du Sud...

Cet essor est corrélé aux débuts de l'institutionnalisation de ce sport. Les premiers clubs et compétitions naissent entre Santa Cruz, San Diego et Hawaii. Ces compétitions rassemblent à partir de 1976, date de création de la *World Surf League*²⁵, « des centaines de surfeurs venus du monde entier dont l'engouement croissant pour l'émergence du surf en tant que sport moderne et professionnel est exacerbé »²⁶. En effet, jusqu'en 1992 la compétition est ouverte aux professionnels et aux amateurs mais seuls les professionnels sont payés pour y participer. Le surf n'est plus uniquement vu ou considéré par les pratiquants et les non pratiquants, comme un simple loisir oisif. « Les meilleurs » qui le souhaitent, peuvent désormais gagner de l'argent en pratiquant leur discipline. Sachant que pour beaucoup de surfeurs, c'est leur activité principale quotidienne, l'enjeu est donc de pouvoir vivre de leur passion. Finalement, c'est une modification de l'image du surf d'une part car cette discipline devient pour certains sérieuse, utile, lucrative. D'autre part, parce que l'objectif de cette pratique évolue : il n'est plus question pour certains de surfer que pour le plaisir, on peut désormais gagner de l'argent en le pratiquant et en se perfectionnant. Pour gagner il faut être le meilleur et donc pouvoir s'entraîner... Les sponsors font rapidement faire leur apparition comme l'explique Jérémy Lemarié sociologue dans sa thèse : « *Genèse d'un système global surf. Regards comparés des Hawaii à la Californie : traditions, villes, tourisms, et subcultures (1778–2016)* ».

Ainsi, il poursuit en expliquant que les entreprises liées au surf par leur activité sont les premières à sponsoriser des surfeurs afin de promouvoir leurs produits. Puis, très rapidement, des entreprises issues de secteurs extérieurs à la discipline comme « *le géant du pétrol Ampol Petroleum Limited* » parrainant le premier championnat mondial à Manly Beach en Australie, en 1964. Nous en déduisant logiquement que si le sponsoring de surfeurs et de compétitions, attire ces différentes entreprises, c'est parce que l'enjeu économique est très important : d'abord c'est une forme de

²⁵ Créée sous le nom d'« *International Professional Surfers* » (IPS) puis renommée « *Association of Surfing Professionals* » (ASP) en 1983, pour devenir la « *World Surf League* » en 2015.

²⁶ Lemarié J., 2017, « De la sportisation du surf en Californie du Sud et à Hawaii comme marqueur d'une modernité sportive à la contestation d'un modèle vécu comme un impérialisme culturel chez les *Black Short* hawaïens », Surf à contre-courant (ouvrage collectif sous la direction de Falaix L.), Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine pp.77-101.

publicité, de marketing puis, c'est un moyen de donner une image sportive et jeune à leur marque, lorsque leur activité n'a aucune relation avec le surf.

Ainsi, le surf est une source d'inspiration infinie et fait également naître d'importants enjeux économiques. Il est considéré à la fois comme un loisir, une passion et un sport à part entière. L'apparition de surfeurs professionnels, du sponsoring et le développement d'entreprises dans le secteur du surf (matériel, vêtements de surf etc.) démontre l'intégration de l'aspect économique de la pratique du surf. Par corrélation, nous en concluons que c'est à partir des années 50, que l'image du surf et des surfeurs devient un enjeu puisqu'elle permet de vendre, de valoriser son image de marque etc. pour tout type d'entreprises.

Le surf sera importé en France en 1956 par un scénariste anglo-saxon venu séjourner sur la côte des basques pour tourner un film : Peter Viertel.

§ 3. L'arrivée du surf en France/en Europe

Si le surf a pu s'implanter rapidement en France c'est dû au fait, que le terrain avait été préparé depuis le 18^{ème} siècle, par les locaux de la côte Atlantique qui, après observation de l'océan s'étaient déjà habitués à sa force et ses remous. Ajoutons à cela une bande de jeunes très énergiques et un scénariste hollywoodien et voici que le surf s'implante en Europe **(1)**. Pour surfer, il faut un *shaper*²⁷, des *surfshops*²⁸, des combinaisons... Mais également adopter un *lifestyle* lequel sera récupéré et vendu par des entreprises étrangères et de nouvelles entreprises françaises qui s'implantent entre les Landes et le Pays Basque. Enfin, il faut une volonté politique favorisant l'implantation et l'institutionnalisation de la discipline, laquelle se positionne aussi dans ce sens là **(2)**.

1) L'adhésion rapide des locaux au surf

Si la pratique du surf s'ancre rapidement en France, c'est d'abord dû, selon Anne-Sophie Sayeux chercheuse en anthropologie socioculturelle, à la construction sur le long terme d'« *un imaginaire social de la mer* »²⁹ et elle explique ainsi « *par quels processus la population est passée du rejet de la baignade à une pratique de loisir* » au cours du 18^{ème} siècle. Ensuite, c'est dû au fait que le

²⁷ Artisans qui fabriquent et travaillent les planches de surf.

²⁸ Magasins de surf (vêtements, matériels, accessoires etc.)

²⁹ Sayeux, A.-S., 2005, « Surfeurs, l'être au monde : analyse socio-anthropologique de la culture de surfeurs, entre accords et déviance p. 42

« domaine sportif, et la société plus généralement, amorçait depuis le milieu des années soixante-dix un nouveau paradigme »³⁰. En effet, suite à l'adoption des congés payés adoptés en 1936, les français ont commencé à avoir du temps pour s'adonner à des loisirs populaires et partir en vacances³¹. Les guides touristiques naissent d'ailleurs à cette époque valorisant ainsi les régions françaises pour attirer les curieux. Enfin, les activités sportives ne cessent de se développer à partir de ces années-là en termes de disciplines et de nombre de pratiquants.

Concernant les activités aquatiques, ce n'est qu'à partir du 19^{ème} siècle que les locaux de la côte Atlantique commencent à s'immerger dans l'océan. En effet, une exposition qui retrace « 60 ans de surf à Biarritz »³² à la Cité de l'Océan³³, explique qu'à cette époque, les locaux apprivoisent l'océan en bodysurf, cette technique par laquelle, on surfe avec son corps, le but étant de se propulser dans l'eau pour être pris dans l'énergie de la vague.

Le surf, encore inconnu en France dans les années 50, est importé par Peter Viertel : un scénariste venu séjourner à Biarritz pour les besoins d'un film. Après avoir longuement observé l'océan, il décide de faire venir une planche de surf depuis Hollywood : « très rapidement il fit des démonstrations et inspira des jeunes locaux qui l'imitèrent sur des planches de fortune (les premières étaient taillées dans du bois très léger (balsa), sans courbure de carène) et dès l'été 1957 l'activité se répandit sur la côte Basque française chez un groupe de jeunes »³⁴ comme le décortique Taha Al Azzawi qui a travaillé sur les profils sociologiques des pratiquants de surf.

Ces jeunes locaux qui sont les premiers à s'initier au surf en France, sont encore bien connus sur la côte basque où ils sont appelés « les Tontons surfeurs »³⁵. Leurs noms sont toujours populaires tout comme celui de Michel Barland et Jacky Rott qui furent les premiers à fabriquer des planches de surf à Biarritz. Dans les années 60-70, cette discipline va alors rapidement s'étendre aux communes alentours, dans les Landes notamment et en Bretagne également, surtout par observation et curiosité des locaux qui vont reproduire le mouvement du *take-off*³⁶. De plus, sera créée en 1964 la Fédération française de Surf³⁷ qui contribuera à la généralisation du surf sur la côte Atlantique et à son institutionnalisation en France.

³⁰ Sayeux, A.-S., 2005, « Surfeurs, l'être au monde : analyse socio-anthropologique de la culture de surfeurs, entre accords et déviance p. 84

³¹ Notamment grâce à la création par Léo Lagrange, d'un billet de train populaire permettant aux français moins fortunés de partir à la mer ou à la montagne.

³² Ouverte depuis juillet 2017.

³³ Ouverte en 2011 à Biarritz.

³⁴ Al Azzawi T., 2009, « Les surfs, d'une pratique à la mode à la modalité de la pratique », Atlantica, p.54.

³⁵ Georges Hennebutte, Michel Barland, Henri Etchepare, Jacky Rott, Jean Brana, Bruno Reinhardt, Pierre Laharrague, Joël de Rosnay, Jo Moraiz, André Plumcocq, Claude Durcudoy, Paul Pondepeyre, Robert Bergeruc.

³⁶ Fait de se redresser sur sa planche et se mettre debout, au moment où la vague commence à déferler.

³⁷ Le siège est situé à Hossegor dans les Landes.

2) Le développement institutionnel et économique du surf en France

Dans les années 80 le surf sera à la fois stigmatisé et valorisé. D'une part, stigmatisé car l'activité est associée à l'usage de drogue et à un mode de vie selon lequel, les surfeurs ne respectent pas les normes sociales communément admises. En effet, comme le raconte l'adjoint au maire d'Hossegor : « *La population locale n'a pas vu arriver sans appréhension ces garçons dégingandés, stationnant près de la mer dans des minis-cars moins que sommairement aménagés, affranchis de toute discipline, peu respectueux de leur voisinage et tout entiers préoccupés de leur seule passion du surf. Leur présence a coïncidé avec l'apparition de la drogue dont toutes les stations balnéaires semblaient jusqu'ici préservées et celle de dealers venus chercher sur les plages une nouvelle clientèle* »³⁸. Pourtant, comme l'explique Anne-Sophie Sayeux, contrairement aux surfeurs nord américains, le surf n'est pas en France, un mouvement contre-culturel : « *on a pu constater qu'il n'y avait pas de volonté effective de se démarquer de la norme, même si cette démarcation existe, elle est plus subie que recherchée* »³⁹.

D'autre part, le surf est une discipline très vite valorisée car, les enjeux économiques sont importants⁴⁰ et parce que, cette activité est considérée comme noble. En effet, elle se pratique dans la nature et participe au mouvement qui, depuis la fin des années 1970, fait émerger « *de nouvelles formes d'engagement corporel en France* »⁴¹.

C'est à la fin des 80, que la Fédération française de surf est officiellement reconnue par le Comité National Olympique et Sportif Français⁴², que la volonté d'encadrer le surf, le réglementer permet la création d'un brevet d'État pour être moniteur de surf, ainsi que, l'organisation de compétitions nationales et internationales. C'est ensuite dans les années 90, que les plus grosses marques de surfwear⁴³ installent leur siège en Europe, entre les Landes et le Pays Basque développant ainsi l'économie locale. En 2004, *Les Echos* publiait un article évoquant l'essor de cette industrie : « *la « glisse » est devenue un secteur économique à part entière* »⁴⁴. Cette dernière inclut les autres sports de glisse qui participent à la croissance des plus grosses entreprises dans ce domaine, à savoir le skateboard et le snowboard principalement. L'article ajoute que « *les boutiques spécialisées («*

³⁸ Maignan G., 2002 « Hossegor : L'élégance océan », Anglet, Atlantica.

³⁹ Sayeux, A.-S., 2005, « Surfeurs, l'être au monde : analyse socio-anthropologique de la culture de surfeurs, entre accords et déviance p.65.

⁴⁰ Dans les années 90, le chiffre d'affaire global des entreprises dont l'activité est liée au surf est estimé, selon la Chambre de commerce et d'industrie de Bayonne, à 600 millions de francs, soit environ 90 millions d'euros.

⁴¹ Suchet A., Tuppen J., 2014, « Pratiques fun, aventures sportives et sports de nature. Trois moments dans l'évolution des dynamiques sportives de nature en France (1970-2010) », dans Ouvrage collectif dirigé par Callède J-P., Sabatier F. & Bouneau C., *Sport, nature et développement durable. Une question de génération ?*, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, pp.389-406.

⁴² 1989

⁴³ Quiksilver, Billabong, Rip Curl, Rusty, O'Neill, Salomon, Kanabeach...

⁴⁴ Etcheleku P., *Les Echos* du 30 juillet 2004, « Côte Aquitaine : la glisse, une vraie industrie ».

surfshops »), les fabricants de planche (« shapers »), les sous-traitants, les médias surf» contribuent à cette industrie fleurissante dans la région Nouvelle Aquitaine.

Donc, si l'image des surfeurs en France est au début négative, puisque cette pratique est considérée comme socialement déviante et liée à la drogue. L'institutionnalisation du surf et l'installation d'entreprises de surfwear vont quasiment au même moment, contrebalancer l'image du surf, la valoriser. L'encadrement et la réglementation du surf dans les années 90, le rend « *crédible* »⁴⁵ en tant qu'activité sportive organisée et fiable. De plus, comme le décrit l'historique de la FFS, « *Le business de la glisse est né, il surfe avec succès sur une image surf bâtie de fun, de liberté, de jeunesse et d'écologie* »⁴⁶. Cette image du surf valorise ainsi, à la fois l'activité en elle-même, ainsi que les territoires qui l'accueillent, dans ce cas, la région Nouvelle Aquitaine qui attire en nombre les touristes sur la côte, venant notamment s'essayer au surf.

En effet, c'est à partir des années 2000 que le nombre de pratiquants croit considérablement. Pour l'illustrer, nous prendrons le nombre de licenciés à la FFS qui, même s'il ne représente pas le nombre de pratiquants total est significatif. Il est passé d'un peu plus de 5000 en 1991 à plus de 30 000 en 2003⁴⁷ et 80 000⁴⁸ en 2017⁴⁹. De plus, selon une étude du Comité Régional du Tourisme en Aquitaine, en 2013, 85% des séjours étaient motivés par la pratique de la glisse. L'image du surf est donc bien devenue un enjeu pour la communication des collectivités territoriales puisque, comme l'indique le diagnostic de la filière surf établi en 2017 par le Groupement d'Intérêt Public du Littoral Aquitain : le surf est « [...] *une activité de niche porteuse de valeurs et d'images positives pour l'Aquitaine* »⁵⁰.

Une telle évolution est remarquable et peut s'expliquer par le marketing fait autour du surf, la multiplication des écoles de surf et la volonté politique des communes littorales de rendre accessible le surf. A ce sujet, le sociologue Christophe Guibert, écrit justement que « [...] *la révélation et la valorisation de la vague et du surf, en tant que substrat idéologique du territoire communal sur la côte Aquitaine, ne sont homogènes ni sur le plan politique ni sur le plan de l'identification territoriale. Toutefois, la finalité de ces actions politiques est sensiblement la même, à savoir : asseoir une*

⁴⁵ Al Azzawi T., 2009, « Les surfs, d'une pratique à la mode à la modalité de la pratique », Atlantica, Graphique, p.46.

⁴⁶ Source : Site officiel de la FFS : <https://www.surfingfrance.com/federation/historique.html>

⁴⁷ Al Azzawi T., 2009, « Les surfs, d'une pratique à la mode à la modalité de la pratique », Atlantica, Graphique, p.67.

⁴⁸ Divisé en deux catégories : 62 000 licences loisirs et 18 000 licences fédérales

⁴⁹ Source : Site officiel de la FFS : <https://www.surfingfrance.com/presse/la-ffs-en-chiffres-2017.html>.

⁵⁰ http://www.littoral-aquitain.fr/sites/default/files/upload/espacemembres/Ame_touristique/rapport_diag_surf_vf_14.pdf

identification suffisamment puissante pour alimenter l'offre touristique en direction des vacanciers potentiels »⁵¹.

Aujourd'hui encore, c'est « *en Aquitaine, dans les départements de la Gironde, des Landes et des Pyrénées - Atlantiques, que la pratique du surf est la plus développée en Europe* »⁵².

Ainsi, l'image du surf s'est toujours construit en parallèle des étapes liées à la pratique du surf. La surf culture a contribué à populariser l'image du surf. Les représentations du surf et des surfeurs ont suivi le marketing des marques de surf, qui vendent un *lifestyle* correspondant à l'image « fun » du surf, se référant elle-même à la culture surf qui est très riche. Enfin, c'est la volonté politique des communes qui a encouragé sa pratique et a contribué à utiliser l'image du surf pour développer l'économie dans le secteur touristique. Cette explosion de la pratique⁵³, ne va pas sans contradictions : les effets positifs sont bien reconnus par les surfeurs que nous avons pu interroger, ils bénéficient d'une image attractive, mais ils notent également que cette image renvoyée n'est pas forcément en adéquation avec leur identité et leurs valeurs, nous verrons dans le chapitre suivant, que c'est davantage les objectifs de ces représentations que les représentations elles-mêmes qui gênent les surfeurs.

Pour conclure, le sociologue Taha Al Azzawi signale à propos de la vision historique des origines que nous venons de retracer et qui est celle la plus répandue, que peu de débats et de conflits ont été proposés sur cette évolution. Il écrit ainsi que « *Cet état de fait a eu pour conséquence une diffusion très consensuelle et monolithique des faits et des pratiques originelles* »⁵⁴. La communication autour de cette histoire du surf contribue donc à la construction d'une sorte de mythe et elle est peu nuancée ou remise en cause. Cet historique privilégiant certaines versions de l'histoire, s'appuie certes sur des faits avérés, mais elle n'en élude pas moins « *la complexité des types de pratiques et des types de pratiquants* »⁵⁵.

A ce titre, la pratique du surf est donc très intéressante à étudier pour démontrer qu'en fonction des profils, les images du surf et les communications qui en découlent peuvent se confronter, se différencier subjectivement et plus rarement, objectivement. Quelles sont donc, les différentes catégories et profils de surfeurs aujourd'hui observables et d'où viennent-elles ? L'image du surf joue-t-elle un rôle concernant l'évolution de la pratique ?

⁵¹Guibert C., 2006, « Politiques de communication et identifications territoriales différenciées : les usages politiques des vagues et de l'univers du surf par les municipalités de la côte Aquitaine », *Téoros*, Vol. 25-2, Québec, pp.62-71.

⁵² Guibert C., 2006, « Politiques de communication et identifications territoriales différenciées : les usages politiques des vagues et de l'univers du surf par les municipalités de la côte Aquitaine », *Téoros*, Vol. 25-2, Québec, pp.62-71.

⁵³ Le nombre de pratiquants en France est aujourd'hui estimé à 680 000 pratiquants. Source : Site officiel de la FFS : <https://www.surfingfrance.com/presse/la-ffs-en-chiffres-2017.html>.

⁵⁴ Al Azzawi T., 2009, « Les surfs, d'une pratique à la mode à la modalité de la pratique », *Atlantica*, pp.58-59.

⁵⁵ *Ibid.*

Chapitre 2 : Les profils de surfeurs : une définition liée à l'image du surf et des surfeurs ?

« [...] l'univers du surf, [...] ne correspond en rien à une unité nominale objective, est malléable »⁵⁶

Christophe Guibert.

C'est cette malléabilité qui fait du surf une discipline pratiquée par des personnes aux profils très variés : les surfeurs peuvent adapter ou créer leur univers autour du surf, avoir un système de valeurs valables pour eux et ceux avec qui ils partagent cette passion. Ils peuvent également surfer une fois de temps en temps, tous les jours, être d'une catégorie sociale élevée comme plus modeste. C'est de la même manière, cette malléabilité, qui permet aux communes du littoral aquitain, aux marques de surf, aux surfeurs professionnels sponsorisés, d'utiliser l'image du surf pour promouvoir la pratique du surf, des vêtements, des accessoires etc.

Dans quelle mesure, l'image du surf et des surfeurs permet de définir les profils de surfeurs ? C'est à partir du positionnement des surfeurs indépendants par rapport à ces images véhiculées par différents acteurs que nous pourrions étudier les différents profils de surfeurs.

En effet, il y a d'une part les profils sociologiques de surfeurs, qui sont multiples. Le milieu social des individus pratiquant le surf peut influencer leur pratique. En effet, Christophe Guibert, démontre qu'à ses débuts, le surf en France, est un sport socialement sélectif⁵⁷ : « *les premiers pratiquants en France [...] sont issus de catégories sociales supérieures* ». La pratique s'étant ouverte et diversifiée, les profils sociaux des surfeurs ont également évolué.

De même, en fonction de l'histoire des individus interrogés, nous avons remarqué que si le surf n'était pas pratiqué automatiquement, elle arrivait assez logiquement dans leur vie, du fait de leur lieu de vie, situé à proximité du littoral aquitain. C'est un élément assez déterminant. Certains, peuvent avoir un lien avec l'océan depuis l'enfance car ils habitent non loin de l'océan (entre 50-100km) et y vont très souvent, d'autant plus s'ils surfent. En revanche, pour d'autres, la fréquence sera beaucoup moins régulière puisque leur lieu de vie se trouve loin de l'océan, cette pratique peut être un loisir découvert en vacances par exemple et retrouvé à intervalles espacés. Ces différences marquent objectivement la pratique et définissent des catégories de surfeurs. Cependant, il y a également des

⁵⁶ Guibert C., 2006, « Politiques de communication et identifications territoriales différenciées : les usages politiques des vagues et de l'univers du surf par les municipalités de la côte Aquitaine », *Téoros*, Vol. 25-2, Québec, pp.62-71.

⁵⁷ Guibert C., 2007, « Le premier âge du surf en France : un sport socialement sélectif », *Science et Motricité*, de Boeck Université, n°61, p.89-100.

différences qui sont déterminées en fonction de comment, les surfeurs se positionnent les uns par rapport aux autres. C'est cette subjectivité que nous avons souhaité aborder dans ce chapitre, car elle permet d'expliquer que l'image que les surfeurs indépendants interrogés, ont du surf, joue un rôle déterminant dans la définition de leurs profils car c'est leur identité qui est en jeu.

Si dans le chapitre précédent nous avons évoqué différents pays et territoires, nous nous concentrerons sur la région Nouvelle Aquitaine dans les chapitres qui suivront. En effet, tous les surfeurs que nous avons pu interroger viennent de cette région, tout comme la plupart des ressources bibliographiques que nous avons utilisées.

Ainsi dans une première partie nous verrons que la construction de l'image du surf est fonction de diverses stratégies de communication (§1) puis, dans une seconde, nous verrons que l'identité des surfeurs est un critère déterminant (§2).

§ 1. La construction de l'image du surf fonction de diverses stratégies de communication

Si le surf est rapidement adopté par les locaux des villes côtières dans les années 60-70, il n'a pas eu le succès en termes de pratiquants qu'on lui connaît aujourd'hui dès le départ. C'est comme nous avons pu le voir dans le chapitre précédent, à partir de la fin des années 90, début des années 2000 que l'on peut observer une augmentation exponentielle du nombre de pratiquants. Aujourd'hui, le nombre de pratiquants est estimé par la FFS à 680 000⁵⁸ en France. Nous démontrerons ainsi que cette évolution de la pratique peut être liée à l'image du surf, qui commence à être valorisée au moment de l'institutionnalisation du surf, dans les années 80. Les institutions et les collectivités territoriales valorisent l'image du surf et la vague qui déroule sur leur territoire. Ce qui peut, parfois, poser des problèmes quant à la pratique du surf. En effet, quelles sont les conséquences de la diffusion sur la pratique du surf, de cette image travaillée et diffusée à grande échelle par les communes du littoral aquitain, les surfeurs professionnels sponsorisés, les marques de surf, les entreprises extérieures à l'activité surf mais utilisant son image ? Quelles sont les conséquences sur l'image du surf elle-même ?

⁵⁸ Source : Site officiel de la FFS : <https://www.surfingfrance.com/presse/la-ffs-en-chiffres-2017.html>.

1) Une image du surf valorisée et valorisante

Les communes du littoral s'approprient l'image du surf et valorisent la vague qui déferle sur leurs côtes dans le but d'attirer les touristes en leur donnant une image jeune, sportive et dynamique. L'objectif étant de rendre attractif le territoire pour les touristes et également, d'attirer l'attention des surfeurs afin qu'ils viennent en nombre surfer les vagues de ces communes. Il y a donc de véritables enjeux économiques et politiques.

Ainsi, les villes de Biarritz et d'Hossegor, ont toutes deux sur leur site internet respectif, un onglet, une page dédiée au surf promouvant l'activité et le tourisme lié au surf.

Par exemple, la ville d'Hossegor explique sur son site internet : « *Sport autant que style de vie, le surf s'est confortablement installé sur les vagues Hossegoriennes grâce à des vagues mondialement reconnues, la station de la glisse est devenue la capitale européenne du Surf* ».

Quant à la ville de Biarritz, elle valorise le fait, qu'elle est « *la capitale historique du surf en Europe. Reconnue comme l'un des meilleurs spots de surf, [...] [attirant] aujourd'hui les surfeurs du monde entier* ». De plus, « *Pour son investissement dans la discipline, et auprès des surfeurs, Biarritz a obtenu [...] le label Ville de surf [...] la culture surf est partout [...]* ».

Ainsi, elles ventent toutes deux, l'attractivité de leur territoire avec le mot : « capitale ». Leur ville serait la première en termes de destination de tourisme lié au surf. Les deux estimant qu'au niveau européen, elles sont les plus attractives. Biarritz se différencie grâce à son histoire, première ville historiquement où le surf se développe, et donc, par son authenticité, sa légitimité, sa culture du surf. Pourtant, les vagues y sont moins puissantes qu'à Hossegor. Cette dernière oriente donc sa communication sur l'aspect sportif du surf : de nombreuses compétitions y sont organisées chaque année (Championnat du monde professionnel, championnat de France...).

Christophe Guibert a beaucoup travaillé sur la question de l'utilisation politique de l'univers du surf et la communication politique liée à la vague, il explique ainsi que : « *L'enjeu politique, plus que le soutien au surf, est le développement de la commune qui correspond le plus souvent à une logique de «marketing territorial» (Le Bart, 1999). Il en résulte la production de ville de surf ou de «surfurbia» (Augustin, 1997), c'est-à-dire une commune où le surf est intégré aux institutions locales, tout en influençant l'aménagement, l'urbanisme et l'identification territoriale* ». Donc, « *Les collectivités locales et les médias ont bien compris le parti qu'ils pouvaient tirer d'une telle situation, en mettant en valeur le surf en tant que pratique, mais aussi comme une image positive pour promouvoir les entreprises* »⁵⁹ selon le géographe Jean-Pierre Augustin et Alain Escadafal, directeur

⁵⁹ Augustin J.-P., *Le Monde* du 13 décembre 2000, « Trois questions à Jean-Pierre Augustin ».

de l'UFR sciences des territoires et de la communication à l'Université de Bordeaux. Il est vrai, les villes de surf utilisent donc tout un vocabulaire et une imagerie liée au surf afin de créer l'intérêt et de l'attraction vers leur territoire.

Ainsi, si une personne éloignée de la côte Atlantique, se laisse séduire par l'image du surf qui est promue, c'est une image de vacances, de soleil, de fun, à laquelle, le débutant souhaite adhérer en allant prendre un cours de surf ou en s'achetant une planche de surf. Ou alors, c'est la présence de surfeurs aguerris qui attise la curiosité des touristes et leur donne souvent envie d'essayer. Cela ressort en effet des entretiens réalisés auprès des moniteurs de surf, c'est souvent le fun qui est recherché par les personnes qui essaient le surf pour la première fois, comme l'explique Nils, 24 ans, professeur de surf à Lacanau⁶⁰ :

« [...] je pense que la vision que les gens ont du surf, c'est que c'est quelque chose de fun, tu t'éclates en vacances et ça fait rêver un petit peu ! ».

C'est quelque chose de léger qui se distingue de la « philosophie de vie » dont Nils me parle plus tard dans l'entretien et sur laquelle nous reviendrons. Ce côté « fun » du surf il existe mais il ne correspond pas complètement à leur engagement total, physique et psychologique, au quotidien et au long terme.

De plus, une communication et une valorisation de l'image du surf est aussi promue par des entreprises qui vendent des vêtements, du matériel, des accessoires de surf et qui pour les plus importantes, organisent des compétitions de surf au niveau national et international, accueillis par des villes de surf. Par exemple le Quicksilver et Roxy Pro France 2018, championnat du monde de surf masculin et féminin, est régulièrement organisé à Hossegor, cette année il s'est déroulé du 3 au 14 octobre 2018. L'aspect sportif, technique et le niveau élevé des athlètes de surf participant aux compétitions est mis en avant par la communication : « *L'élite mondiale du surf de retour en France. Cet automne, pour la 17ème année consécutive, la France accueillera l'élite mondiale du surf sur la côte landaise* ». Le but étant d'attirer le maximum de public pour avoir une visibilité optimale. Il faut également prendre en compte que chaque surfeur professionnel a un sponsor et sera donc visible lors de la compétition. Les compétitions restent encore principalement regardées par les passionnés de surf, les marques de surf⁶¹ les utilisent donc pour valoriser leur image de marque auprès des surfeurs.

De même, des entreprises qui proposent des offres touristiques liées au surf, travaillent cette image. En effet, « *Il existe une véritable offre attractive autour de l'apprentissage de ces pratiques, offre qui constitue sans aucun doute une motivation de séjour, notamment au travers de centres*

⁶⁰ Annexe n°4

⁶¹ Mais pas seulement, les compétitions attirent aussi des entreprises qui ne font pas partie de la filière surf, montrant son intérêt économique important.

comme ceux de l'UCPA »⁶², comme l'explique le géographe Jean-Pierre Augustin dans un article sur l'image du surf. Pour présenter un de ses stages de surf, l'UCPA donne rendez-vous aux adolescents de 16-17 ans à Lacanau Océan : « pour goûter aux plaisirs du surf ! Les adolescents amoureux de l'océan et des sports de glisse participent à un stage de 7 jours en se rendant sur l'un des spots les plus prisés de Gironde »⁶³. Le public est ici déjà acquis, si l'adolescent s'intéresse à ce séjour, c'est qu'il a déjà une image très positive du surf et des surfeurs et l'idée de pouvoir surfer sur un spot « prisé » les attire donc vers ce séjour car ce sera une image valorisante pour eux.

Enfin, les médias et notamment la presse locale, analysée par Ludovic Falaix, promeuvent l'image du surf et des surfeurs : « Le surfeur aquitain est avant tout un héros sportif. Mais il également un défenseur de l'environnement, un businessman aguerrri et un philanthrope acteur de lien social »⁶⁴. Il poursuit : « On est loin de l'image d'un individu rebelle, marginalisé, fumeur de joints et profondément individualiste »⁶⁵. Cela contribue donc à valoriser la pratique et les pratiquants en mettant en avant des valeurs auxquelles il est facile d'adhérer.

D'autres entreprises utilisent l'image du surf alors même que les produits vendus n'ont pas de rapport avec l'activité surf. Notre première réflexion est alors la suivante : le surf a une image positive, c'est cette image que l'entreprise choisit de donner à ses produits parce qu'elle correspond à l'image à laquelle le public cible s'identifie ou souhaite s'identifier. Quelle est donc cette image ?

Une pub pour Chanel n°5 sortie en 2014 met en scène Gisèle Bündchen⁶⁶, le célèbre mannequin brésilien, en train de surfer, avec une planche noire estampillée d'un logo Chanel⁶⁷ blanc et vêtue d'une combinaison haute couture, peu pratique. Le montage n'est pas très convainquant concernant la performance du mannequin sur la vague, il est peu probable qu'elle ait été filmée en train de surfer et d'ailleurs, ça n'est pas le but de ce spot⁶⁸. L'esthétique étant ce qui prime dans ce clip vidéo, l'image du surf dépeinte, est celle d'un sport lisse, luxueux, beau et facile. La femme Chanel est donc, notamment parce qu'elle est filmée en tant que surfeuse, à la fois grâce et force, finesse et puissance, fragilité et courage face à l'océan. Le fait que les marques de luxe utilisent l'image du surf prouve que ce sport peut aussi être pratiqué par des personnes ayant un niveau de vie élevé, que son image est valorisable et valorisante. Le public adhère facilement à cette image de la surfeuse qui est une image sexy, qui plaît.

⁶² Augustin J-P., Escadafal A., Juillet-août 2004, « L'image du surf mais pas les surfers », revue Espaces n°217.

⁶³ <https://www.ucpa.com/sejour/sfjlac12g-full-surf/colos#lieu>

⁶⁴ Falaix L. 2012, Thèse d'aménagement et d'urbanisme « Des vagues et des hommes : La glisse au cœur des résistances et contestations face à l'institutionnalisation des territoires du surf en Aquitaine », p.286.

⁶⁵ *Ibid.*

⁶⁶ <https://www.youtube.com/watch?v=8asRWe5XNw8>

⁶⁷ Ce sont les ateliers bayonnais de Barland qui ont shapés cette planche.

⁶⁸ Voir note

Nous sommes peu confrontés dans cette publicité à la persévérance dont Thomas 28 ans, moniteur de surf à Carcans et réalisateur de films, nous parle dans son entretien⁶⁹ :

« [...] en faisant du surf, tu vas passer presque 1 minute 30 à réellement glisser sur ta planche et le reste du temps tu le passes à ramer quoi, à galérer et à prendre des vagues dans la tronche [...] ».

Les femmes visées par le parfum Chanel n°5, sont actives, elles ont entre 25 et 65 ans et appartiennent à la catégorie sociale des cadres et professions intellectuelles supérieures, le prix du parfum oscillant entre 60 et 200 euros. Le but premier ici n'est pas de leur donner envie de surfer mais bien de s'identifier aux personnes qui pratiquent le surf : parce qu'elles sont jeunes, dynamiques, bronzées, avec une jolie musculature... Tous les codes de la beauté actuels sont reproduits par l'image du surfeur et de la surfeuse. C'est une image qui est glamour parce qu'il y a des accessoires, des vêtements faits pour cette activité qui mettent en avant le corps du pratiquant. Nous pouvons ainsi affirmer que le surf a aujourd'hui, parce qu'il est utilisé par une marque de luxe, une image prestigieuse. A contrario, nous pouvons également confirmer que si une marque de luxe utilise cette image du surf, c'est parce qu'elle a étudié et constaté, qu'il y avait une forte adhésion et identification des catégories sociale de cadres et professions intellectuelles supérieures, aux valeurs culturelles et sociales du surf.

D'une pratique ancestrale et traditionnelle hawaïenne se pratiquant nu avec une planche en bois, le surf est aujourd'hui un sport moderne, pratiqué avec une combinaison, des matériaux de plus en plus perfectionnés, et dont les déclinaisons en termes d'accessoires sont infinies. Les acteurs économiques de la filière surf sont aujourd'hui nombreux et les enjeux importants : elle concerne en 2017, 3500 emplois dans la région Nouvelle Aquitaine et génère 1,5 milliards d'euros de chiffre d'affaire⁷⁰.

Pour conclure, l'ensemble des utilisations de l'image du surf a des conséquences à la fois sur la perception que les non surfeurs ont du surf et des surfeurs, sur leur envie de le pratiquer, sur les représentations collectives des surfeurs et du surf. De même, les surfeurs eux-mêmes sont influencés par toutes ces images et représentations du surf, ils vont ainsi intérioriser leurs différences avec d'autres surfeurs plus occasionnels, s'en écarter et aussi s'identifier ou pas, à ces images véhiculées par l'ensemble des acteurs détaillés dans cette sous partie. C'est ce que nous allons voir à présent.

⁶⁹ Annexe n°5

⁷⁰ Selon le diagnostic de la filière surf établi en 2017 par le Goupement d'Intérêt Public du Littoral Aquitain : http://www.littoral-aquitain.fr/sites/default/files/upload/espacemembres/Ame_touristique/rapport_diag_surf_vf_14.pdf

2) La légitimité du surfeur : une question d'image ?

Selon Anne-Sophie Sayeux, « *La mythologie du surf a eu à subir une appropriation socio-économique et médiatique. Ce processus relève de ce que Baudrillard nomme la 'dénégation du réel' (1970), c'est-à-dire la mise en place d'un discours ne portant plus sur la réalité elle-même, mais sur les signes de cette réalité. Nous consommons alors ces signes dans une 'méconnaissance' sécurisantes, créant une distanciation avec le réel* ». Taha Al Azzawi poursuit à ce sujet : « *Tant et si bien que la réalité et la diversité des pratiques n'est plus perceptible grâce aux médias de masse, et ne peut le devenir qu'après des recherches, enquêtes et des analyses de diffusions médiatiques confidentielles* ».

Anne-Sophie Sayeux montre dans sa thèse, via une analyse du traitement médiatique du surf, qu'il existe deux catégories de surfeurs : les surfeurs « légitimes »⁷¹ et les surfeurs « illégitimes ». Cela consiste « à la fois en une mise à l'écart par les « inclus » et une intériorisation progressive par les surfeurs de leur différence et de leur disqualification ». C'est cette intériorisation que nous avons pu observer dans l'entretien avec Thomas, ainsi que celui avec Estelle.

Thomas répond à la question suivante :

« **Quelle image as-tu du surf ? Qu'est-ce que c'est, pour toi le surf ? Qu'est-ce que ça représente ?**

[...] Je ne sais pas moi aujourd'hui le surf je le vois avec deux grosses sphères je pense. Y'a une sphère un peu authentique et une sphère un peu fausse.

Quand je dis authentique c'est parce que moi j'ai grandi d'un papa surfeur dans les années 70, donc j'ai baigné dans ça depuis tout petit avec mes parents, on vadrouillait pour chercher des vagues. Donc, ma sœur et moi on a grandi dans ça et, voilà, c'est une culture quoi, c'est une culture surf. Et étonnamment, c'est pas parce qu'on a des cheveux longs et blonds tu vois, qu'on doit être des *hipsters* ou des trucs comme ça. Quand tu regardes les vrais surfeurs, mes copains moniteurs, qui sont pour moi des vrais surfeurs authentiques, on est complètement à l'opposé de l'image qu'aujourd'hui les marques veulent nous vendre, vous vendre, surtout on va dire aux gens des capitales, des villes, ce que du coup « vous » pensez ou ce que les gens des capitales ils pensent qu'est le surf, ce qui est quand même assez flou quoi. C'est pour ça que je dis que je pense qu'il y a deux surfs : ya le surf un peu authentique qui descend des années 70, ya un côté hippie, un côté tranquille par rapport à ça mais, c'est, je ne sais pas comment l'expliquer, faut le vivre jusqu'au bout quoi. Ces gens là à l'époque, ils vivaient dans un camping car, ils faisaient des road trips et tout ça quoi, ce n'était pas des...je ne sais pas comment dire...des dentistes ou j'en sais rien moi, qui gagnent beaucoup d'argent à un moment et qui l'espace de deux semaines, vont se prendre pour des surfeurs, parce qu'ils vont venir surfer une semaine et ils vont se permettre de t'expliquer la vie du surf quoi ».

⁷¹ Termes employés par Sayeux A.-S. dans « Surfeurs, l'être au monde : analyse socio-anthropologique de la culture de surfeurs, entre accords et déviance p. 7.

Ici Thomas fait donc référence à la fois à une « fausse image du surf » qui est vendue par les marques, elle est fautive pour lui car, elle ne correspond pas à sa réalité et à la réalité du surf telle qu'il la vit au quotidien. Selon Taha Al Azzawi, « *L'état d'esprit qui préside à cette approche tient davantage à la volonté d'être en marge de l'agitation de la société moderne, concentré dans une sorte de méditation active face à l'océan, très épurée et ascétique, parfois rattachée à un mode de vie lui aussi en marge de la société ; les adeptes de cette version du surf entrent dans un modèle construit dans les années 60 et 70 de 'contre-culture sportive' (C. Pociello), rejetant les axiomes du sport fédéral classique désireux de rentabiliser le travail du corps, prônant le bien être et l'expression ; [...]* Contrairement à la relation sportive, ce qu'elle produit ne se rattache à aucune finalité traditionnelle socialement reconnue »⁷². Il fait donc également référence à l'histoire du surf en parlant de l'arrivée du surf en France et des débuts de la pratique. Enfin, ce qu'il évoque en dernier c'est la catégorie sociale de certaines personnes qui, parce qu'elles ont de l'argent, se croient au dessus des autres et surtout au dessus des surfeurs qui eux sont quasiment quotidiennement à l'eau lorsque les conditions le permettent et n'ont pas un niveau de vie très élevé.

Ce qui est intéressant ici c'est cette opposition que Thomas fait, entre son mode et niveau de vie, sa pratique du surf et celle de personnes qui ont un niveau de vie plus aisé que le sien, avec un emploi de cadre et surfent quand leur emploi du temps le leur permet. Cela laisse entendre qu'il y a une sorte d'appropriation de l'espace par des personnes qui ne le mériteraient pas forcément. En effet, l'océan est un territoire sur lequel, un individu qui n'est pas un local, ayant un métier qui lui rapportant de l'argent et qui lui permet de surfer avec du matériel de qualité et à un prix élevé, n'ayant pas les codes que Thomas pratique avec ses pairs n'est pas le bien venu s'il se considère comme « supérieur » aux locaux. C'est ressenti comme une menace sur le champ d'expression des surfeurs que j'ai pu interroger. Taha Al Azzawi, inspiré par Christian Pociello⁷³, a d'ailleurs classé des profils de surfeurs en fonction des capitaux culturels et financiers de ces derniers, nous avons référencé le tableau « Surf et capitaux culturel et financier » à l'annexe n°1. « *Le dentiste* » que nous décrit Thomas est celui appartenant à la catégorie « *capital culturel supérieur, capital financier supérieur* ». Cette personne qui pourrait en savoir plus que lui théoriquement sur le surf et son histoire par exemple, n'a pas son niveau de pratique, qui est quotidienne, de l'océan. Il y a donc une opposition connaissances théoriques/expérience. Puis il y a l'aspect lié à l'apparence, au niveau d'équipement qui peut être plus important en termes de qualité, de prix, mais ne font pas de cette personne, un surfeur selon Thomas. En effet, l'expérience, le niveau de surf, les codes et règles de surf sont plus importantes et priment pour lui, par rapport aux questions matérielles.

De plus, Thomas se détache de l'image qu'il considère lisse et marketée du surf qui pour lui ne reflète pas son mode de vie. Cette image est selon lui, non pas en dehors, mais plus en marge de la

⁷² Al Azzawi T., 2009, « Les surfs, d'une pratique à la mode à la modalité de la pratique », *Atlantica*, p.46.

⁷³ Chercheur qui a consacré sa carrière universitaire aux cultures sportives

société que ceux qui choisissent de travailler en ville par exemple. Pour sa part, il a ouvert son école de surf, produit lui aussi sa communication autour du surf, tout en bénéficiant de l'image positive que le surf a déjà grâce aux différentes communications qui entourent le surf.

Par ailleurs, suite à une question relative aux valeurs du surf, sa passion et sa relation avec les autres surfeurs, Estelle nous parle des non-initiés au surf :

« Tu discutes surf avec eux mais c'est un monde tellement à part que c'est compliqué de discuter surf avec quelqu'un qui n'a pas cette passion. De toute façon tu vois déjà quand quelqu'un regarde les surfeurs surfer et qu'il n'a jamais surfé euh je pense qu'il va vite se faire chier parce qu'il ne comprend pas ce qu'ils font, donc voilà. C'est pas comme au foot où n'importe qui, qui regarde le foot comprend ce qu'il fait. C'est un monde complètement à part et les gens ne comprennent pas forcément notre mode de vie clairement. C'est pour ça qu'à la fin quand tu es surfeur tu es limite exclu parce que t'as un mode de vie qui est tellement différent que naturellement, la société elle va un peu t'exclure quoi. [...] Donc, inconsciemment, on se retrouve forcément entre nous à s'entendre bien ».

Estelle revendique la spécificité de son activité, et pense que ceux qui ne la pratiquent pas, ne peuvent pas comprendre ce qu'est le surf. De plus, elle a intériorisé le fait que faire du surf au quotidien, vivre sa passion, devenir moniteur de surf, c'est exclu. Ce qui s'explique par le fait, que cette voie professionnelle n'est pas celle qui est privilégiée dans le parcours scolaire classique. Ainsi, ceux qui choisissent de passer le brevet d'État pour devenir moniteur de surf s'éloigneraient, selon ses paroles, physiquement et intellectuellement des autres. C'est également, une passion qui est tellement prenante que c'est la seule chose dont elle veut parler et dont elle parle avec les autres surfeurs avec qui elle partage son quotidien. C'est intériorisé mais également pour une partie une volonté de la part d'Estelle, car rien n'empêche une personne non pratiquante de s'y intéresser.

Ainsi, en fonction de l'image qu'un surfeur renvoie, Estelle et Thomas expliquent que cela se voit si c'est un « vrai surfeur » ou pas. Ca se joue dans le comportement, dans l'attitude à l'eau, cela tient à la régularité de la présence à l'eau (été comme hiver), aux signes de politesse à l'eau... Donc au respect des codes implicites et explicites et/ou règles coutumières⁷⁴. Comme l'explique Anne-Sophie Sayeux, il faut « *montrer patte blanche* » ce qui est implicite et implique : que l'acteur fasse « [...] *preuve de bonne foi. En étant imprégné de la même culture que le groupe, il ne nuit pas à l'équilibre de celui-ci [...] la transmission ne repose pas seulement sur des aspects gestuels ou techniques, mais sur toute la culture surfique. Celui qui est passé par cette modalité fait preuve de son authenticité [...] la "filiation" peut jouer un rôle important. En effet, si un surfeur est le fils ou le proche d'untel, il est parrainé dans son entrée à l'eau. Le garant, ayant lui-même déjà montré patte blanche, transmet*

⁷⁴ Elle explique les séquences d'interactions explicites : « Discrétion/ humilité/ regard détourné – Saluer [...] » ; Sayeux, A.-S., 2005, « Surfeurs, l'être au monde : analyse socio-anthropologique de la culture de surfeurs, entre accords et déviance p.143-161.

symboliquement sa bonne foi à son protégé »⁷⁵. L'investissement de la personne à l'eau sera le dernier code implicite qui permettra à un surfeur d'être reconnu et considéré par ses pairs dans l'eau. Les « faux » surfeurs selon les dires de ces surfeurs indépendants, sont ceux qui consomment les signes au sens de Baudrillard, sans comprendre, sans qu'il y ait un sens et une réalité derrière l'apparence. En effet Thomas l'évoque très clairement par la suite :

« [...] dans les surfeuses qu'on voit, on voit les « vraies surfeuses » c'est-à-dire des filles qui sont là parce qu'elles veulent partager et surfer, se faire plaisir et s'améliorer, après on dialogue avec elles c'est cool, c'est super plaisant. Et après, je vais dire qu'on voit « des fausses surfeuses » on en parlait cet après-midi d'ailleurs, c'est des filles qui sont plus dans la mode que dans le surf, qui vont être tout dans le paraître, des combis minis, minis, avec des décolletés « à la Alana Blanchard »⁷⁶ quoi. Et qui à l'eau ne valent rien, se mettent en danger, voir mettent en danger les autres. Mais ça vaut aussi pour les garçons, ce que je te dis. C'est la même, les garçons, tu vas en avoir qui ont des gueules d'ultra surfeurs, qui se la pètent en dehors et dans le look. Ca c'est une fois de plus, ce que je disais, des personnes qui ne font pas partie de la surf culture. Les vraies personnes qui sont de la surf culture, qu'elles aient une combi mini ou pas on s'en fout mais l'attitude à l'eau est complètement différente, ça c'est sur et certain ».

Pour eux le surf se vit au quotidien, c'est le choix de vivre sa passion qui est passé en premier dans leur vie, dérogeant mêmes parfois aux obligations sociales, familiales etc. Si leurs arguments sont compréhensibles, ils s'expliquent aussi par leur profil de pratique, ce sont des free surfeurs, indépendants. Pour eux, le surf n'est pas une question d'apparence, mais bien une réalité qui doit se vivre au quotidien. Cependant, c'est un point de vue qui est centré sur leur vécu. La massification de la pratique a engendré une diversification des profils de surfeurs. Et ce discours que nous avons pu relever, démontre qu'ils définissent un profil particulier en ayant ce type de discours assez similaire dans lequel ils excluent ceux qui ne surfent pas quotidiennement ou qui n'ont pas les codes d'entrée à l'eau pour être reconnus par leurs pairs. Cependant, les autres types de surfeurs ne sont pas pour autant inexistants, ou cela ne signifie pas qu'ils ne peuvent pas être considérés ou se considérer comme surfeurs. Il y a d'autres types de surfeurs qui vivent le surf comme un loisir sans forcément ignorer les codes implicites et explicites. Qu'en est-il par exemple, des compétiteurs qui travaillent également leur image face au grand public afin de bénéficier d'une certaine popularité ? Voici les différents profils existants et sur lesquels nous allons à présent nous pencher. La définition de ces profils, nous permettra d'expliquer pourquoi, les surfeurs indépendants font référence à l'existence d'une légitimité des surfeurs à être surfeur. La question de l'identité est au centre de cette réflexion.

⁷⁵ *Ibid.*

⁷⁶ Surfeuse professionnelle et mannequin d'origine nord américaine. Très connue pour sa plastique et ses photos mettant en avant ses courbes.

§ 2. L'identité des surfeurs comme critère déterminant

Le développement de la pratique du surf a créé une diversification des profils de surfeurs. A ce titre, Christophe Guibert écrit : « *Le surf est une expression qui uniformise une réalité hétérogène et complexe. Les modalités de pratique – la compétition professionnelle ou amateur, le free surf professionnel ou amateur, etc. – sont très variées. La population de surfeurs en France répond à des variations en termes de profil sociologique, à savoir de génération, de genre ou encore d'origine sociale. Composite, elle ne peut être homogénéisée* »⁷⁷. En effet, s'il n'est pas possible d'homogénéiser les profils, il est possible d'établir des modalités de pratique. Ces modalités sont un prisme d'analyse pour nos entretiens (1) et ils sont également un prisme subjectif pour les surfeurs, en fonction de leur expérience de surf (2).

1) Les profils de surfeurs

Dans l'annexe n°2, Taha Al Azzawi dans un tableau appelé « Les degrés d'engagement du surfeur », sous le titre « Quelles conséquences concrètes de l'engagement pour les moniteurs/surfeurs ? », schématise différentes catégories de surfeurs. Nous nous sommes référés à cette analyse pour comprendre quels étaient ces profils et comment elles se définissaient. En effet, nous abordons cette question, car elle est souvent revenue dans les entretiens réalisés : qui est un surfeur ? Pourquoi ? Est-ce lié à l'image renvoyée par la personne qui surf ?

a) *Les compétiteurs*

Lorsque les premières compétitions internationales ont été organisées, l'intérêt pour les surfeurs a immédiatement été celui de pouvoir vivre de leur passion. En effet, « *les vainqueurs sont sponsorisés par des marques et récompensés par des rétributions d'ordre monétaire* »⁷⁸. C'est toujours le cas aujourd'hui, les sponsors paient aux surfeurs qui les représentent : l'équipement, les

⁷⁷ Guibert C., 2006, « Politiques de communication et identifications territoriales différenciées : les usages politiques des vagues et de l'univers du surf par les municipalités de la côte Aquitaine », *Téoros*, Vol. 25-2, Québec, pp.62-71.

⁷⁸ Lemarié J., 2017, « De la sportisation du surf en Californie du Sud et à Hawaii comme marqueur d'une modernité sportive à la contestation d'un modèle vécu comme un impérialisme culturel chez les *Black Short* hawaïens », Surf à contre-courant (ouvrage collectif sous la direction de Falaix L.), Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine pp.77-101.

voyages pour aller surfer à l'étranger, les vidéos qui en résultent... Dès les premières compétitions internationales, les entreprises sponsors comprennent leur intérêt, c'est avant tout une « *stratégie marketing dans la mesure où [...] [elles] sont d'abord destinées à promouvoir les entreprises des artisans-shapers et de prêt-à-porter* »⁷⁹ comme nous l'avons vu dans le paragraphe précédent. De plus, la participation aux compétitions est un véritable enjeu de communication pour les surfeurs professionnels sponsorisés puisque, c'est leur image auprès du public qui suit ces compétitions qui est directement mise en scène. Les compétiteurs doivent donc se construire une image, ils sont très suivis très médiatisés et doivent promouvoir la marque qui les sponsorise. S'ils veulent conserver leurs sponsors, ils doivent avant tout conserver leur niveau qui leur permet de continuer à faire des images qui mettent en valeur le matériel, les vêtements, vendus par la marque. Donc, leur communication est travaillée en collaboration avec le sponsor en fonction de la personnalité des surfeurs.

On peut l'observer par exemple avec un spot publicitaire mettant en scène Vincent Duvignac, un surfeur professionnel français sponsorisé par Rip Curl. Ce spot est réalisé pour illustrer le partenariat entre Rip Curl et Citroën, et plus spécifiquement pour promouvoir la Citroën C4 SpaceTourer⁸⁰. Ce que propose Citroën c'est de rapprocher le surfeur, ici Vincent Duvignac, de sa famille grâce à ce véhicule car il est souvent loin d'elle, de son fils qu'on voit dessiner. La vie de surfeur, est une vie solitaire comme l'illustre le début du spot. La voix off de Vincent Duvignac évoque alors le fait qu'il part souvent à l'étranger, on le voit rentrer tard et lorsqu'il se couche, il regarde déjà la taille des vagues pour le lendemain... Le slogan final est le suivant : « *embarquez votre famille là où le surf vous conduit* ». L'image de Vincent Duvignac dans ce spot est donc celle d'un père au niveau de vie élevé, qui travaille beaucoup et réussit, qui vit des émotions fortes et qui a une voiture pratique qui lui permet de le rapprocher de sa famille, afin de pouvoir assumer toutes ses obligations. Le fait qu'il prête son image est lié au fait qu'il est sponsorisé par Rip Curl et qu'effectivement, c'est un père de famille qui vit de sa passion. C'est romancé et embelli par le spot publicitaire afin de créer une émotion d'admiration, de confiance, de liberté qui donne envie de s'identifier à cet homme. Donc, sont utilisés des éléments concrets de la vie de Vincent Duvignac, l'image idéalisée du surfeur, de la réussite pour vendre une voiture qui s'adapte aux besoins d'espaces des clients.

Ce spot est le troisième⁸¹ de la série illustrant le partenariat entre les deux marques. Les trois mettent en scène Vincent Duvignac. Le tout premier filmait Vincent Duvignac et trois autres surfeurs, autour d'un *story telling* très caricaturale, idéalisé, centré sur la liberté des surfeurs cependant inspiré d'éléments réalistes de la vie de nombreux d'entre eux.

⁷⁹ *Ibid.*

⁸⁰ <https://www.youtube.com/watch?v=YWzR5QIot3k>

⁸¹ Le premier : <https://youtu.be/YVnyDG02Iug>

Le deuxième : <https://www.facebook.com/Citroen.France/videos/1059159104158393/>

Le but étant pour Citroën en s'associant avec Rip Curl et en utilisant l'image de Vincent Duvignac de renforcer l'image d'aventures, de véhicules à la fois pratiques pour partir avec du matériel varié et avec lequel on va à la recherche de sensations fortes en conduisant et en allant vers une destination qui nous permettra de vivre d'autres émotions intenses. Si c'est un imaginaire assez classique des publicités pour véhicules automobiles, la force de ces spots est d'utiliser l'image du surf et du surfeur qui correspond à cet imaginaire très attractif. C'est ce que recherchent les surfeurs lorsqu'ils « cherchent une vague », le slogan de Rip Curl depuis les débuts étant : « The search »⁸². La dernière création du partenariat, le SpaceTourer Rip Curl Concept est d'ailleurs complètement créée pour les surfeurs, le site internet détaille le produit ainsi : « *Inspiré des vans de surfeurs : le SpaceTourer Rip Curl Concept s'approprie les codes des vans mythiques des surfeurs [...]. Les teintes sélectionnées suggèrent un objet résistant, en harmonie avec la nature [...]* ». Les besoins et aspirations des surfeurs sont donc reproduits pour les séduire et également pour plaire aux personnes dont l'imaginaire lié au surf, à l'aventure peut faire résonance et les inciter à acquérir un tel véhicule.

Par ailleurs, si la passion du surf pour les surfeurs compétiteurs est similaire à celle des surfeurs indépendants, leur image de surfeur est liée à des enjeux économique et financier, que Thomas et Estelle ne vivent pas au quotidien.

Estelle me dit en effet pendant l'entretien ce qu'elle pense de la compétition lorsque je lui pose une question qui n'est pas orientée vers ce sujet-là :

« **Penses-tu qu'il y a une bonne et une mauvaise pratique du surf ? Si oui lesquelles ?** »

Pour moi, la mauvaise pratique du surf c'est les compétitions parce que c'est un des seuls sport, c'est rare les sports comme ça, où tu n'es pas obligé de te battre contre quelqu'un en direct. C'est toi et l'océan et t'as pas besoin de quelqu'un d'autre pour aller surfer. Le surf en compétition c'est amener une agressivité et un esprit pas malsain mais... pas convivial qui pour moi n'a pas trop de sens dans la pratique du surf. Après moi je comprends qu'il y ait des compétitions, ça a permis à beaucoup de gens d'en vivre, d'avoir des sponsors, de pouvoir voyager gratuitement. [...] Après quand je vois les surfeuses pro en compétition c'est un peu comme les mecs, c'est performance, performance... ».

Cette répétition du mot performance sert à insister sur le côté négatif de la performance. C'est pour Estelle, quelque chose qui est presque contre nature à la pratique du surf telle qu'elle l'entend. Cependant, elle reconnaît qu'elle aime regarder les compétitions, comme Thomas ou Nils et c'est toujours bon pour le surf, pour l'image du surf qu'il y ait du surf de haut niveau, cela permet de faire évoluer la discipline, Thomas explique justement :

« C'est difficile, parce que le surf à la base, c'est quand même le seul sport avec le skate, parce que le skate a découlé du surf, c'est quand même les deux seuls sports à la base qui ont été créés où y'avait pas de compétition,

⁸² La recherche, sous-entendant la recherche de vagues.

y'avait pas de fédé, y'avait rien. Donc, quand les compétitions sont venues dans ces sports là, ça n'a pas été super bien accueilli de la part de ces sphères là, parce qu'ils voulaient que ça reste libre, ils ne voulaient pas que les choses soient encadrées. Mais, après, moi je suis pas un grand compétiteur, mais j'aime bien regarder, ce soir je vais regarder la compétition qu'il y a aux États-Unis de surf parce que j'aime bien voir ces surfeurs professionnels qui aujourd'hui sont des athlètes et qu'ils surfent pour avoir des notes, ça ne me dérange pas. De toute façon faut qu'il y ait des compétitions dans tous les sports, moi j'aime bien regarder si ça reste respectueux et logique dans la pratique moi ça me va ».

Estelle et Thomas se distinguent donc, des compétiteurs dans leur pratique et dans leur discours. Ils se positionnent par rapport à l'image qu'ils ont de la compétition, du surf en compétition qui intègre de forts enjeux économique et financier liés à la performance, à l'image des surfeurs professionnels. Pour Estelle c'est une pratique qui ne fait pas partie des valeurs du surf. Pour Thomas, c'est un encadrement qui n'a pas toujours été bien accueilli par les surfeurs mais il apprécie le regarder si ça reste respectueux de la pratique, donc par rapport à ce que lui considère être comme la pratique du surf. De ce fait, ils se distinguent dans leur discours de ces profils là. Leur avis permet de mettre en évidence leur profil qui est celui de free surfeurs dit « puristes » et qui, selon Azzawi, sont parfois très proches si l'on se réfère à son schéma en annexe n°2.

b) Les surfeurs dits « puristes » et/ou « free surfeurs »

En effet ce qu'Estelle nous apprend lorsqu'elle parle des compétiteurs, c'est qu'elle-même, correspond au profil des surfeurs dits « puristes », ces derniers « *consacrent leur vie et sacrifient tout au bénéfice du surf, « [...] gardent en général une grande indépendance vis-à-vis de la 'société de consommation' (Jean Baudrillard, 1970) et ses normes, et cultivent même une fois fixés un style de vie 'alternatif'. [...] ils [peuvent notamment entretenir] avec le surf-business des rapports de méfiance extrême voire, d'aversion totale* ».

On utilise le terme *free surfeurs* notamment parce qu'ils n'ont pas d'attache particulière avec l'institution de la FFS et ne pratiquent pas la compétition. Nils et Thomas ne s'intéressent pas à la politique de la FFS parce qu'ils ne se sentent pas concernés, Nils me dit à ce sujet :

« La Fédération en vrai on s'en fout un peu, j'y pense même pas, je, enfin, je ne suis pas dedans, je n'ai même pas de licence je crois (rires), je n'ai pas de licence ouais ».

Estelle elle, est même réticente :

« Ouais ouais j'ai pas un avis forcément positif sur eux (rires).

Quel est ton avis ?

Mon avis, c'est qu'ils jouent sur plusieurs tableaux et qu'ils sont là pour faire [?] sur le sport en lui-même. Certes ils l'ont développé, c'est clair qu'ils l'ont développé le surf, c'est bien ce qu'ils ont fait aussi mais ils l'ont trop tourné, trop business comme d'autres sport, tourné autour de l'argent».

Comme l'explique Anne-Sophie Sayeux, une tension naît entre la volonté de la FFS de normaliser le surf qui est difficilement séparable de l'industrie du surf et, la liberté à laquelle prétendent les surfeurs indépendants : *« Il faut prendre en compte le fait que le champ des valeurs fédérales est perturbé par les industries du surf, qui s'inspirent du discours des « surfeurs indépendants » tout en utilisant le domaine des « champions » (qu'ils sponsorisent) pour se valoriser. Ce jeu complexe entre les protagonistes crée des tensions entre la volonté fédérale de déploiement (dont la mission est de “développer et organiser le surf auprès du plus grand nombre”), et un protectionnisme des pratiquants indépendants ».*

Donc, d'une part, il existe bien une tension entre l'image des surfeurs compétiteurs et l'image des surfeurs indépendants qui ne se joue pas sur leur expérience du surf au quotidien, elle est détachée de leur passion pour le surf et des codes implicites qu'ils appliquent à l'eau pour se reconnaître entre pairs. Ce qui importe ici, c'est que les *free surfers* n'ont pas d'enjeu d'image liée à leur pratique et qui leur permet de vivre de leur passion contrairement aux compétiteurs. Leur niveau de surf et leur style ne sont pas un enjeu dans leur quotidien pour conserver un sponsor. Par contre, cela ne les empêche pas de partager les mêmes valeurs par rapport au surf.

D'autre part, si les surfeurs indépendants ne se reconnaissent pas dans une certaine normalisation du surf, à travers les différentes politiques de la Fédération française de Surf : c'est parce qu'il y a une volonté selon les surfeurs indépendants, de créer des règles, de poser un cadre contraire aux valeurs de liberté, de codes implicites qui sont pratiqués dans les différents cercles de surfeurs indépendants. Leur profil de *free surfeur* ne correspond pas à cette volonté de catégoriser les pratiques du surf, à imposer une manière de faire. C'est justement la liberté de pouvoir faire du surf comme ils le souhaitent qui prévaut chez les surfeurs que nous avons pu interroger.

En effet, toute leur vie tourne autour de leur pratique du surf : les voyages, leur travail, les vidéos qu'ils regardent... Ils veulent pouvoir être libres de leur choix, libre de surfer lorsqu'ils le souhaitent et se débarrasser de certaines contraintes. Cela ne les empêche pas d'assumer leurs responsabilités et tout faire pour gagner leur vie, tout en continuant à surfer. Estelle explique justement :

« Pour moi, c'est une vie complètement tournée vers l'océan et vers la nature. C'est-à-dire que moi je prévois généralement rien le week-end parce que je sais jamais si y'aura des conditions ou pas, c'est trois jours avant

qu'on le sait. [...] derrière toute notre vie est organisée par rapport à ça quoi. C'est-à-dire le travail qu'on choisit, la ville où on va vivre, les amis qu'on a aussi ».

Thomas me l'explique aussi :

« En dehors du surf et faire des films as-tu des passe-temps autres ?

En dehors de faire du surf et des films on va dire que j'aime bien aller à la montagne aussi, on va dire que je ne fais pas que des films de surf, j'aime bien tout ce qui est artistique aussi, puisque j'ai aussi un gros passe-temps c'est la musique puisque je compose mes bandes sons et que même je compose à côté. Donc y'a aussi une grosse partie musicale dans ma vie mais après ça se joue beaucoup autour du surf puisque quand je n'enseigne pas, je fais en sorte de partir en voyage ou de surfer ici même si c'est en hiver, parce que c'est ma vie c'est comme ça ».

Pour Nils, il me le fait comprendre à travers cette remarque sur le fait qu'il travaille toute la saison, jusqu'à la toussaint pour essayer de se payer un voyage. Sur une question relative à la fréquence des sessions, il m'explique :

« Maintenant que je suis professeur de surf, ma fréquence a un petit peu diminué, moins de sessions personnelles. Après je surf souvent pendant les cours avec les élèves. Mais sinon on va dire qu'avant de mes 12 à 18 ans, je pouvais surfer 3 à 4 fois par jour si les vagues étaient bonnes, passer 5h dans l'eau sans problème ! ».

Ainsi, pour les surfeurs indépendants, il n'y a aucun enjeu d'image, ils ne surfent que pour eux-mêmes, avec un groupe, pour faire des images à la limite pour des copains, mais il n'y a pas de contrôle de l'image et de la communication qu'ils vont avoir autour du surf. Ce qu'ils veulent c'est transmettre leur passion aux autres, ou la partager. Il n'y a pas d'utilisation du surf ou de l'image du surfeur pour vendre un produit derrière leur communication. Ce que vendent les surfeurs que j'ai interrogé c'est leurs cours de surf et donc, derrière cela c'est une éducation aux valeurs du surf, à la pratique qui constitue leur passion. Ils donnent de leur personne, lorsqu'ils vendent leurs cours puisque ce sont leurs connaissances transmises en direct à des personnes qui ont a priori envie de les apprendre. Si cela s'oppose aux communications maîtrisées des compétiteurs, cela n'empêche pas qu'ils partagent la même passion pour le surf et elle peut rassembler, rapprocher ces derniers avec les « puristes », ou indépendants grâce à leurs valeurs du surf très proches relatives au respect de la nature, à l'engagement physique et psychologique total dans l'océan, au partage. La frontière est fine car, c'est avec la perte d'un sponsor le plus souvent involontairement, qu'un compétiteur professionnel, perd son statut pour redevenir un *free surfeur* comme les autres.

c) *Le surf loisir*

La pratique du surf est pour cette dernière catégorie de personnes, un loisir, une pratique sportive comme une autre. Il peut se pratiquer soit de manière assez régulière, le weekend end, dès que c'est possible. Ce sont des personnes qui comme Elise, 25 ans, originaire de Bègles, en CDD à Paris dans le secteur de la finance suite à l'obtention de son diplôme d'école de commerce, pratiquent le surf parce qu'elles en ont l'opportunité, peuvent revenir souvent près de l'océan. Elise elle, a d'ailleurs pratiqué le surf depuis l'enfance en vacances avec des surfeurs locaux, elle a donc appris les règles de priorité à ce moment-là, les codes à respecter et a également pu s'imprégner de la culture surf. Nous pouvons dire qu'elle fait partie de la catégorie entre les puristes et les touristes, elle est donc plutôt dans un entre-deux, que l'on appelle amateur.

D'autres, le pratiquent vraiment en vacances uniquement et de manière très peu régulière. Ils prennent des cours ou n'en prennent pas, louent juste une planche, n'ont donc pas leurs propre matériel car la pratique est trop rare pour cela. Les touristes ne connaissent pas forcément les règles de priorité, le but unique de cette pratique là est de s'amuser, dans des petites vagues lentes.

Par ailleurs, les surfeurs loisirs, qui surfent le plus souvent pour se divertir, pour pratiquer une activité sportive de pleine nature, peuvent aussi apprécier l'image renvoyée auprès de leurs amis. En effet, Elise par exemple poste régulièrement des photos sur Instagram d'elle avec sa planche de surf face à l'océan. Elle nous montre ainsi qu'elle est une surfeuse et cette image là est importante pour elle. Ce qu'elle montre à travers ces photos, c'est qu'elle aime la nature, le sport, se dépasser et l'esprit de liberté que le surf convoque. C'est à la fois esthétique et cela illustre selon elle sa personnalité.

Elle ne se considère pas comme une surfeuse, elle dit « qu'elle surfe mal » alors même qu'elle y va assez régulièrement. En effet, elle a intériorisé le fait qu'être surfeur, c'est ce que sont ses copains d'enfance : des *free surfers* qui surfent quasi quotidiennement et/ou qui dédient leur vie au surf, qui vivent de leur passion.

Pour conclure, si les profils de surfeurs sont hétérogènes, nous avons pu voir que l'image liée à ces différents profils pouvait varier d'un point de vu à l'autre. Ces catégories ne s'excluent donc pas nécessairement dans le fond par contre, dans les différents discours relevés, donc sur la forme, les surfeurs peuvent s'opposer les uns par rapport aux autres et ce, en fonction de l'image à laquelle adhère chaque type de surfeurs.

Les éléments qui expliquent ces oppositions peuvent aussi s'expliquer en fonction d'autres éléments. Par exemple, cela peut être fonction du capital culturel lié au surf qu'ils ont accumulé (connaissance des codes, des règles, des locaux etc.). Ce peut être aussi lié à leur fréquence de pratique

et à leur histoire personnelle, leur découverte du surf, la manière dont ils l'ont appris. Enfin, comme nous avons pu le voir en dernier avec le profil des surfeurs loisirs tels qu'Elise, il importe à présent d'étudier la manière dont s'identifient les surfeurs : se considèrent-ils comme surfeur ou pas ? A quoi se réfèrent-ils pour cela ?

2) L'identité des surfeurs interrogés

Florian Lebreton explique que : les cultures « [...] de la glisse invitent les pratiquants à partager une même vision du monde. Ils adhèrent à un lifestyle qui renvoie aux efforts consentis induits dans le cadre d'un rapport au temps pour la pratique, à l'argent pour s'équiper, aux contraintes de mobilités pour pratiquer le bon spot au bon moment, aux comportements de consommations, aux expressions et symboles, auxquels s'identifient les communautés pratiquantes pour se distinguer socialement de ceux qui ne partagent pas cette même éthique. Ces signes permettent d'être reconnus comme un membre de cette communauté »⁸³.

En effet, durant les entretiens réalisés, les personnes interrogées ont toutes fait référence à leur passé pour me parler de leur pratique du surf. La transmission des valeurs contribue à la construction de leur identité de surfeur. L'identification de ces personnes au fait qu'ils sont « surfeurs », correspond à la reconnaissance de valeurs qu'ils s'appliquent à eux-mêmes et qu'ils partagent avec les surfeurs qu'ils considèrent être « légitimes ». C'est également, associé à leur choix de vie.

Thomas évoque à ce titre l'existence d'une sphère authentique du surf :

« Quand je dis authentique c'est parce que moi j'ai grandi d'un papa surfeur dans les années 70, donc j'ai baigné dans ça depuis tout petit avec mes parents, on vadrouillait pour chercher des vagues. Donc, ma sœur et moi on a grandi dans ça et, voilà, [...] c'est une culture surf ».

C'est donc très lié à la construction de son identité de surfeur, liée à ce que ses parents lui ont transmis, au fait qu'il habite dans une commune du littoral aquitain et sa pratique du surf a presque été logique même s'il n'a débuté qu'à 15 ans. Comme l'explique Florian Lebreton : « *La transmodernité de la glisse peut finalement se lire dans cette volonté affichée de conserver une part d'authenticité dans les processus de constructions identitaires (Soulé & Walk 2007), même si ces derniers sont à la fois construits de l'intérieur, au sein des communautés, et de l'extérieur par les processus de marketing* ».

⁸³ Lebreton F., 2017, « Le syncrétisme de la glisse : entre authenticité socioculturelle et renouvellement du vertige corporel », Surf à contre-courant (ouvrage collectif sous la direction de Falaix L.), Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine pp.77-101.

En effet, Thomas est nécessairement touché par les processus de marketing, puisque le fait qu'il souhaite s'en détacher, démontre bien qu'il les a lui-même analysés et qu'il considère ne pas se reconnaître dans cette sphère qui pour lui n'est pas « authentique ». Elle joue sur l'image et non sur le comportement des individus. Il ne rentre jamais dans l'analyse des images en elles-mêmes pour démontrer qu'elles s'éloignent de ce qu'il vit, il parle bien de deux « sphères ». Ce mot là montre selon nous, une volonté de détacher sa sphère privée, de l'intime, de cette sphère publique impersonnelle et superficielle pour lui. Il construit son identité sur son vécu et la culture surf qui lui a été transmise.

De la même manière, Nils a grandi près de l'océan à Lacanau et a partagé les valeurs du surf avec les moniteurs qui lui ont appris :

« Comment as-tu décidé d'être moniteur de surf ?

J'ai grandi à l'océan. Dès mon plus jeune âge j'étais tout le temps en cours de surf parce que mes parents ils avant le club Mickey. Ils étaient amis avec les gens d'une école de surf du coup j'allais tout le temps, tous les jours j'avais des cours gratuitement à l'école de surf. Et j'étais vachement proche des moniteurs et tout ça. Et puis, dès que j'ai eu 14-15 ans, j'ai commencé à vouloir être moniteur donc poussé et être tout le temps avec les moniteurs ben c'est un rythme qui est pas mal j'aimais bien et du coup après j'ai eu mon bac. Et j'ai pas voulu poursuivre après le bac, j'étais pas trop trop scolaire et j'ai directement enchaîné sur le BPGEPS ».

Nils et Thomas ont donc très tôt intégré les valeurs du surf par les locaux avec qui ils ont partagé leur quotidien, ils s'en sont imprégnés. Leur capital culturel surfique est donc important.

Pour Estelle, il a fallu les apprendre ces valeurs, acquérir ce capital culturel qui fait que les surfeurs peuvent se reconnaître entre eux et surtout se considérer comme un surfeur. En effet, c'est elle qui a fait le choix de devenir monitrice de surf alors qu'elle n'est pas née dans une ville de surf, née à Bègles, elle était à 1h de route en voiture. Elle était alors dépendante de la volonté de ses parents pour aller surfer. C'est donc aujourd'hui par passion qu'elle pratique le surf et qu'elle a décidé d'en vivre :

« Moi le mec qui m'a fait apprendre le surf, c'était un vieux moniteur qui lui, était super peace, donc moi j'ai cette image complètement détente, peace du surf, où c'est que du plaisir et pas de prise de tête. Ouais c'est partager ce moment avec les autres qui sont à l'eau, mes potes, c'est voyager, découvrir de nouveaux endroits, découvrir de nouvelles cultures. Mais voilà après c'est parce que moi j'ai eu cette éducation là, j'ai appris par moi-même beaucoup de choses aussi et je trouve que ça va bien avec l'image, quand t'es dans l'eau t'es hyper détente ».

« Moi en fait ça a commencé, en fait toute gamine j'étais attirée par la mer, mon grand père était marin et c'est vrai que j'étais une fille qui faisait tout le temps la gueule quand avec mes parents on partait chez mes grands parents. Mais, quand ils m'amenaient faire du bateau, j'étais transformée complètement. C'est comme ça que ça m'a fait vraiment aimer l'océan, aimer la mer donc ouais, toute ma vie au final, même sans vraiment le vouloir,

c'est tourné vers là quoi. Ouais c'est mentalement, et puis en grandissant tu choisis de plus en plus ce que tu aimes et voilà.

As-tu parfois senti dans ta famille, par rapport à des obligations que tu avais, des réticences, des contradictions ? Est-ce que le fait que tu choisisses le surf plutôt que respecter tes obligations ça a pu t'être reproché ?

Ouais ouais complètement. Là le fait que je passe mon diplôme de monitrice là à 26 ans et pas avant, c'est parce que mon père ne voulait pas que... Enfin, il voulait que je fasse mes études de commerce et que j'aille jusqu'au bout avant de pouvoir faire ce que je veux. Donc ça déjà ça a été un premier frein. Et oui, c'est souvent que mon père : « y'a pas que le surf dans la vie quoi ! », pfff j'ai droit à ça, tous les mois quoi... ».

En conclusion, nous avons remarqué que pour les *free surfers*, qui décident de consacrer leur vie au surf, la transmission des valeurs est extrêmement importante. En effet, pour eux, lorsqu'ils donnent des cours, le principal objectif est de se détacher d'une certaine manière, de l'image qui est vendue au grand public. Nils, Thomas et Estelle m'ont tous fait part du fait qu'ils ne se reconnaissaient pas dans ces images vendues par les grosses marques.

Ils ne cherchent pas tant à se détacher de l'image vendue par les grosses marques mais ils souhaitent avant tout, nous faire comprendre qu'il y a une certaine profondeur dans leur pratique du surf, un engagement et un comportement qui ne peut se lire sur une publicité pour une combinaison de surf. Cela provient de tous ces codes implicites et explicites que peuvent transmettre les surfeurs. La réalité du surf se vit au quotidien pour eux, que l'on soit en hiver ou en été, les « vrais surfeurs » sont à l'eau, ils respectent les règles de priorité, les codes et « ne prennent pas de haut » les autres personnes à l'eau. Leur identité c'est d'être surfeur et ils peuvent le dire parce qu'ils ont des valeurs qui pour eux correspondent à la surf culture. Ces valeurs là sont « authentiques ». Ce n'est ni du paraître ni de l'apparence, c'est vivre dans l'action, c'est vivre au rythme de l'océan et des cours de surf. C'est une passion qui occupe tout leur temps et construit donc leur identité. « *Les racines naissent et se développent sur le terreau du surf. Le surf est une « culture » sur laquelle « pousse » les identités, il permet de reconnaître l'autre, et d'être reconnu par celui-ci [...] Ainsi, ce que nous disent les surfeurs quand ils disent qu'ils font du surf, c'est qu'ils créent une culture particulière à partir de laquelle ils se « bricolent » une identité (De Singly, 2005). Le surf est donc pour eux un générateur de sens* »⁸⁴.

L'image du surf est un enjeu de communication pour les surfeurs indépendants dans le sens où ils défendent leur identité de surfeur.

⁸⁴ Sayeux, A.-S., 2005, « Surfeurs, l'être au monde : analyse socio-anthropologique de la culture de surfeurs, entre accords et déviance pp. 233-235.

Ainsi, le surf est aujourd'hui une discipline très valorisée par divers acteurs pour attirer toujours davantage de touristes sur les côtes du littoral aquitain. Cependant, l'océan n'est pas extensible et les spots de surf ne se fabriquent pas, ils se forment naturellement en fonction du mouvement des bancs de sable. Donc, le problème du nombre de personnes à l'eau et pratiquant une activité nautique, est aujourd'hui prégnante. Nous allons donc voir à présent les contradictions auxquelles se retrouvent confrontés les moniteurs de surf que nous avons interrogé.

Partie 2 : L'image du surf selon les surfeurs indépendants : contradictions et transmission

Nous poursuivons dans cette partie l'analyse de l'image que les surfeurs indépendants ont du surf dans les discours et les créations à travers lesquels ils s'expriment. Nous allons donc étudier les sujets abordés et les problématiques dénoncées pour démontrer qu'ils constituent des enjeux relatifs à leur pratique du surf.

Il y a d'abord des contradictions que nous aborderons dans le premier chapitre. Elles s'analysent effectivement dans les discours des surfeurs interrogés qui s'opposent parfois à la valorisation du surf par le biais de communication ou de diffusions d'images du fait des objectifs de ces dernières. Nous analyserons pourquoi c'est contradictoire parfois sur le fond. D'une part, il est compréhensible qu'ils s'expriment ainsi face à la réalité du terrain qu'ils évoquent. D'autre part, le fait qu'ils soient moniteurs et qu'ils ont aussi leur propre voix à faire valoir lors de leurs cours, montrent qu'ils ont aussi un rôle important à jouer dans la transmission des valeurs du surf, pour que l'image du surf ne soit pas qu'une image figée mais, qu'elle implique ceux qui s'y reconnaissent. Cette analyse se fera sous le même angle concernant l'image des surfeuses sur lequel nous ferons un focus.

Puis, la transmission sera évoquée sous l'angle de deux films faits par des surfeurs indépendants qui veulent justement pouvoir montrer leurs propres images du surf, porter leur propre communication, transmettre les valeurs du surf qu'ils pensent incarner eux-mêmes ou les personnes qu'ils filment dans leurs productions. Ils veulent pouvoir avoir un discours direct avec les spectateurs afin de faire passer leur émotion et leur engagement sans autre objectif que celui de transmettre, d'être vu et d'être entendu. Ce besoin de construire leur propre communication montre qu'il y a quelque part un manque dans l'espace des communications utilisant le surf, qu'ils essaient de combler en produisant ces images de surf. Ces images ne s'opposent pas pour autant aux autres formes de communications qui utilisent ou valorisent le surf, elles les complètent.

Nous étudierons donc dans un premier temps les contradictions des surfeurs indépendants face à l'image du surf (**Chapitre 1**). Dans un second temps, nous verrons en quoi la parole est la mémoire et le moyen de transmettre ce qu'est le surf pour les surfeurs indépendants (**Chapitre 2**).

Chapitre 1 : Les contradictions des surfeurs indépendants face à l'image du surf

« La contradiction peut se présenter comme une atteinte au bon sens (paradoxe), comme un conflit entre deux propositions également démontrables (antinomies), comme affrontement de deux solutions incompatibles l'une à l'autre (apories), et, plus largement, comme l'accouplement de deux termes s'excluant l'un l'autre »⁸⁵

Edgar Morin.

Une contradiction c'est bien, *« la relation entre deux propositions qui affirment et nient le même élément de connaissance »⁸⁶*.

Le surf a son lot de contradictions qui sont bien ancrées dans l'esprit et l'expérience quotidienne des surfeurs interrogés. Les contradictions que nous avons pu relever proviennent à la fois de la forme du discours qu'ils m'ont tenu lors des entretiens. En effet, le format « entretien » conduit les individus interrogés, à se placer en posture de répondant et cela a pu parfois, les amener à répondre de manière contradictoire aux questions. Se considérant comme surfeurs, ils cherchent à exprimer ce qui les gêne mais sans dénigrer pour autant toutes les communications liées au surf puisqu'elles ont parfois du bon. C'est aussi sur le fond de leurs discours que nous voyons ces affrontements. En effet, étant donné que leur identité est d'être surfeur, alors, les images construites autour du surfeur ou du surf, en contradiction avec leurs valeurs, peuvent les affecter profondément et personnellement.

Nous allons donc analyser dans ce chapitre en quoi l'image que les surfeurs interrogés ont du surf et d'eux-mêmes, entre en contradiction avec les images véhiculées par différents acteurs. Ce qui nous permettra de confirmer que c'est bien un enjeu de communication pour eux. Nous déclinerons les observations en fonction des différentes thématiques choisies à la fois lors de la préparation de la grille d'entretien (recherches documentaires à l'appui) mais également en fonction des réponses des surfeurs aux questions posées.

En effet, comme nous avons pu le voir dans le chapitre précédent, l'amplification de la communication politique, commerciale, institutionnelle (FFS) liée au surf a contribué à augmenter le nombre de pratiquants de manière importante. Cette popularisation du surf, a produit sont lot de contradictions. En effet, les personnes qui souhaitent s'essayer au surf, peuvent prendre des cours et/ou peuvent aussi acheter tout le matériel nécessaire, sans que ne soit fournie avec, la notice d'utilisation. Les personnes qui vont essayer le surf sans connaître les règles à l'eau, ni les codes à

⁸⁵ Morin E., 2009, « Logique et contradiction », cet article avait été proposé et débattu aux Ateliers sur la contradiction organisés par l'École Nationale Supérieure.

⁸⁶ Le Robert Quotidien.

respecter entre surfeurs, peuvent à la fois être dangereuses pour elles-mêmes et pour les autres. Elles vont également parfois être rejetées par les surfeurs car leur comportement n'est pas adapté, à l'environnement dans lequel ils évoluent : l'océan. Ce qui, pour les free surfeurs, les locaux que nous avons interrogés est gênant, dangereux et énervant. Comme nous l'avons cité plus en amont : « *On ne naît pas surfeur, on apprend à être surfeur* »⁸⁷.

Une conséquence contradictoire vient du fait que, si les surfeurs veulent pouvoir vivre de leur passion, il faut que les gens pratiquent le surf, qu'ils s'inscrivent à leurs cours de surfs, qu'ils apprennent à surfer. Il faut également, qu'il y ait une audience pour regarder le surf, un intérêt qui passe notamment par la pratique, ainsi que par la diffusion de vidéos de surf et par de la pédagogie avant tout. Donc, il faut que le surf soit promu par une importante communication autour du surf donnant aux gens l'envie d'essayer le surf tout en respectant l'environnement dans lequel ils vont évoluer ainsi que les pratiquants déjà aguerris.

Les contradictions proviennent également de la nature même de la pratique du surf : c'est un sport individualiste, pourtant, la valeur du partage, du respect des autres et de la nature m'ont souvent été citées. Le surf est à la fois un sport dit « moderne », incarnant d'une certaine manière les valeurs de la société de consommation sous bien des aspects, et pourtant, les surfeurs que j'ai interrogés nous font penser que « *la slow attitude* » est la meilleure à adopter pour rester en harmonie avec l'environnement. De la même manière, le surf est un sport très exigeant et plus il demande d'engagement, plus on résiste à la force des vagues, plus le plaisir et l'attachement à cette activité seront importants. On aura atteint un objectif personnel que l'on s'était fixé en entrant dans l'eau : s'oublier et s'engager complètement physiquement pour y parvenir.

Enfin, le surf est un sport qui s'est beaucoup féminisé ces dernières années, l'image des surfeuses s'est beaucoup diffusée et il n'y a, a priori plus rien d'étonnant à les voir aux côtés de garçons ramer pour dévaler une vague lisse. Cependant, nous verrons que dans les discours des surfeurs interrogés, le surf reste encore un sport très masculin pour différentes raisons.

Nous étudierons donc dans un premier temps quelles sont ces contradictions liées à la pratique du surf, qui impactent les surfeurs dans leur quotidien, leur engagement, leur volonté dans leur activité (§1). Dans un second temps nous ferons un focus sur les contradictions liées au genre dans le surf (§2).

⁸⁷ Sayeux, A.-S., 2008, « Surf autogéré contre surf fédéral : deux idéaux en lutte », Revue européenne de management du sport, n°21, pp. 43-47.

§ 1. Les contradictions issues des communications valorisant le surf pour les surfeurs indépendants

Ce sont des contradictions qui pèsent sur le quotidien des surfeurs interrogés et dont il parle avec engagement. Les surfeurs ne peuvent agir sur ce qui les gêne qu'à une très petite échelle, en faisant de la pédagogie lors de leurs cours, ce qui crée souvent de la frustration. Nous verrons donc d'abord pourquoi ils se retrouvent face à ces problématiques **(1)** puis, nous expliquerons en quoi ce qu'il leur pose problème peut être contradictoire et à quoi cela est dû **(2)**.

1) Les conséquences de la valorisation de la vague par les communes du littoral aquitain

La valorisation de la vague par les communes du littoral aquitain attire beaucoup de touristes qui viennent passer des vacances proches de la nature et/ou viennent pour surfer. Nous allons donc voir dans un premier temps, deux problématiques qui ont été évoquées en entretien et qui sont symptomatiques des frustrations évoquées par les surfeurs locaux.

a) La problématique des spots saturés

Selon Christophe Guibert : « *Le processus de valorisation d'une ressource territoriale [en l'occurrence la vague sur le littoral aquitain] par les pouvoirs locaux soulève donc la question de l'intérêt pour ces mêmes élus dans le champ politique. Ces dynamiques politiques à l'échelle locale, qui s'inscrivent dans une logique de marquage du territoire à des fins de légitimité touristique, ne prennent que rarement en compte les besoins des pratiquants dont les exigences sont, aux yeux des élus, moins porteuses politiquement et médiatiquement* ».

En effet, ce problème de la surfréquentation des spots crée une certaine forme de conflit. Lorsque beaucoup de personnes se retrouvent sur les spots au même moment et il n'est parfois même plus possible de surfer. C'est la conséquence directe de l'afflux massif de touristes, en été, en France, sur le littoral aquitain. Or, pour pouvoir vivre de leur passion, nos surfeurs interrogés, ont besoin que les gens aient envie de se mettre au surf. Ils remettent donc systématiquement en perspective le fait que, si toute communication qui promeut le surf est une bonne chose, elle va en contrepartie attirer encore plus de monde à l'eau.

Pour illustrer ce paradoxe, Estelle évoque l'entrée du surf dans les disciplines olympiques en 2020. Voici ce qu'elle nous indique :

« Pour les Jeux Olympiques, c'est bien et pas bien. C'est bien parce que l'image du surfeur va évoluer, on va être considéré comme des athlètes, de vrais sportifs, ça change du mec qui ne fait rien et fume des joints tout le temps. C'est bien aussi parce que ça va attirer encore plus de monde dans le surf, le business va encore plus se développer, donc on va pouvoir en vivre. C'est donc plutôt positif, en plus la FFS, va avoir beaucoup de subventions et elle va pouvoir faire beaucoup plus de projets. Après on va voir ce qu'elle va en faire, si elle ne va pas les mettre dans sa poche, ça peut aussi être ça. Après il y a tout le côté négatif : forcément, ça va amener beaucoup de plus de personnes sur les spots, ils étaient déjà saturés, ils vont l'être encore plus [...] ».

De la même manière Nils l'évoque ainsi :

« Ouais, il y a un moment, quand il y a beaucoup de monde, c'est dur d'avoir des vagues et quand t'as des vagues, ce n'est pas top, c'est là que tu sens cette petite tension dans l'eau. [...] »

C'est vrai qu'avant il y avait moins de surfeurs, ou alors c'est peut être que j'étais plus jeune et puis les gens ils disaient bonjour (rire) je ne sais pas ! [...] c'est compliqué, il y a beaucoup de monde dans l'eau, surtout l'été, ça crie, ça taxe, ça snake⁸⁸, c'est difficile à gérer. Il y a toutes les écoles de surf, des baigneurs. Donc c'est compliqué de se partager l'océan [...] ».

Il y a donc selon Estelle une image négative du surfeur qui doit évoluer, cette image ancienne mais tenace du surfeur qui ne fait rien de sa vie et fume de l'herbe à longueur de journée. Les Jeux Olympiques permettent de faire évoluer l'image du surfeur afin qu'il soit davantage considéré comme un véritable athlète, sportif. Ainsi, Estelle a intériorisé le fait que son choix de faire du surf ne renvoyait pas forcément une image très positive pour elle à la fois socialement et professionnellement, alors que depuis de nombreuses années, l'image du surf est positive sous de nombreux aspects.

Nous retrouvons également dans ses propos, un agacement face à la tension entre l'attractivité du surf qui est une bonne chose et la menace de l'argent qui, mal réinvesti, peut être contreproductif. Ce qu'Estelle dit, c'est que l'argent c'est bien, si c'est pour des projets qui sont réellement et directement bénéfiques pour les surfeurs et leur pratique. Or, si elle sous-entend que la FFS pourrait ne pas utiliser cet argent à des fins utiles, c'est d'abord parce qu'elle ne lui fait pas confiance et n'a pas le sentiment d'appartenir à la Fédération, ensuite, parce qu'elle se sent totalement extérieure à ces politiques, elle les met à distance. Or, c'est avant tout l'encadrement de la pratique par la région, les communes, la FFS, qui peut permettre de réguler la fréquentation des spots en mettant en place des aménagements, des formations etc. Le but étant notamment pour les spots très fréquentés l'été, de mettre en place des moyens pour prévenir les accidents et les heurts.

⁸⁸ « (franglais, faire le serpent) C'est le fait de voler une vague à quelqu'un en passant derrière lui, en démarrant dans la mousse et en doublant ensuite sur la face de la vague », définition donnée par Taha Al Azzawi.

En effet, une des principales conséquences négatives de la surfréquentation des spots est l'augmentation de l'accidentologie, comme ce fut le cas, au cours de l'été 2014 selon une enquête sur l'accidentologie en surf⁸⁹. En 2006, déjà une étude mettait en évidence le fait « [...] *que plus de la moitié des accidentés sont des surfeurs débutants et que les trois quarts des surfeurs pris en charge par les structures hospitalières se blessent avec les planches. Les collisions représentent 13,4% des accidents et dans 84% des cas c'est la planche d'un tiers qui est la cause de la blessure. L'étude pointe l'augmentation significative, de l'ordre de 34%, de la fréquence moyenne journalière des prises en charge hospitalières des accidents induits par la pratique du surf par rapport* »⁹⁰.

A ce titre, ce qui n'est pas pris en compte par nos deux surfeurs c'est notamment le fait que : « [...] *les pouvoirs publics orchestrent la structuration d'une véritable offre de formation sur le littoral aquitain. Cet enjeu est primordial car l'article R. 212-7 du code du sport précise que « le surf de mer relève des activités qui s'exercent dans un environnement spécifique impliquant le respect de mesures de sécurité particulières* »⁹¹. De plus, il est précisé un peu plus loin qu'« *A la fin de l'année 2012, la mise en œuvre d'une "Etude prospective sur l'organisation de l'espace littoral" a été identifiée comme l'une des missions prioritaires par les membres du GIP Littoral Aquitain* »⁹².

Ainsi, des moyens sont mis en œuvre afin de permettre un certain encadrement de l'afflux touristique sur la côte Aquitaine grâce à la formation de moniteurs de surf. Leur rôle de moniteurs est primordial puisque ce sont eux qui, en initiant les débutants aux règles de surf, permettront une forme de régulation. Cependant, les communications relatives à la prévention des risques en surf sont insuffisantes, les règles insuffisamment répandues puisque le nombre d'accidents en surf est très important et c'est une question de moyens sur lesquels les surfeurs n'ont pas d'emprise. Ce sont bien les communes qui doivent créer une signalisation adéquate et anticiper l'afflux de personnes non initiées à la discipline⁹³. Ces chiffres là confirment les paroles des surfeurs interrogés, ceux qui ne connaissent pas les règles de priorité peuvent devenir dangereux pour eux et les autres.

L'autre conséquence importante liée à cet afflux massif est le problème du localisme, qui a été abordé également dans les différents entretiens. Le localisme est un phénomène selon lequel, les personnes qui habitent à l'année près d'un spot de surf ou qui du moins, y vont très régulièrement, vont rejeter de manière violente (physiquement ou verbalement) ou non, les personnes étrangères à ce

⁸⁹ Dubois H., Mokni T., 4 avril 2015, « Etude des accidents de surf pendant l'été 2014 sur la côte Basque et le Sud des Landes », *Journées des sciences et de la médecine du sport*, Biarritz.

⁹⁰ Falaix L., « *Sea, Surf & Sun : une culture sportive à l'épreuve de la commercialisation d'une pratique* », Surf à contre-courant (ouvrage collectif sous la direction de Falaix L.), Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine pp.141-167.

⁹¹ Selon le diagnostic de la filière surf établi en 2017 par le Goupement d'Intérêt Public du Littoral Aquitain : [http://www.littoral-](http://www.littoral-aquitain.fr/sites/default/files/upload/espacemembres/Ame_touristique/rapport_diag_surf_vf_14.pdf)

[aquitain.fr/sites/default/files/upload/espacemembres/Ame_touristique/rapport_diag_surf_vf_14.pdf](http://www.littoral-aquitain.fr/sites/default/files/upload/espacemembres/Ame_touristique/rapport_diag_surf_vf_14.pdf)

⁹² *Ibid.*

⁹³ Et à toutes les disciplines annexes telles que : le paddle, le bodyboard...

spot, qui viennent y surfer, empêchant les locaux de surfer comme ils le voudraient. Nous prendrons pour illustrer ce sujet le passage où Thomas nous en parle :

« Peux-tu détailler quelles sont les valeurs du surf pour toi et qu'est-ce qui est négatif dans cette sphère superficielle dont tu parles ?

Les valeurs du surf c'est le respect ça c'est sûr et le partage. Respect des autres quand tu surfes avec eux, respect de la nature dans laquelle tu vas surfer aussi. Et le partage parce que même si on surfe tout seul sur sa planche, quand on va à l'eau on est à plusieurs, donc il faut se dire bonjour, sourire tu vois, il faut que le plaisir soit présent. Donc c'est plaisir, respect et partage.

Et tout ça, je le redis moi avec ma pédagogie on s'oppose au 'surf moderne' qui arrive, et pas que moi, mais avec notre école on essaie d'inculquer ça aux gens. On est en plein dedans en ce moment avec les surfs camps étrangers. Eux, par exemple, ils vont ramener 400 personnes par semaine et, le fun qu'ils te vendent c'est boire des bières, la musique à fond, je te donne une planche de surf et tu te démerdes devant. Et puis après, tu peux jeter ta canette par terre on s'en fout tu vois. Donc ça, c'est une consommation de masse à outrance du surf. C'est une espèce de fausse surf culture que les mecs s'approprient, qu'ils ne comprennent pas et qu'ils ne connaissent pas parce que c'est trop récent pour eux. Donc, si ces mecs là ils voulaient faire les choses correctement il faudrait qu'ils viennent habiter au bord de la mer et qu'ils comprennent. Parce qu'aujourd'hui moi comme tous les gens qui habitent ici, nous ou nos parents, on a fait le choix de venir habiter là parce qu'on voulait vivre justement tranquillement de cette surf culture. On n'a pas fait le choix de dire : « on veut gagner pleins de sous en ville et dès qu'on a deux heures de temps libre, filer à l'océan puis de dire bonjour à personne, se garer comme un connard et dans l'eau tu vois... (rire) en gros c'est ça.

Aujourd'hui c'est le problème du localisme qui est à double tranchant. Quand les gens te disent, moi je ne vais pas surfer là bas parce que les locaux ils sont trop méchants, ils sont trop cons. Si les locaux ils sont trop méchants et trop cons, c'est parce que à un moment donné, les gens qui ont deux heures de temps libres n'ayant pas choisi une vie qui est celle de la surf culture, ils vont dans l'eau comme ça et ils respectent plus les règles, ils n'ont plus de respect, ils ne partagent plus non plus, ils n'ont plus de plaisir, parce qu'ils ne disent pas bonjour ni rien, c'est leur plaisir propre, ça devient de l'égoïsme. Du coup c'est ça qui crée des tensions et c'est ça qui fait que les gens qui habitent ici pour le partage, le respect, le plaisir, ils finissent par disjoncter et ils demandent à ces mecs là de sortir de l'eau. Tu vois c'est une balance entre ces deux cultures, pour moi c'est deux cultures et ça va s'accroître avec les piscines à vagues qui arrivent et l'inscription du surf aux Jeux Olympiques et tout. Donc, c'est une bonne chose mais comme dans tout, il faut éduquer les gens correctement et puis voilà quoi, il faut respecter et partager ».

Il y a donc bien un conflit de valeurs qui s'opposent alors même qu'elles ne sont pas sur le même plan et c'est ce qui fait toute la complexité de ces problématiques liées à la pratique du surf et son image. En effet d'une part, les valeurs que Thomas défend sont celles relatives à sa culture surf, son histoire personnelle, celles qu'il partage avec ses amis pour la plupart surfeurs indépendants. Il reconnaît donc que, le cas échéant, ceux qui n'ont pas les codes et ne respectent pas l'environnement et l'espace des surfeurs, pourront être rejetés verbalement voir physiquement dans des cas

exceptionnels. Ainsi c'est un espace privé et intime auxquels les personnes extérieures à cet environnement, ne peuvent pas accéder et auxquelles elles se confrontent, sans pouvoir y accéder. D'où l'image souvent perçue des surfeurs, par des non initiés : de personnes orgueilleuses, ayant très confiance en elles, parfois méprisantes.

D'autre part, les valeurs qu'il rejette sont celles relatives au « surf moderne ». Ces dernières correspondent aux valeurs libérales et contemporaines identifiées généralement comme : l'individualisme, la consommation de masse, l'égoïsme, des rapports sociaux vides... Cela fait donc référence à des comportements plus généraux qui pourraient ne même pas avoir de lien avec le surf. C'est davantage une question publique, politique, relative à l'organisation et le partage de l'espace public. Thomas exprime donc davantage une vision de la vie en société qui n'est pas celle partagée par les surfs camps étrangers qu'il évoque. Cette problématique liée à l'organisation de l'espace et son utilisation par les surfeurs, est également posée par l'arrivée des vagues artificielles dans le monde du surf.

b) *L'arrivée des vagues artificielles : quelles conséquences ?*

Les vagues artificielles sont envisagées par plusieurs villes en France comme Sevrans, Cergy-Pontoise et le XVème arrondissement de la ville de Paris, ou encore Bordeaux et Lacanau. Pour Bordeaux par exemple, l'objectif du projet « *Surfpark Bordeaux* » : « [...] consiste à intégrer le projet au cœur des dynamiques urbaines des territoires voisins [...] ce pôle sportif touristique et économique participerait à renforcer l'attractivité, le rayonnement métropolitain et concourrait à la restructuration de la filière glisse tant associative, qu'institutionnelle ou économique »⁹⁴.

L'image et la communication liée à ce projet serviront donc à revaloriser, à rendre attractif l'espace urbain qui se modifie actuellement dans le quartier du Lac au nord de Bordeaux. Mais qu'en est-il de l'utilisation de ces vagues artificielles qui constituent une certaine forme de mutation du surf ? Qu'en pensent les surfeurs interrogés et quelles conséquences cela peut-il avoir ? Là aussi, les contradictions sont bien mises en évidence par leurs réponses. Ils ne le perçoivent évidemment, pas comme un projet de redynamisation de l'espace urbain...

En effet, les vagues artificielles, sont pour ces surfeurs intéressantes pour la pédagogie et l'acquisition de la technique en surf, à la fois pour les initiés et les débutants. Elles peuvent permettre de maîtriser certaines bases de manière sécurisée. Par contre, d'un autre côté, elles dénaturent la

⁹⁴ Falaix L., « *Sea, Surf & Sun* : une culture sportive à l'épreuve de la commercialisation d'une pratique », Surf à contre-courant (ouvrage collectif sous la direction de Falaix L.), Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine pp.141-167.

pratique du surf en éloignant le surfeur de l'océan, alors que ce dernier est l'élément naturel qui en fait tout l'intérêt.

Cette vague artificielle, déjà présente dans différents pays (Allemagne, États-Unis...), pose aussi problème, dans l'hypothèse où les individus apprendraient à surfer uniquement dans les piscines à vagues et arriveraient par la suite, dans l'océan sans connaître ni les règles et les codes et sans être préparés progressivement aux courants, à la lecture de la vague etc. Ils peuvent à la fois se mettre en danger et mettre en danger les autres surfeurs. Donc l'utilisation doit être bien encadrée.

Enfin, la dernière conséquence qui est toujours la plus gênante pour les surfeurs interrogés c'est la saturation des spots qui perdurera et s'amplifiera avec l'augmentation logique du nombre de pratiquants, rendant toujours plus compliquée la pratique du surf en elle-même.

Estelle nous donne son avis :

« Il y a beaucoup de rumeurs, Bordeaux en parle pour en faire une au Lac⁹⁵, Lacanau voudrait le faire à côté du Super U.

Les piscines à vagues moi je suis pour, je trouve ça bien, ça va nous permettre déjà d'aller surfer quand les conditions sont pourries. Ca va aussi nous permettre d'amener les gamins d'abord dans les piscines à vagues, au lieu de les amener à l'eau, c'est beaucoup plus sécurisé. Du coup il y aura moins de monde sur les spots c'est plutôt pas mal. C'est facile d'enseigner là bas, il y aura des écoles c'est sûr et c'est bien ! Moi je suis pour!

Après, le seul problème c'est l'écologie, parce qu'à mon avis une piscine à vagues, au niveau écolo ce n'est pas trop ça. [...] et puis c'est toujours la même chose, c'est toujours la même vague, y'a plus de suspens sur la vague, c'est un peu monotone, ça dénature. Et puis, ça pousse encore plus le surf dans ce côté commerce de masse.

[...] Le problème c'est que ça va être ça l'avenir, il y aura de plus en plus de compétition là dedans, mais pour moi, ça ne remplacera jamais une vague naturelle.

Par contre, pour le grand public c'est mieux, parce qu'il n'y a pas de temps d'attente, y'a beaucoup plus de rythme, beaucoup plus d'action. Donc, le grand public lui il va kiffer, il va préférer aller dans une piscine plutôt que l'océan ça c'est clair. Mais nous, en tant que surfeur non clairement, moi je préfère aller à l'océan sans hésitation ».

Nils nous parle quant à lui des vagues artificielles, lorsqu'on aborde la politique de la ville de Lacanau, ce qui est intéressant puisqu'il montre que ce lien entre la communication politique et la pratique du surf sont paradoxales, les avantages de la première a des conséquences négatives sur la seconde :

⁹⁵ Projet Surfpark de Bordeaux, pour plus d'informations : <http://www.surfparkbordeaux.fr/>

« Est-ce tu suis la politique de la ville de Lacanau? Es-tu pour, contre ?

[...] Concernant la *Wavegarden*, ce qui me dérange c'est que, pour moi, ça devrait rester de l'entraînement, c'est-à-dire que... ça pourrait enlever beaucoup de choses : le sens marin, la vision des vagues, la lecture de l'océan en général. Si t'apprends à surfer en *Wavegarden* ou sur une vague comme la vague de Kelly, certes tu vas être très fort techniquement, par contre, une fois dans l'océan, tu vas être en légère galère, donc... Mais c'est bien. Ca développe le surf, je pense que pour faire progresser, pour que le surf français remonte au niveau mondial, c'est un très bon outil de travail en termes de techniques ou de pédagogie, pour travailler. Parce que le problème c'est que tu ne peux pas surfer tous les jours, alors qu'avec ça tu peux. Répéter les manœuvres, enchaîner, des droites, des gauches, ça je pense que c'est top. Mais par contre, le problème je pense, c'est que ça va pousser un petit peu partout, qu'il y a pleins de gens qui vont apprendre à surfer là-dedans, ils vont faire que ça. Et après, va un moment où ils vont arriver dans l'océan, et dans l'océan ça risque d'être la guerre ».

Pour Thomas aussi, la vague artificielle n'a pas que du bon :

« Pff... Alors, de base, on pourrait dire que c'est bien si c'est loin de la mer, construire une vague artificielle à 20 minutes ou même 1h, j'ai du mal à comprendre l'intérêt parce que c'est une fois de plus, défoncer la nature, pour amener à tout à 5 minutes de chez soi parce que l'humain a toujours fait comme ça. Comme tu vas manger des avocats du Mexique ou des crevettes du Japon parce que y'en n'a pas en France, c'est un peu le même délire que ça quoi. Après la vague artificielle, y'a un côté incroyable, parce que la vague est tout le temps la même, donc on va pouvoir performer et créer des supers champions de surf. Mais pour moi c'est une escalade à la performance, il y a un côté un peu « too much », même si après je suis le premier à dire que j'aimerais aller essayer parce que ça a l'air incroyable quoi. Après, le gros problème c'est que la vague artificielle ça n'a rien avoir avec l'océan quoi. C'est-à-dire qu'après lorsque tu vas dans l'océan, tu vas te retrouver avec des courants, des mouvements d'eau qui ne vont pas être les mêmes, donc si on n'éduque pas encore une fois correctement les gens qui vont être en piscine à vagues, ça va être deux fois plus dangereux. Et va y avoir vraiment deux à dix fois plus d'accidents, ça c'est sur ».

Ils soulignent donc tous les trois les bénéfices pour eux de ces vagues artificielles, mais, ils restent tout de même réticents. Cela s'explique selon Ludovic Falaix, par de « *possibles mutations dans la structure des « logiques internes » du surf, dans la mesure où elle pourrait modifier les rapports entre les surfeurs puisqu'il n'y aurait plus d'affrontements physiques et symboliques pour obtenir la vague, avec l'espace car le surf ne se pratiquerait plus exclusivement au cœur d'un milieu marin, et avec le temps puisque la programmation des vagues introduirait une rationalisation des temps de glisse. L'artificialisation des vagues modifie donc l'écologie de la relation du surfeur à la*

vague [...] »⁹⁶. Cela peut notamment s'expliquer par l'engagement personnel des surfeurs dans leur pratique les impliquant bien au-delà du simple loisir/passe-temps.

2) Les conséquences de l'engagement différencié des surfeurs en fonction des profils

Comme nous avons pu le voir précédemment, l'image du surf la plus répandue évince le plus souvent les qualités requises pour faire du surf telle que : l'exigence envers soi-même, l'endurance, l'entêtement. Faire du surf pour les surfeurs indépendants c'est s'engager dans une activité à laquelle on obéit presque. C'est quasiment un automatisme guidé par le corps qui exige qu'on retourne à l'océan.

En effet, le surf est un sport considéré pour beaucoup de surfeurs comme une addiction. « *Ce lien très fort à l'océan apparaît comme le pilier de la revendication du surf comme 'mode de vie' plus que comme 'sport' pur et dur, car l'harmonie avec l'humour de l'élément et les horaires de marée est impératif pour pratiquer et génère une dépendance plus marquée que dans des sports plus classiques* »⁹⁷. Il est aussi exigeant que plaisant. D'abord parce qu'il requiert une certaine condition physique et parce que l'océan peut, par moment, malmener le surfeur, la peur et l'adrénaline guident ainsi le surfeur dans son engagement. Le surf apporte également un plaisir par le corps très important : l'oubli de soi revient souvent ainsi que les sensations que la glisse procure et enfin, le dépassement de soi, la quête de la performance. C'est ce qui rend le surf si attractif et excitant pour ses pratiquants. Cette pratique ce sont aussi des valeurs auxquelles les surfeurs se réfèrent lorsqu'ils parlent de ce qui les poussent à surfer. En effet, si le surf est un sport individuel, il est, paradoxalement, un sport qui se partage avant tout.

Nils nous en parle de la manière suivante :

« A un moment c'est vrai que ça m'a un petit peu dégoûté le surf c'est très frustrant, c'est compliqué pour progresser donc, faut prendre sur soi, il faut rester humble et pas avoir trop d'attente envers soi même, c'est ce que je dis à mes élèves en général, aux stagiaires, c'est de pas avoir trop d'attente envers soi même parce que les objectifs à atteindre en surf c'est difficile, y'a beaucoup de paliers à franchir et le problème c'est que il n'y a pas tout le temps les conditions pour ».

⁹⁶ Falaix L., « *Sea, Surf & Sun : une culture sportive à l'épreuve de la commercialisation d'une pratique* », Surf à contre-courant (ouvrage collectif sous la direction de Falaix L.), Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine pp.141-167.

⁹⁷ Al Azzawi T., 2009, « Les surfs, d'une pratique à la mode à la modalité de la pratique », Atlantica, p.93.

Qu'est-ce qui te pousse à aller surfer, qu'est-ce que tu cherches lors d'une session ?

Les Dieux ! (rires) Non mais c'est l'adrénaline un petit peu, tu te lèves le matin, tu sais que ça va être parfait, il fait encore nuit, tu vas surfer avec tes potes. Tu vas chercher tes potes, tu regardes les vagues au levé du soleil, c'est parfait, il fait froid mais tu mets la combi c'est parti quoi !

T'es tout seul à l'eau, quand tu remontes, tu vois ton pote prendre une pire vague. C'est un moment de partage aussi, c'est un sport individuel mais faut que ce soit plus un moment de partage ».

Estelle aussi nous en parle :

« Qu'est ce qui te pousse à aller surfer ? Qu'est-ce que tu aimes vraiment dans le surf ?

Déjà j'aime la sensation de glisse, c'est pour ça d'ailleurs que j'aime différents sports de glisse, mais... c'est vraiment la sensation de glisser, de voler un peu et, je ne sais pas si je peux appeler ça un objet, mais être sur la vague. Vague qui elle est en mouvement, on sent totalement l'énergie de l'océan qui est là et tu essaies de jouer avec l'élément. Et c'est un élément que tu ne peux pas contrôler qui des fois peut être contre toi, clairement, on a tous eu des mauvaises expériences. Tu revis un peu dans un certain sens, tu te prouves à toi-même que t'es encore en vie et qu'il y a quelque chose plus fort que toi qui est la nature et en plus ça te rend complètement humble. Enfin pour moi en tout cas. Et ça te remet complètement à ta place dans l'univers, tu te sens comme un petite merde au fond (rires). Et du coup voilà j'aime bien l'élément, ça te fait un peu oublier les choses, parce que quand t'es dans l'eau, tu penses pas trop à tes problèmes, t'es obligé de te concentrer sur la vague et quand tu surf, t'as l'impression d'être complètement lavé en fait, propre quoi : ton esprit, ton corps. T'es crevé, t'es vraiment crevé de chez crevé mais c'est une bonne fatigue, une très bonne fatigue et puis tu prends tellement de plaisir à t'amuser dans l'océan !

Est-ce que tu as des exigences en règle générale lors d'une session de surf ? [...]

Ouais, ouais, en fait tes exigences elles augmentent au fur et à mesure de ta progression. Après tout le monde n'est pas comme ça. Le but du jeu c'est de sortir de ta zone de confort donc c'est de tenter de nouvelles choses. [...] en fait, moi l'exigence que j'ai c'est de ne pas m'ennuyer, enfin c'est difficile de s'ennuyer en surf, mais de toujours donner plus ».

Selon Ludovic Falaix : *« L'hypothèse défendue est que les dimensions symboliques du surf renvoient à cette volonté de comprendre et de saisir le monde à partir d'un engagement corporel propre et relatif à l'acte de glisse sur la vague. Les registres existentiels qui se manifestent dans la pratique du surf traduisent alors les relations qu'entretiennent les surfeurs à la nature, à soi, au corps, à l'esthétique, à l'autre, au social, à la culture, à l'espace, au politique. En marge de la compréhension des déterminismes d'ordre socioculturel, économique ou territoriale, se dessine ainsi*

une autre voie paradigmatique, fondée sur l'examen du sensible, de l'imaginaire et des interactions symboliques pour appréhender le surf»⁹⁸.

Nous en concluons qu'il y a une profondeur et un symbolisme important dans le surf qui est souvent mal perçu par les personnes qui adhèrent à l'image générique du surf et des surfeurs promues par les grandes marques de surf par exemple. L'image en contradiction avec cette intensité, cette implication du surfeur, est celle répandue d'une activité fun et légère, qui peut se pratiquer à l'occasion, sans prendre la peine de s'intéresser à ce qu'elle signifie pour certaines personnes. Ce qui conduit donc même à gêner les surfeurs dans leur capacité à surfer, à se situer dans leur élément et qui poussé à l'extrême s'appelle « le localisme ». Effectivement, le surf implique les surfeurs physiquement, psychologiquement, psychiquement : « *L'immersion corporelle dans la pratique sportive aurait pour effet d'amplifier la présence du corps dans la conscience et le sentiment de soi* »⁹⁹.

Ainsi, les effets des communications liées au surf, sur la pratique du surf, sont souvent contradictoires, pour les surfeurs et pour n'importe quel pratiquant. Si les surfeurs ont besoin que la communication autour du surf soit assez conséquente pour intéresser une large audience, le moment où la pratique du surf se met en place est charnière. Si aucune pédagogie n'est faite auprès des personnes qui souhaitent commencer cette activité alors, le comportement de ces personnes risque de s'entrechoquer directement avec les codes implicites et explicites des surfeurs, entraînant un rejet assez fort de l'océan et des locaux et/ou habitués du spot. Nous relevons donc une fois encore une marque de l'identité des surfeurs qui encadre la pratique et joue un rôle important sur comment eux-mêmes se définissent et définissent leur pratique ainsi que celle qu'ils enseignent. Ainsi, ils prennent de la distance par rapport aux politiques d'encadrement du surf, qui finalement n'ont pas d'effet ou des effets négatifs dans leur quotidien. De la même manière, ils rejettent une certaine image véhiculée par les compétiteurs et les grandes marques sans pour autant arrêter de regarder les compétitions et considérer qu'elles ont aussi un impact positif sur l'image que le surf a auprès du grand public.

Cette image véhiculée auprès du grand public par les médias, les communes, les magazines spécialisés, les « stars » du surf est donc, selon les surfeurs interrogés, contradictoire par rapport à la réalité de leur pratique du surf. Elle ne s'accorde pas systématiquement à l'image qu'ils ont du surf, et pour certains, c'est un euphémisme. Ces paradoxes s'observent également sur la pratique féminine du surf puisque si cette dernière évolue, laissant davantage de place à la femme surfeuse, l'image associée reste encore bien souvent très marquée par des caractéristiques considérées comme étant celle de la femme (finesse, grâce...), loin de la performance des hommes plus souvent soulignée.

⁹⁸ Falaix L., « Introduction », Surf à contre-courant (ouvrage collectif sous la direction de Falaix L.), Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine p.36.

⁹⁹ Corneloup J., « La vague surfée, une esthétique transmoderne », Surf à contre-courant (ouvrage collectif sous la direction de Falaix L.), Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine pp. 197-215.

§ 2. Les contradictions issues de l'image des surfeuses face à la féminisation du surf

Le surf est un sport qui se féminise progressivement, sa pratique reste cependant encore largement masculine. En effet, « *La part des femmes dans les pratiquants augmente : elles représentaient 26% des pratiquants en 2007 contre 33% aujourd'hui [en 2017]* »¹⁰⁰. Or, comme l'explique Anne-Sophie Sayeux, « *Le surf s'avère être une pratique comme une autre dans le rapport au genre : largement discriminatoire, sous une apparence égalitaire. Les propos tenus par les hommes sur les femmes et leurs pratiques marquent cette altérité. Ils insistent sur la différence duelle des performances et caractères féminins* ».

1) Le surf, un sport masculin ?

Nous avons pu constater à plusieurs reprises lors de nos entretiens que si le surf s'est beaucoup féminisé, il reste encore un sport où le sexe est une source de différenciation. En effet, il y a une forme d'intériorisation par les femmes de l'image du surfeur qui est tenace, le surf est un sport masculin. Nous avons donc souhaité le reproduire ici en sélectionnant les passages les plus probants. « La performance » et « la force » est souvent ce qui caractérise les hommes, et les femmes sont quant à elles beaucoup plus « gracieuses » dans leur manière de surfer.

Nils considère en effet que :

« Non il n'y a pas de rivalité, c'est un peu plus compliqué physiquement quand tu es une fille et qu'il y a pleins de garçons. Elles commencent à prendre deux trois vagues, passent la barre¹⁰¹ qui est difficile, elles commencent à avoir plus trop de bras, c'est difficile de prendre la vague, mais en général, on est assez courtois. Comme le surfeur est assez dragueur, on laisse les vagues aux jolies filles (rires). »

Anne-Sophie Sayeux constate ainsi que : « *Les femmes doivent se frayer un chemin, dans un monde où les normes de masculinité et de virilité dominent, au point que leurs pratiques suscitent, plus qu'ailleurs peut-être (?), des paroles et des jugements de la part des surfeurs* »¹⁰². Nous avons en

¹⁰⁰ Selon le diagnostic de la filière surf établi en 2017 par le Goupement d'Intérêt Public du Littoral Aquitain : http://www.littoral-aquitain.fr/sites/default/files/upload/espacemembres/Ame_touristique/rapport_diag_surf_vf_14.pdf

¹⁰¹ Passer la barre signifie ramer jusqu'au line-up, c'est-à-dire, l'endroit où l'on peut attendre la vague, après la zone de déferlement des vagues.

¹⁰² Elle explique les séquences d'interactions explicites : « Discrétion/ humilité/ regard détourné – Saluer [...] » ; Sayeux, A.-S., 2005, « Surfeurs, l'être au monde : analyse socio-anthropologique de la culture de surfeurs, entre accords et déviance p.5.

effet pu l'observer puisque l'une des répercussions directe de cette idée consistant à penser que les filles sont plus faibles physiquement que les garçons, c'est que ces dernières sont souvent obligées de démontrer dans l'eau, qu'elles sont elles aussi capables de bien surfer et doivent davantage s'imposer qu'un garçon. C'est ce qu'explique Estelle :

« Tout à l'heure, tu me disais que le surf était un sport assez macho, as-tu été confronté à des remarques, des comportements de garçons à l'eau déplacés ?

Alors directement non parce que je fais 1m80, je suis un peu baraque, donc il n'y a aucun mec qui se voit me dire : « toi t'as rien à faire ici t'es une fille ». Par contre, à l'eau lorsque tu es une fille, tu es beaucoup plus testée. Au début si tu connais personne à l'eau, qu'il n'y a que des mecs, ils vont beaucoup plus te regarder et te juger qu'un mec. En plus de ça, ils ne vont pas forcément dès le début être cool avec toi pour les vagues. Si tu ne montres pas que tu t'engages, que tu sais surfer... Il faut que tu fasses tes preuves, que tu te battes beaucoup plus à l'eau qu'un mec. Ca clairement, je l'ai ressenti beaucoup de fois. Il faut vraiment s'imposer car sinon tu n'as jamais de vague quoi ! Et y'a pas de galanterie à l'eau quoi!

Et tu penses que c'est dû à quoi ?

Bah pfouu... C'est dû au fait que y'a eut pendant beaucoup de temps que des mecs à l'eau. Là ça change, y'a beaucoup plus de filles. Enfin puis voilà, les mecs, beaucoup de surfeurs, ils sont là ils veulent surfer à fond, ils veulent montrer qu'ils savent super bien surfer, ils veulent les vagues que pour eux. Y'a beaucoup de machos, y'en a beaucoup qui ont cet esprit un peu vieux et puis surtout, ils pensent directement qu'on a un niveau beaucoup moins élevé qu'eux et qu'on va moins exploiter la vague que eux l'auraient fait. C'est que des a priori, et ça change pas mal là donc, les gens, les mecs, commencent à arrêter de trop juger parce qu'on se retrouve des fois, enfin c'est encore rare, mais moi je me suis déjà retrouvée avec 4, 5 filles, c'est rare mais ça m'est déjà arrivé. Donc je pense que ça change au fur et à mesure. Après c'est comme dans tous les sports, quand les compétitions sont au même moment, au même endroit, les meilleures conditions sont pour les mecs. Et puis c'est pareil pour tout ce qui est trophée ou quoi, les filles gagnent beaucoup moins d'argent que les mecs ».

Donc, Nils inconsciemment considère que les filles sont physiquement moins solides que les garçons puisque c'est a priori, plus dur pour elle de passer la barre etc. Estelle elle, expérimente dans les faits cette vision encore très masculine du surf.

Nous avons également pu voir lors de nos entretiens que les mots employés pour définir le style des filles et des garçons étaient différents. En effet, les mots utilisés pour qualifier le surf féminin sont les attributs construits socialement comme étant exclusivement réservés aux femmes : « la grâce » et « la finesse ». En parallèle, « la performance » est quasiment réservée aux hommes. En effet, lorsqu'Estelle emploie le mot de performance pour désigner le surf d'une femme celle-ci est assimilée à un homme. On note donc une certaine intériorisation des valeurs attribuées exclusivement aux hommes. De plus, elle dit ne pas s'être fait rejetée complètement par des garçons parce qu'elle en impose physiquement avec son mètre quatre-vingt.

Voici les différentes réponses que j'ai pu récolter, démontrant encore une fois que les genres sont donc encore très séparés et sont présentés à différents niveaux. Ce qui est paradoxal puisque, tous les interviewés notent que la place des femmes à l'eau a bien évolué et que leur pratique est bien plus acceptée socialement maintenant « qu'avant », que leur niveau a beaucoup augmenté depuis une dizaine d'années etc.

Voici la réponse d'Estelle :

« Est-ce que tu penses qu'il y a une différence entre la manière de surfer des filles et celle des garçons ?

Ouais, je dirais que ça vient du physique, on n'est peut-être un peu moins en puissance que les mecs. Après dans l'esprit par forcément, moi quand je regarde les compétitrices, franchement **elles surfent comme des mecs,** enfin, pas aussi performant, c'est impossible mais elles ont cet esprit de déchirer la vague, de faire le plus de virages possible. Après, je pense qu'elles sont un peu plus cool que les gars dans leur approche, c'est moins agressif, c'est plus l'envie de rider la vague que de la déchirer.

Après quand je vois les surfeuses pro en compétition c'est un peu comme les mecs, c'est performance, performance... ».

Thomas lui répond ceci :

« Pourrais-tu me décrire/qualifier le surf féminin et le surf masculin ?

C'est pareil, c'est hyper différent. Parce que dans le mot surf, y'a tous les supports donc c'est hyper différent. Le surf féminin il est plus élégant de manière générale c'est sûr, surtout en longboard, c'est la grâce féminine qui ressort, qui est très belle. Après en shortboard, sur des petites planches, ça s'est extrêmement amélioré les dernières années, même moi avec mon petit âge et mon passé de surfeur qui est pas énorme je l'ai remarqué. Depuis une dizaine d'années, j'ai vu l'évolution des filles en shortboard en compétition qui est complètement hallucinante. Mais après voilà, les garçons en shortboard restent puissant, donc c'est beau à voir parce que y'a de l'eau qui éclate partout, ils surfent de plus grosses vagues parce qu'ils ont une capacité physique qui est plus puissante, ce n'est pas... Euh c'est normal, c'est physiologique. Mais à la fois, les garçons en longboard ils peuvent être super esthétique. Donc en fait, ça dépend vraiment du support parce que t'as des filles en shortboard c'est super joli à voir aussi. De manière générale, je dirais que les filles sont plus gracieuses ça c'est sûr. Mais encore ça dépend du support, t'as des garçons en longboard, même des générations précédents, qui sont incroyable à regarder ».

2) L'image des surfeuses doit-elle évoluer ?

Estelle nous parle de cette image des surfeuses :

« Pour les filles, que ce soit sur les photos ou les vidéos, tu les vois pas surfer, tu vois juste leurs bikinis et leurs fesses. Voilà, c'est l'image sexy, ils ont un peu... Enfin c'est les marques, pour vendre leurs maillots de bain, leurs fringues, les surfeuses elles sont bonnes à porter leurs trucs et pas forcément à surfer ou quoi, c'est très macho ! C'est un sport à la base qui est très, très macho et notamment c'est venu à cause de ces marques là : Billabong, Roxy. Quand elles font ces vidéos, à la fin tu vois 30s de surf sur 4 minutes et le reste c'est que des plans... Et moi ça me dérange beaucoup parce que pour les mecs c'est pas du tout le cas et ce côté-là du surf c'est très irritant quoi ! Tu ne te reconnais pas du tout dedans. Honnêtement, maintenant les grosses marques c'est surtout pour les touristes. Enfin moi aussi parfois j'en achète parce qu'après c'est cool mais tu veux t'en détourner. Moi j'aime beaucoup les petites marques qui n'ont pas cette image là, qui sont plus proches de notre culture que les grosses ».

Pour Thomas, s'il y a un problème concernant l'image d'un surfeur ou d'une surfeuse, c'est lié à l'apparat qui pour lui cache les « faux surfeurs », cette question n'est donc pas liée au genre pour lui. Pour le justifier, il s'appuie sur les valeurs qui sont pour lui, les valeurs authentiques du surf :

« Et après, je vais dire qu'on voit des fausses surfeuses, on en parlait cet après-midi d'ailleurs, c'est des filles qui sont plus dans la mode que dans le surf, qui vont être tout dans le paraître, des combis minis, minis, avec des décolletés à la Alana Blanchard quoi. Et qui à l'eau valent rien, se mettent en danger, voir mettent en danger les autres. Mais ça vaut aussi pour les garçons, quoi, ce que je te dis, c'est la même, les garçons, tu vas en avoir qui ont des gueules d'ultra surfeurs, qui se la pètent en dehors et dans le look. Ca c'est une fois de plus, ce que je disais, des personnes qui font pas partie de la surf culture. Les vraies personnes qui sont de la surf culture, qu'elles aient une combi mini ou pas on s'en fout mais l'attitude à l'eau est complètement différente, ça c'est sur et certain ».

Il y a donc derrière la parole d'Estelle et de Thomas une critique relative à l'apparence. Hors, cette image sexy, de l'apparat, est davantage vendue aux femmes qu'aux hommes par les marques de surfwear et les magazines spécialisés. Dans leur article relatif à la construction des représentations de la « masculinité » et de la « féminité » des surfeurs et surfeuses, Jean Corneloup et Fatia Terfous expliquent que : « *la femme-surf se présente [...] comme un objet de consommation présenté comme une valeur-signe (Baudrillard, 1968 ; Barthes, 1970) par la publicité qui ne fait qu'entretenir l'image archétypale de la femme dans notre société* »¹⁰³.

¹⁰³ Corneloup J., Terfous F., « Tritons et Amphitrites : représentations iconographiques des surfeur-e-s », Surf à contre-courant (ouvrage collectif sous la direction de Falaix L.), Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine pp.245-264.

Nous sommes donc allés voir sur le site de *Quicksilver* et de *Roxy*, l'un réservé aux hommes, l'autre aux femmes. Ces deux marques appartenant au même groupe sont bien distinguées par le genre auxquelles elles s'adressent, pouvant ainsi adapter à chacun des sexes le message envoyé. Il est intéressant de constater que sur la vente de shorts de bains pour homme, chaque article est présenté sur le buste d'un homme dont on ne voit pas le visage, le corps est aligné et bien droit, toujours dans la même position très raide. Par contre, pour les femmes, le visage est bien présent, les expressions sont lascives et sensuelles, elles sont différentes sur chaque mannequin. La bouche de ces dernières est entrouverte, les bras positionnés de façon à mettre en valeur leur corps, et d'ailleurs « *Aucun signe ne donne à voir la présence du corps d'une surfeuse* »¹⁰⁴ comme le relèvent les auteurs de l'article. Le corps des femmes est donc mis en scène contrairement aux hommes et, c'est la sensualité qui est vendue aux femmes dans ces mises en scènes à l'inverse des hommes pour lesquels le marketing va droit au but. Il n'y a aucune volonté de mettre en avant la séduction du surfeur, c'est le côté esthétique mais pratique qui est valorisé. Certaines marques de surfwear contribuent donc au maintien de l'image sexuée des surfeurs et surfeuses ainsi qu'à la représentation sociale des genres.

De plus, cette image sexy des surfeuses est également accentuée par certaines surfeuses très populaires qui mettent en avant quasiment exclusivement, leur physique sur les photos qu'elles publient sur leur compte Instagram. Elles sont photographiées dans des pauses suggestives, le but étant de mettre en valeur leurs corps. Dans leurs vidéos elles sont filmées au ralenti en permanence et la performance n'est absolument pas l'objet de la communication en question. Les comptes d'Alana Blanchard et d'Anastasia Ashley en sont de bons exemples. Elles regroupent respectivement 1,8 millions d'abonnés et 1,1 millions et publient très régulièrement des photos ou vidéos correspondant à ces descriptions. En comparaison, Pauline Ado, championne du monde 2017, publie beaucoup plus de vidéos ou photos de ses performances, mais elle est moins suivie, 66 500 personnes et elle est surtout beaucoup moins connue du grand public. Cela s'oppose également aux comptes Instagram des champions de surf masculin, souvent plus connus et plus suivis. Ces derniers publient eux aussi, beaucoup plus de vidéos liées à leurs performances et à leur surf. Le compte de Gabriel Medina, champion du monde 2014, suivi par 6,2 Millions de personnes est principalement composé de vidéos dans lesquelles il illustre ses qualités de surfeur.

Ainsi, si le surf féminin s'est développé ces dernières années, la différence d'image est encore bien marquée avec les hommes. L'image des surfeuses reste encore très liée à leur physique et non à leurs performances. Pour que la pratique du surf se féminise davantage, que leurs performances soient reconnues au même titre que celles des hommes, l'image des surfeuses doit donc évoluer.

¹⁰⁴ Corneloup J., Terfous F., « Tritons et Amphitrites : représentations iconographiques des surfeur-e-s », Surf à contre-courant (ouvrage collectif sous la direction de Falaix L.), Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine pp.245-264.

La mise en avant des contradictions nous permet de montrer que la parole des surfeurs que nous avons pu interroger révèle l'image qu'ils ont du surf et des autres surfeurs. Ils s'en servent principalement pour transmettre avant tout leurs valeurs et leur vision. Elle ne dit pas la vérité de ce qu'est le surf mais leur vérité, celles de beaucoup de surfeurs locaux qui vivent de leur passion. Les surfeurs interrogés ne cherchent donc pas à s'identifier à l'image souvent construite des surfeurs dans l'objectif de vendre ou d'attirer des personnes vers le surf ou le style du surfeur. La communication et le marketing construites en ce sens, ont peut être une influence sur les surfeurs indépendants lorsqu'ils choisissent leur combinaison ou leur planche de surf, mais ce que nous soulignons ici, c'est une volonté de la part des surfeurs, de ne pas adhérer ou au contraire, de chercher à se reconnaître dans les messages des grandes marques.

Nous pouvons donc affirmer que l'image du surf dans une acception globale, peut créer des situations paradoxales. Cela peut être dû au fait que, ce ne sont pas des surfeurs qui s'expriment directement dans les publicités qui valorisent l'image du surfeur, que c'est exagéré, caricaturale. Cela vient aussi du fait que, pour les surfeurs indépendants, ces communications répondent à des exigences commerciales, des objectifs économiques. De la même manière, les communes qui valorisent le surf ont pour objectif d'attirer des touristes, des nouveaux pratiquants, sans prendre en compte, selon la perception des surfeurs indépendants, les intérêts des surfeurs lors de leurs sessions. Pour autant ils communiquent en faveur des surfeurs interrogés, puisqu'ils leur permettent de vivre de leur passion etc. Si le discours des surfeurs interrogés est parfois véhément concernant les images du surf et des surfeurs diffusées au grand public, c'est parce que, leurs valeurs n'y sont pas reflétées, ils ne peuvent pas s'identifier, elles ne renvoient pas le bon message pour eux et sont contradictoires avec leur culture surf.

C'est pour cette raison, que certains ont décidé de prendre la parole à travers un film Ils ont décidé de rétablir une forme de réalité, celle qu'ils connaissent. Et nous allons voir, que le faisceau des réalités filmées dans *Second Souffle* et *Courbes* englobe bien les enjeux de communication évoqués par les surfeurs que nous avons pu interroger.

Chapitre 2 : La parole comme mémoire et transmission du surf pour les surfeurs indépendants

« Les vagues et les amours, c'est pareil... J'évite la vague qui approche ou au contraire je m'en sers. Je me lance, je sais nager, je sais voler... Tantôt la vague me gifle, tantôt elle m'emporte... Vous sentez bien que c'est un étrange bonheur... C'est une espèce de sens du rythme, la rythmicité... »¹⁰⁵,

Gilles Deleuze.

Lorsque nous avons choisi ce sujet, ce que nous cherchions à savoir c'était : comment le surf et les surfeurs peuvent-ils être perçus de manières si différentes par les individus, en fonction de leur lien plus ou moins éloigné avec le surf ? Et pourquoi, est-ce si important aux yeux des surfeurs que nous avons pu observer et interroger ? Est-ce que ce qui séduit des personnes non-initiées à la pratique du surf est bien ce qui meut les surfeurs indépendants ?

Nous avons ainsi compris que pour définir ce qui rend spécial ce sport pour les surfeurs indépendants, il fallait leur poser des questions sur différents sujets, ce qui nous permettait d'analyser le fond et la forme. Les réactions et les paroles nous ont permis de percevoir ce qui, selon eux, est mal perçu par d'autres. Les interroger directement permet également de comprendre comment ils vivent leur passion, ce qui compte dans leur pratique du surf, ce qu'ils voient et ce qu'ils recherchent lorsqu'ils se tournent vers l'océan, quelle est cette quête de sensation et pourquoi c'est si fort pour eux. D'où notre intérêt pour des surfeurs locaux pour qui, le surf est la principale activité quotidienne et source de préoccupation.

Les valeurs et l'identité qu'ils incarnent, se sont transmises à la fois par la parole et par l'observation de l'océan, l'observation des autres, l'observation des codes à respecter, l'observation de la nature qui les entoure etc. Cette compréhension là est fondamentale à la fois pour surfer correctement (le timing d'une vague, de sa propre rame, du take-off...) et pour s'intégrer également dans un collectif, dans un univers surfistique, dans un groupe de surfeurs.

C'est pour cette raison que nous avons choisi d'étudier le support du film documentaire de surf fait par des surfeurs indépendants dans ce dernier chapitre. Ce support est très riche puisque c'est une perception du surf, par des surfeurs qui cherchent à transmettre et expliciter leur vision du surf, de ce qu'ils vivent. Ils cherchent notamment en faisant ces films et à travers leur expérience personnelle, à transmettre directement les émotions que peuvent ressentir beaucoup de surfeurs lorsqu'ils surfent, et

¹⁰⁵ Deleuze G., 17 mars 1981, extrait du « cours sur Spinoza », Vincennes.

ce, quel que soit leur profil. En effet, ils rapportent leurs paroles, leurs souvenirs, leur vie et des images de ce qu'il se passe lorsqu'un surfeur se retrouve dans un tube. C'est une forme de mémoire de ce que peut être le surf sous un angle qui est certes, celui choisi par le réalisateur lui-même surfeur, donc subjectif. Mais, ces films là ont une certaine forme d'objectivité puisque le réalisateur : connaît le terrain, il choisit ses acteurs, il cherche simplement à montrer ce qu'il vit, ce qui a été vécu par lui ou par d'autres. La démarche des réalisateurs est donc intéressante car en interrogeant des surfeurs, ils constituent une mémoire de ce qu'est le surf et forment une photographie d'une réalité du surf à un endroit particulier, à un moment particulier, pour montrer une part de la réalité, celle qui est filmée.

C'est bien l'objectif de ces films qui diffère des images décrites dans un article de journal, de magazine spécialisé, une publicité pour telle ville de surf ou la publicité d'une grande marque. C'est un moyen de rejeter les autres images du surf diffusées par des acteurs du monde économique ou politique, ou alors tout simplement, de les compléter, pour mettre en avant la complexité et l'intensité de cette discipline qui crée un dévouement absolu chez certaines personnes. C'est une transmission d'informations qui ne passe pas par d'autres canaux que la caméra, la mémoire et la parole des surfeurs. Ils démontrent que c'est un enjeu de communication auquel ils sont attachés puisque ce qu'ils cherchent à faire, c'est de montrer aux spectateurs, quelle image les surfeurs indépendants ont du surf et des surfeurs.

Nous avons choisi deux documentaires qui nous paraissent illustrer ce propos. Le premier est le film *Second souffle* réalisé, produit par Thomas qui est l'une des personnes que nous avons pu interviewer. En effet, c'est l'œil aiguisé de Thomas qui nous a intéressés dans ce film puisque nous y suivons quatre surfeurs aux profils différents. Ils y sont interrogés un par un, puis filmés dans l'eau en train de surfer. Les images captées décrivent exactement ce qu'il se passe pour le surfeur lors d'une session. De plus, nous avons pu l'interroger à la fois sur sa passion pour la vidéo et sur ce film là en particulier, ce qui nous a aidé à comprendre et analyser ce documentaire.

Le second film est le documentaire : *Courbes* réalisé par Antoine Besse. Ce film sert également nos propos puisqu'il fait œuvre de mémoire. Il traite de la transmission de la surf culture dans laquelle ont vécu et vivent toujours, deux australiens qui ont débarqué il y a des nombreuses années dans un petit village des landes : Contis. Antoine Besse interroge et film également les jeunes qui se sont imprégnés des valeurs des plus anciens, en les observant et en les écoutant.

Nous étudierons donc d'abord *Second souffle* (§1), puis, *Courbes* (§2).

§ 1. Second souffle

Le film *Second Souffle* est écrit, réalisé et produit par Thomas Queyraud, c'est lui qui a également composé la musique du film.

Thomas nous a expliqué pendant l'entretien que faire ses deux films, le premier s'intitulant *Alombre*, était un rêve :

« [...] quand j'étais petit j'avais deux rêves : faire du surf et faire un film de surf. C'est ce que je me suis dit, le jour où j'ai surfé avec mon pote à 15ans, je suis rentré, j'ai demandé à mon père un film de surf. Il m'a mis un film de surf sur la télé, je l'ai regardé 2 ou 3 fois d'affilé (rires) et à la fin j'ai dit : bon voilà, moi je veux faire du surf. Et je veux reprendre le caméscope et filmer le surf. Donc voilà, c'est parti de là. *Alombre*, c'était l'idée que, je n'ai pas fait d'école, donc personne ne voulait me donner d'argent pour que je fasse un voyage et que j'aille chercher des surfeurs connus. J'avais rien fait en vidéos, donc je n'avais pas de « carte de visite », j'avais rien de tout ça donc j'ai appelé ça *Alombre*, je me suis dit, je vais rester ici, chez moi et je vais faire ça avec des potes moniteurs de surf, qui surfent bien et on va monter un truc comme ça, avec trois francs, six balles et on a fait comme ça, en mode à l'arrache et ça l'a fait ».

Second souffle c'est un second projet qu'il a nourri et que les rencontres qu'il a pu faire grâce au surf lui ont permis de réaliser. C'est en parlant avec Youssef un marocain en vacances à Carcans, ami d'un moniteur de surf qu'il connaît que ce dernier lui a proposé de venir à son surf camp au Maroc, à Imsouane, un petit village de pêcheurs au nord d'Agadir. En retour Thomas lui a proposé de faire partie du film. Il s'est alors lancé avec deux autres moniteurs de Carcans, des connaissances : Selim Barkat et Heremoana Luciani (surfeur professionnel) ; ainsi qu'Adrien Valéro et son père Gérard Valéro. Il a également proposé à deux surfeurs professionnels qu'il ne connaissait pas personnellement avant de les aborder, de participer : Vincent Duvignac et Edouard Delpero qui ont acceptés.

Le film commence et termine par la voix du plus âgé, c'est-à-dire Gérard Valéro qui, comme la voix de la sagesse entame et conclue le film. Il ouvre le film en nous donnant le sujet de ce dernier à savoir que, *Second souffle*, c'est comment construire son avenir avec le surf. Le film alterne entre des séquences des portraits des 6 surfeurs qui sont l'un après l'autre interrogé sur cette question de l'avenir. Et des séquences où on les voit surfer les vagues d'Imsouane.

Le film est très équilibré et alterne entre les interviews et les sessions de manière très régulière.

1) Les sessions

Ce qui est reproduit dans ces séquences ce sont à la fois les images que le surfeur a lorsqu'il va surfer : son environnement, son matériel, l'élément aquatique, ce qu'il voit lorsqu'il surfe, lorsqu'il est au milieu d'un tube. Et, les images que le surfeur lui-même ne peut voir c'est-à-dire la vision d'une personne qui l'observe depuis la plage.

Thomas reproduit à travers ses différentes séquences le sens rythme qui est essentiel dans le surf. La musique est complètement adaptée au rythme de la descente des vagues, à l'harmonie entre l'homme et la vague, la descente, le déferlement et le positionnement des surfeurs sur la vague. La rythmique et le sens du tempo pour un surfeur est primordiale et les sessions de surf qui nous sont montrées l'illustrent tout à fait. Il faut pour prendre la vague être au *peak* de la vague, c'est-à-dire là où elle commence à déferler. On observe que le take-off est un mouvement précis et qui doit se faire au bon moment, lorsque le surfeur sent que la vague commence à se casser. Les déséquilibres se transforment en mouvements équilibrés si le surfeur arrive à sentir l'énergie de la vague. Une retombée suite à une figure aérienne est calculée, millimétrée ou simplement imaginée pour être sur la vague de nouveau, au bon endroit, au bon moment. C'est ce que décrit Gibus De Soultrait : « *Ainsi le surfeur veille-t-il au rythme de la vague à prendre. Ainsi esquisse-t-il l'entente du mouvement dont la dimension s'active alors en propre, c'est-à-dire distinctement d'un espace-temps qui, lui, cantonne l'effort, l'action, la compréhension à son point d'origine, à son appui. Or, l'acceptation dans le mouvement tel que le surf le révèle tient à ce milieu, à cet élan, à ce rythme qui, en chaque situation, en chaque concours de circonstances, font les prémisses de toute prise, de toute insertion, de toute rencontre, de toute évolution* »¹⁰⁶.

Ce sens du rythme est impressionnant et la caméra de Thomas suit parfaitement les mouvements. Les plans sont serrés puis élargis, pris dans l'océan ou depuis la plage. Les figures sont parfois ralenties puis l'image accélère de nouveau, suit la vitesse du surfeur dans la vague.

Lorsqu'il film l'océan Thomas expose toute l'esthétique du surf. Il montre cette harmonie du corps du surfeur avec le mouvement de la vague, son adaptation à la forme de la vague lorsqu'il se penche dans un tube la main qui s'enfonce dans l'eau pour changer de direction, la courbe des jambes et des bras des surfeurs qui se déplace, tourne dans la vague pour aller chercher l'énergie, la force de l'eau poussée par la houle. Les surfeurs piquent et repiquent dans le creux de la vague. On voit alors la beauté de cet élément, cet océan qui scintille, ses reflets, l'écume, le déferlement des vagues qui peut en quelques secondes se refermer sur le surfeur. Il film également la nature qui entoure l'océan : le sable, les falaises rocheuses qui entourent le spot choisi, le ciel...

¹⁰⁶ De Soultrait G., 27 décembre 2012, « La question du rythme (de la vague) », *Rhuthmos* : <http://rhuthmos.eu/>.

Ainsi, le cadre du film sans parole nous donne accès à la nature dont nous ont parlé les surfeurs en entretiens. Cette fois ce sont des images qui sont mises en scènes, pour transmettre au spectateur ce qui touche les surfeurs lorsqu'ils s'immergent dans l'océan. Il est forcément en contact avec cette nature qui lui offre cette possibilité de se sentir vivant, de se sentir en harmonie avec celle-ci. En étant lui-même surfeur, Thomas sait ce qui est précieux lors d'une session, lorsqu'on descend une vague et il sait à quel moment l'émotion se joue. C'est ce qu'on voit lorsqu'il filme Youssef en longboard au milieu des mouettes. Ce dernier essaie d'en toucher une qui virevolte autour de lui et fait un mouvement similaire aux ailes de ces dernières, comme s'il volait lui aussi, en lévitation au-dessus de l'océan tout en le touchant du bout de sa planche.

Nous sommes donc en tant que spectateur, en contact direct avec l'océan, en immersion, la glisse des surfeurs nous paraît être une évidence, nous voyons à travers les yeux des surfeurs filmés. Nous voyons également ce que les autres peuvent voir des surfeurs lorsqu'ils l'observent depuis la plage. Il n'y a effectivement que peu d'images de l'attente ou de la difficulté de la rame dans l'eau, etc. Cependant, la parole des surfeurs vient soutenir l'image du surf que Thomas cherche à transmettre à travers son film. L'absence de séquences montrant les aspects exigeants du surf est contrebalancée par les témoignages des surfeurs. Comme nous allons le voir à présent, ces derniers nous expliquent que le surf nécessite parfois de l'acharnement, mais qu'en contrepartie, rien ne peut remplacer cette discipline.

2) Les interviews

La parole est donnée aux différents surfeurs après quelques images portraits de ces derniers. Ceux-ci nous permettent de nous recentrer sur la personne qui parle, de voir son regard face à nous, le surfeur s'adresse directement à nous dans ces images.

Ce qui ressort des différentes interviews, c'est la recherche de réalisation de soi-même de ces surfeurs. Ils nous dévoilent leurs parcours de vie, elle est pour chacun d'entre eux tournée vers l'océan. Une vie dédiée au surf et leur avenir est pour chacun d'entre eux, s'est construit de manière à ce qu'ils puissent continuer à pratiquer cette activité. Tout n'a pas été facile dans leurs parcours et ils décrivent leurs difficultés ou leurs périodes troubles. La persévérance qui est nécessaire pour faire du surf leur a tous servi pour poursuivre dans leur voie de passionnés afin de vivre de leur passion. Thomas met donc en lumière, l'importance du surf dans la vie de ces passionnés. Il met derrière l'image des surfeurs souvent très accessibles et à laquelle le grand public peut s'identifier facilement, des parcours de vie de surfeurs.

Aussi, ils expliquent tous qu'ils veulent améliorer leurs performances, monter au plus haut niveau possible leur surf, ils sont exigeants envers eux-mêmes. Leur parole s'adresse presque à eux-mêmes, ils se convainquent qu'ils feront toujours du surf parce que c'est ce qui les fait vibrer et le spectateur en est témoin. On entre directement dans l'intériorité des surfeurs, ils nous parlent des sensations qu'ils ont lorsqu'ils surfent : sont en paix, libres, ne pensent à rien... L'avenir est positif chez tous les surfeurs, tant qu'ils peuvent pratiquer le surf. Les deux marocains interrogés le voient aussi comme un moyen de trouver du travail, pour se sortir de la misère, le surf peut être une solution.

L'image qui achève le portrait c'est le plus souvent, une image du surfeur debout sur la falaise rocheuse, face à l'océan, regardant au loin l'horizon. Comme le dit Youssef : « *Mon message il est universel, à tout le monde : essayez au moins une fois de prendre une vague dans votre vie, avant de mourir* ».

Il y a donc beaucoup d'émotion et de sensibilité dans ces séquences d'entretiens, leur parole est une transmission de ce qu'est le surf. Ils sont calmes et sereins parce que le surf leur permet d'avoir une harmonie dans leur vie.

En effet, Thomas m'explique ce qui l'inspire et ce qu'il veut transmettre dans ses films :

« Je cherche à transmettre mes émotions parce que pour moi c'est ce qui doit faire vibrer les gens. Que ça soit à travers les images ou à travers la musique, car je compose mes sons comme je te l'ai dit. C'est 50/50 pour transmettre une émotion comme moi je le vois. Donc je ne cherche pas à dire : « oh lui il va aimer ça, lui ça, voir ça... ». Moi je vois ça, j'ai envie de le filmer comme, je trouve ça beau comme ça et je vais le mettre en valeur comme ça et j'espère que ça va plaire aux gens. Et puis j'ai des retours de gens qui me disent : « oh cette séquence ! », « oh ça c'est trop beau ! », « ça c'est pas bien ». Comme ça je vois ce que les gens aiment, ce que les gens n'aiment pas mais je ne me plie pas aux volontés d'un public. Je ne me jette pas des fleurs, j'aime mettre en images ce que je vois, ce que je ressens ».

Ainsi, ce film nous met en contact direct avec la vie des surfeurs, leur réalité, leurs émotions. C'est autant la sensibilité de Thomas que celle des 6 surfeurs interrogés qui est mise en lumière. Il n'y a pas de médiation, c'est directement adressé au spectateur, la parole est franche. C'est une preuve de ce que l'évocation du surf par les surfeurs eux-mêmes quasiment sans médiation est essentielle pour les surfeurs qui sont interrogés et pour les surfeurs qui vont regarder ce film. En effet, ces derniers vont pouvoir s'identifier, confirmer leur identité de surfeurs puisqu'ils se retrouvent dans ces images et ces paroles recueillies.

Nous pouvons en conclure que l'intensité du film, correspond à celle qui peut être vécue par un surfeur, lorsqu'il surf. C'est donc une parenthèse qui peut s'apparenter à une session de surf : « [...] certains aspects du surf offrent un souffle dans une certaine relative « asphyxie » sociétale. Il y a, dans le surf, un rapport à la nature qui rétablit, pour les pratiquants, un ordre particulier. L'océan remet

en quelque sorte les choses à leur place. Finalement, ici, on n'est plus responsable de tout : c'est la nature qui prend le relais. En effet, pour les pratiquants, elle sera la première à « accepter » ou « rejeter » l'individu en fonction de ses aptitudes (ce que les pratiquants peuvent nommer « l'humilité » ou « le respect » de la nature). Mais cette remise en ordre permet aussi de relativiser l'importance des choses, et de distinguer l'indispensable (se sentir vivant) du futile (comment payer ses impôts) » selon Anne-Sophie Sayeux qui en conclue que le surf est donc « une parenthèse ataraxique »¹⁰⁷.

§ 2. Courbes

Ce film est réalisé par Antoine Besse, avec une aide à la réalisation de Romain Campet. Ce film mélange deux générations de surfeurs : les anciens sont ceux filmés dans la première partie, ils y expliquent comment ils se sont installés dans le petit village de Contis dans les Landes pour Barry et Dan, deux australiens. Puis, comment les autres habitants les ont accueillis : Michel, Eric et Sylvie. Ils témoignent face caméra de cette vie de surf qu'ils ont importé d'Australie, du « vrai surf », de leurs voyages et de leur transmission aux plus jeunes. Ils témoignent de ce que représente le surf pour eux, quelle image ils ont du surf et de leur pratique du surf. Puis, les jeunes, principalement filmés dans la deuxième partie, sont le fils de Barry, Théo et ses copains : Nicolas, Marvin, Paul et Jean Louis. Dans la deuxième partie du film, c'est un surf-trip qu'Antoine a accompagné, en immersion avec les jeunes surfeurs.

1) La transmission : les anciens face à la caméra

Ce que racontent les anciens ce sont des histoires, des souvenirs, leur point de vue sur ce qu'il s'est passé lorsque Dan et Barry sont arrivés, comment était vu le surf à l'époque, comment est-ce qu'ils vivaient, comment ils ont choisi cette vie dans laquelle, le surf prime sur tout le reste et notamment la carrière professionnelle. Nous recevons en tant que spectateurs leur parole qui nous décrit ce qu'est le « vrai surf » pour eux. Ce sont les souvenirs qu'ils se racontent parfois entre eux, qu'ils ont vécu ensemble, qu'ils se remémorent en regardant des films en Super 8 ou des photos. Ces images dont ils se rappellent plus ou moins intensément, de manière plus ou moins précise, avec tout ce que la mémoire humaine peut rapporter mais toujours avec cette volonté de transmettre une réalité, une partie de leur vie. C'est leur ressenti qui est mis en lumière rétrospectivement.

¹⁰⁷ Définition de l'ataraxie : tranquillité de l'âme ou encore la paix de l'âme résultant de la modération (corps, esprit) et de l'harmonie de l'existence.

Ce que nous comprenons aussi, c'est que, ces personnes là ont cherché à transmettre cet esprit du surf qu'ils avaient et ont toujours, à leurs enfants : « *ce qu'on faisait à l'époque c'était basé sur le vrai surf! [...] Le surf à l'époque c'était considéré comme un 'mode de vie' »* pas toujours compris par tous, comme l'expliquent Dan et Barry. Très différents selon eux de ce qui se fait aujourd'hui, de comment le surf est pratiqué aujourd'hui, en compétition, avec beaucoup d'argent et de tout le « business » qui se joue derrière ces pratiques là. Nous retrouvons donc cette vision d'une vie simple dans laquelle l'argent est une question que si elle concerne un voyage pour surfer par exemple. Ils parlent beaucoup de cette vie qui était la leur c'est-à-dire, le fait de ne vivre que pour le surf, sans se prendre au sérieux, en vivant avec peu de choses, en partant en voyages souvent.

Ce qui est intéressant dans cette partie, c'est cette volonté d'Antoine que nous avons pu retrouver lors d'une interview qu'il a donné à Glisse Spirit¹⁰⁸. Il cherche à rapporter ces histoires, ces vies-là de surfeurs précisément parce qu'il les a trouvés fortes, incarnées, puissantes et qu'il cherche lui aussi à transmettre quelque chose, à donner sa perception de ce qu'est le surf, ce qu'il en a compris, ce qu'il vit lui aussi en surfant et ce qu'il aime dans l'esprit du surf. Il veut que ce soit vu et entendu par d'autres, mais aussi, l'offrir à ceux qui parlent dans ce film. Il s'engage à rassembler ces images du surf et des surfeurs pour en donner une image la plus juste et la plus proche de ce qu'il connaît. C'est aussi, pour leur donner un espace d'expression, pour les laisser se différencier et se réapproprier leur propre image de surfeur.

Les paroles évoquant le fait de partir, de voyage pour aller surfer résonnent lorsque l'on voit les jeunes préparer leurs sacs pour le « surf-trip ». Nous allons y découvrir comment, les valeurs transmises et la culture surf transmises par les anciens et telles que nous avons pu les décrire dans les paragraphes dédiés à l'identité des surfeurs, se sont inscrites dans leurs vies, à une époque aujourd'hui assez différente de celle de Dan et Barry, comme tous s'accordent à le dire.

2) L'héritage : les jeunes en surf-trip

Cette deuxième séquence est donc réalisée dans le but de décrire comment les jeunes appliquent aujourd'hui ce qu'ils ont appris des plus anciens, au contact desquels ils ont tous été depuis l'enfance.

Les entretiens sont soit des portraits, des interviews face à la caméra, soit juste avec une bande son des voix avec des images de sessions de surfs, ou du voyage en lui-même. Ils évoquent à tour de rôle, leur vie, comment ils ont été bercés par le surf depuis leur enfance, comment les photos, les

¹⁰⁸ <http://glissesprit.com/wordpress/rencontre-avec-antoine-besse-realisateur-de-courbes/>

films, les anecdotes, transmis ont fait leur effet éveillant en eux l'envie de poursuivre ce mode de vie là, cette envie de vivre la passion du surf pleinement. Il y a cette question sous-jacente de savoir ce qu'ils vont faire de cet héritage, vont-ils eux-aussi consacrer leur vie au surf ou, vont-ils à un moment prendre un chemin différent ? Ainsi, l'image qui est transmise des anciens surfeurs aux jeunes de ce qu'est le surf, ce qu'il représente pour eux, est un enjeu pour l'avenir des jeunes et donc, pour ces surfeurs.

Dans les chemins de vie des différents surfeurs, ils ont tous choisis de rester proches de l'océan mais ne vivent pas tous de la même manière leur passion : certains font de la musique, d'autres travaillent beaucoup pendant une période pour gagner de l'argent et partir ensuite en voyage. Théo le fils de Barry, lui, vit comme il l'explique « *à son échelle la même vie* » que son père même si c'est une autre époque, « *c'est le même esprit* ».

Les images lors du surf-trip décrivent bien cette attente que le surf peut impliquer : ils sont en pleine nature, en campement dit « sauvage », ils sont proches d'un spot et loin de toute civilisation et ils attendent qu'il y ait des vagues. Pendant quasiment une semaine, ils n'auront pas de vagues mais s'occupent différemment, ils pêchent, font de la musique... Ils appliquent l'esprit du surf qui leur a été transmis. Et comme l'un d'entre eux l'explique, l'attente dans le surf c'est une de ses réalités : « *Le surf c'est de l'attente. A part à Tahiti peut être où c'est tout le temps parfait [les vagues], la plupart du temps, tu attends. Et cette attente elle est récompensée. Mais, s'il n'y avait pas cette attente, il n'y aurait pas ce bonheur de voir le matin où c'est parfait... Si tous les matins c'était parfait, tu te lasserais au final je pense !* ».

Cette partie c'est donc, non plus une époque racontée, mais un présent décrit : à la fois le surf tel que le vivent ces jeunes surfeurs mais également, les images de ce voyage là qu'ils vivent pendant le film en parallèle. C'est donc assez puissant de voir ce qu'ils pensent à la fois du moment présent et du surf, des valeurs dont ils ont hérité et qu'ils comparent avec l'image du surf aujourd'hui qui est pour eux différente ainsi que de leurs sensations lorsqu'ils surfent. Des rushs de sessions sont insérés également entre les interviews : filmés au milieu du paysage rocailleux et de falaises rougeoyantes prises à la fois dans l'eau et au bord de l'eau pour mieux capter les mouvements des surfeurs et leurs émotions. C'est tantôt de la musique qui accompagnent ces images, tantôt le bruit de l'eau qui déferle en rouleaux afin que le spectateur soit davantage immergé dans l'expérience du surf.

Le séquençage des interviews par Antoine est très intéressant car, l'on ne voit pas forcément le surfeur qui prend la parole, donnant ainsi cette narration qui semble être une seule et même voix, une seule parole évoquant l'esprit du surf ainsi que le fait d'être surfeur.

L'enjeu de ce film est donc en rassemblant l'histoire commune de ces personnes qui se connaissent, vivent ensemble, partage des souvenirs et un quotidien de montrer que, ce qui se joue à

travers ces parcours de vie, c'est un rapport particulier à la vie. C'est un lâcher prise que nous ne nous permettons pas forcément, nous nous interrogeons en tout cas sur nos propres choix de vie face aux images et témoignages. Faire du surf, c'est ce qui pour Dan, Barry et les jeunes, signifie la liberté, ce qui n'est pas nécessairement le cas des spectateurs qui se projettent différemment en fonction de leur histoire personnelle dans ces choix de vie.

Donc le fait qu'Antoine Besse et Thomas Queyraud aient fait ces films, démontre que l'image du surf pour les surfeurs indépendants est un enjeu de communication car, si l'on veut se considérer comme étant un surfeur selon les interviewés, il faut pouvoir en saisir les valeurs, les codes et ce qui constitue l'identité d'un surfeur. Ces deux réalisateurs cherchent à nous faire comprendre que le surf ou être surfeur, c'est davantage qu'une image, c'est un esprit, une culture du surf bien particulière et faire un film pour le montrer est un acte important qui fédère les acteurs de ce dernier.

Conclusion

« La vague a une valeur sociétale et culturelle »

Gibus De Soultrait

Le surf et son image cristallisent beaucoup de questionnements sur notre société, la manière dont nous communiquons et la perception que nous pouvons avoir des choses qui nous entourent. Nous avons choisi de mettre en lumière à travers l'image du surf, des surfeurs et leurs perceptions par différents acteurs, toutes les confrontations, transmissions, oppositions, ressemblances, constructions et contradictions qui s'opèrent.

Ainsi, à travers nos différents chapitres, nous avons abordé différents aspects de l'image du surf et des surfeurs qui sont influencés par beaucoup de facteurs. Tous ces facteurs se combinent les uns par rapport aux autres, les uns avec les autres. Pour l'étudier, le point de vue des surfeurs indépendants est très représentatif car il nous a permis de mettre en évidence toutes les perceptions de ce qu'est le surf par différents acteurs de la vie publique. En effet, leur point de vue subjectif sur plusieurs sujets a pu être analysé par rapport à tout ce à quoi, ils font référence dans leur parole ainsi qu'en étudiant leurs comportements ou leurs réactions qui sont aussi très significatifs. A partir des entretiens, nous avons pu confirmer et comprendre en quoi, l'image du surf représente un enjeu dans la communication des surfeurs indépendants. C'est leur identité de surfeur qui est en jeu lorsque l'image du surf et des surfeurs est diffusée, perçue, comprise et construite que ce soit par les surfeurs indépendants et/ou par les autres acteurs qui communiquent sur le surf. Ces images sont aussi variées que les profils des surfeurs et les acteurs de la vie publiques qui à travers leur diffusion, valorisent cette discipline. D'où l'intérêt de prendre en compte toutes les communications qui mettent en valeur le surf.

Les surfeurs indépendants n'étaient indifférents à aucun sujet abordé et ils n'ont pas hésité à donner leur opinion ou à parler de leur histoire personnelle. Ils illustrent par leur parole toutes les contradictions et influences auxquelles ils sont soumis au quotidien.

L'univers du surfeur est construit autour d'une identification profonde à des valeurs se rattachant à leur pratique. Le surf se pratique selon des règles spécifiques, il se poursuit dans un élément naturel, continue sa course en pleine vitesse et énergie dans le corps des surfeurs et se perpétue dans l'esprit des surfeurs, dans leur imaginaire et à travers ce qu'ils transmettent ensuite de manière artistique, artisanale, via l'enseignement, l'engagement associatif etc. Ainsi, nous nous

joignons à la conclusion de la thèse d'Anne-Sophie Sayeux, importante référence dans notre mémoire, qui a guidé notre analyse : « *Sans doute existe-t-il de multiples possibilités d'interprétations de la culture surfique. Pour notre part, nous nous sommes attachés au regard que les acteurs portent sur leur pratique, en tentant de répondre à cette question : « que font réellement les surfeurs quand ils disent qu'ils font du surf ? [...] point commun « que font réellement les surfeurs quand ils disent qu'ils font du surf » : c'est qu'ils sont surfeurs ! Cette identité ne s'édifie bien sûr pas en dehors de la société* »¹⁰⁹. En effet, les surfeurs se définissent par rapport aux autres, au sein même de la société et en fonction de leur perception des facteurs qui les entourent. « *Le surf est une « culture » sur laquelle « pousse » les identités, il permet de reconnaître l'autre, et d'être reconnu par celui-ci* »¹¹⁰.

Par ailleurs, en comparaison avec la surf culture qui s'est développée dans les années 60-70, la communication est désormais globalisée et cherche à toucher un public le plus large possible. L'image du surf qui est renvoyée reflète des valeurs qui s'opposent au quotidien de beaucoup de personnes et qui permet de rêver d'autre chose. De s'imaginer un rythme de vie calqué sur celui de l'océan et de ses marées. Cependant, les communications qui évoquent le surf et qui incitent à le pratiquer sont souvent en désaccord avec le respect de l'environnement du fait de l'effet de masse recherché. Les objets vendus ne sont pas forcément écologiques aussi. Il est aussi en désaccord avec les valeurs souvent anticapitalistes des surfeurs indépendants qui se contenteraient du minimum pour vivre et respecter la nature. C'est pour cette raison que beaucoup de surfeurs indépendants évoquent de manière négative le « business » autour du surf. Pour eux toutes les communications émanant des grandes marques sont considérées comme négatives car ne correspondant pas à leurs valeurs, valeurs très fortes puisqu'elles constituent leur identité.

Donc, ce qui est intéressant c'est cette ambiguïté entretenue par les grandes marques de conserver des codes explicites des surfeurs pour vendre cette tranquillité du surfeur, cette quête de l'ailleurs poussée par la recherche de vagues, cet attrait pour le naturel, la vie proche de la nature. Ainsi que la qualité de leurs produits fondée sur leur résistance à une vie tumultueuse de surfeur qui voyage ou qui vit dans l'action a besoin de cette solidité. Les surfeurs ont effectivement besoin d'avoir une combinaison en néoprène de qualité, n'échappant ainsi pas à cette communication qui leur est également destinée.

C'est pour cette raison, que l'opposition n'est pas tant dans cette communication des marques mais davantage sur les valeurs véhiculées aujourd'hui pour vendre des vêtements ou du matériel Rip Curl. Les valeurs de consommation sont contraires à celles que les surfeurs adeptes de la « slow attitude » rejettent souvent comme nous avons pu le voir.

¹⁰⁹ Sayeux, A.-S., 2005, « Surfeurs, l'être au monde : analyse socio-anthropologique de la culture de surfeurs, entre accords et déviance p. 215-233.

¹¹⁰ *Ibid*

Enfin, c'est en posant des questions aux surfeurs que nous avons pu observer que oui, c'était bien le surf qui les définissait en premier dans leur vie et que c'était ancré profondément dans leur parcours de vie. Toute image ou évocation du surf provenant de ces surfeurs indépendants, est donc un reflet de ce qu'ils sont et ce qu'ils vivent comme nous avons pu le confirmer avec dans notre dernier chapitre relatif aux films documentaires de surf. Aussi, ce constat peut également être confirmé par le fait, qu'une personne qui n'est pas initiée à la culture surf, peut percevoir simultanément deux choses très différentes dans la diffusion d'une image d'un surfeur en action dans une publicité pour Citroën. Elle l'identifiera très probablement, immédiatement comme un surfeur et uniquement comme tel. Cependant, elle ne pourra pas instantanément percevoir la même chose que, ce qu'un surfeur indépendant perçoit de cette publicité. A savoir que, ce qui est en jeu dans une telle image, c'est la reconnaissance de son identité de surfeur, qui consacre sa vie au surf et se définit en premier comme étant un surfeur, son objectif de vie étant de pouvoir vivre de sa passion. Les valeurs derrière une telle publicité comparées à celles des surfeurs se cristallisent dans leur opposition dans le visionnage et les perceptions de l'image des surfeurs diffusée. Toute l'ambiguïté résidant en effet, dans l'utilisation de codes des surfeurs qui peuvent parler de ce que vivent les surfeurs, tout en restant en surface de ce que le surf représente vraiment pour eux.

C'est ce décalage là entre les points de vue, la compréhension et la perception des mots, des images, que nous souhaitons mettre en évidence à travers ce sujet sur les perceptions du surf et des surfeurs. Les communications ne s'interprètent et *in fine* ne se comprennent pas de la même manière en fonction des individus concernés et visés par ces dernières. L'image du surf est d'autant un enjeu de communication pour les surfeurs indépendants qu'elle est leur moyen de vivre de leur passion et un mode de vie qu'ils ont le plus souvent choisi. Cette identité forte se ressent donc très vite à leur contact et leur distanciation par rapport à certaines images en est une conséquence directe.

Bibliographie

Al Azzawi T., 2009, « Les surfs, d'une pratique à la mode à la modalité de la pratique », *Atlantica*, p.54.

Augustin J-P., Escadafal A., Juillet-août 2004, « L'image du surf mais pas les surfers », revue *Espaces* n°217.

Cook J. [continued by King, J.], (1779), « Captain J. Cook's journal, nov.1778-1779. 1. Resolution (ship). Hawaii, discovery and exploration. 2. Hawaii, discovery and exploration », Microfilms. British Museum, Department of Manuscripts. Egerton. ms 2177A.

Corneloup J., 2017 « La vague surfée, une esthétique transmoderne », *Surf à contre-courant* (ouvrage collectif sous la direction de Falaix L.), Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine pp. 197-215.

Corneloup J., Terfous F., 2017 « Tritons et Amphitrites : représentations iconographiques des surfeur-e-s », *Surf à contre-courant* (ouvrage collectif sous la direction de Falaix L.), Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine pp.245-264.

Debray R., 1992, « Vie et mort de l'image: une histoire du regard en Occident », Gallimard.

Deleuze G., 17 mars 1981, extrait du « cours sur Spinoza », Vincennes.

Devienne E., 2015, « Bathing beauties, bodybuilders et surfeurs : l'émergence de cultures corporelles originales sur les plages de Los Angeles (années 1902-1930) », *Revue française d'études américaines*, n°1, p. 34.

Dubois H., Mokni T., 4 avril 2015, « Etude des accidents de surf pendant l'été 2014 sur la côte Basque et le Sud des Landes », *Journées des sciences et de la médecine du sport*, Biarritz.

Falaix L., 2017 « Introduction », *Surf à contre-courant* (ouvrage collectif sous la direction de Falaix L.), Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine p.36.

Falaix L., 2017 « Sea, Surf & Sun : une culture sportive à l'épreuve de la commercialisation d'une pratique », *Surf à contre-courant* (ouvrage collectif sous la direction de Falaix L.), Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine pp.141-167.

Falaix L., 2012, Thèse d'aménagement et d'urbanisme : « Des vagues et des hommes : La glisse au cœur des résistances et contestations face à l'institutionnalisation des territoires du surf en Aquitaine ».

Gardinier A., 2005, « Surf culture », pp.43-44.

Guibert C., 2007, « Le premier âge du surf en France : un sport socialement sélectif », Science et Motricité, de Boeck Université, n°61, p.89-100.

Guibert, C., 2006, « Politiques de communication et identifications territoriales différenciées : les usages politiques des vagues et de l'univers du surf par les municipalités de la côte Aquitaine », Revue Téoros.

Lebreton F., 2017, « Le syncrétisme de la glisse : entre authenticité socioculturelle et renouvellement du vertige corporel », Surf à contre-courant (ouvrage collectif sous la direction de Falaix L.), Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine pp.77-101.

Lemarié J., 2017, « De la sportisation du surf en Californie du Sud et à Hawaii comme marqueur d'une modernité sportive à la contestation d'un modèle vécu comme un impérialisme culturel chez les Black Short hawaïens », Surf à contre-courant (ouvrage collectif sous la direction de Falaix L.), Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine pp.77-101.

London J., 1907, « Royal Sport: Surfing in Waikiki », The Cruise of the Snark.

Maignan G., 2002, « Hossegor : L'élégance océan », Anglet, Atlantica.

Morin E., 2009, « Logique et contradiction », cet article avait été proposé et débattu aux Ateliers sur la contradiction organisés par l'École Nationale Supérieure.

Parlebas, P., 1999, « Sports, jeux et sociétés : lexique commenté en praxéologie motrice », éditions INSEP, p.355.

Sayeux, A.-S., 2008, « Surf autogéré contre surf fédéral : deux idéaux en lutte », Revue européenne de management du sport, n°21, pp. 43-47.

Sayeux, A.-S., 2005, « Surfeurs, l'être au monde : analyse socio-anthropologique de la culture de surfeurs, entre accords et déviance.

De Soultrait G., 27 décembre 2012, « La question du rythme (de la vague) », Rhuthmos : <http://rhuthmos.eu/>.

De Soultrait G., 2011, « L'Entente du mouvement », Guéthary, Surf Session.

Suchet A ., Tuppen J., 2014, « Pratiques fun, aventures sportives et sports de nature. Trois moments dans l'évolution des dynamiques sportives de nature en France (1970-2010) », dans Ouvrage collectif dirigé par Callède J-P., Sabatier F. & Bouneau C., Sport, nature et développement durable. Une question de génération ?, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, pp.389-406.

Sayeux, A.-S., 2008, « Surf autogéré contre surf fédéral : deux idéaux en lutte », Revue européenne de management du sport, n°21, pp. 43-47.

Dictionnaire :

Le Larousse

Le Robert Quotidien

Presse :

Augustin J.-P., Le Monde du 13 décembre 2000, « Trois questions à Jean-Pierre Augustin.

Etcheleku P., *Les Echos* du 30 juillet 2004, « Côte Aquitaine : la glisse, une vraie industrie ».

Sites internet :

Site officiel de la FFS : <https://www.surfingfrance.com/federation/historique.html>

http://www.littoral-aquitain.fr/sites/default/files/upload/espacemembres/Ame_touristique/rapport_diag_surf_vf_14.pdf

<https://www.ucpa.com/sejour/sfj1ac12g-full-surf/colos#lieu>

<https://www.youtube.com/watch?v=8asRWe5XNw8>

http://www.littoral-aquitain.fr/sites/default/files/upload/espacemembres/Ame_touristique/rapport_diag_surf_vf_14.pdf

<https://www.youtube.com/watch?v=YWzR5QIot3k>

<https://youtu.be/YVnyDG02Iug>

<https://www.facebook.com/Citroen.France/videos/1059159104158393/>

<http://www.surfparkbordeaux.fr/>

<http://glissespirit.com/wordpress/rencontre-avec-antoine-besse-realisateur-de-courbes/>

Annexe n°1

Extrait de « Les surfs, d'une pratique à la mode à la modalité de la pratique », Al Azzawi T., 2009, Atlantica.

2.4. Le surf selon différents types de capitaux

C'est une construction reprenant des axes du schéma de C. Pociello sur l'espace des Sports en France.

Surf et capitaux culturel et financier

Capital culturel supérieur Capital financier supérieur	Capital culturel inférieur Capital financier supérieur
<p>Pratique : occasionnelle à très courante selon le lieu de résidence (principal ou maison secondaire) ; de préférence sur des lieux prestigieux, et des spots où on ne s'éloigne pas trop du centre ville ; on développe un discours hygiéniste sur les bienfaits de la pratique de par le contact avec la nature et l'aspect athlétique ; on accepte la force des éléments et on essaie de rester humble par rapport à eux, de composer avec eux : c'est le versant « écologisation » de C. Pociello. Il y a souvent une curiosité marquée par rapport à l'histoire de la discipline et la volonté de préserver ses aspects « culturels » (cf. le Biarritz Surf Festival), qui se traduit par des achats de livres sur la question, en français et en anglais pour</p>	<p>Pratique : courante à très courante, on n'hésite pas à parcourir beaucoup de kilomètres pour aller chercher de bonnes conditions ; la pratique est tournée vers l'exploit, et cela exige beaucoup de matériel, de temps et parfois des coéquipiers pour le surf tracté ; on est davantage sur les pôles « technologisation » et « machinisation » de C. Pociello. L'idée est beaucoup plus de dominer les éléments que de faire corps avec eux.</p> <p>Matériel : c'est la « course » à l'équipement : il faut absolument acheter la planche dernier cri, que les shapers vantent avec des arguments technologiques : légèreté, formes nouvelles, matériau encore plus sophistiqué (carbone et kevlar dans</p>

1. On y retrouve en général le nom du spot, ou la mention « local spot », ou encore « locals only » afin de dissuader des « étrangers ».

les plus passionnés. Le surf est décrit comme un « sport noble », ce qui peut se retrouver dans certains discours sur le golf, l'escrime ou le tennis.

Matériel : planches prototypes fabriquées par des artisans, parfois avec des matériaux de luxe (décorations en marqueterie, planches Chanel, ou d'exportation américaine signées par des shapeurs prestigieux). On est ouvert à pratiquer sur différentes formes de planches, y compris celles qui ont un petit côté « rétro », souvent rééditées en séries limitées. On achète toujours le matériel neuf.

Enseignement : on le délègue aux cours privés des écoles privées.

**Capital culturel supérieur à moyen
Capital financier moyen à inférieur**

Pratique : courante si on réside près d'un spot, sinon occasionnelle lors de vacances ou de week-end ; on est peu sensible au lieu de pratique, et l'occasion fait le larron, même si la plage est déserte ou difficile d'accès. La conception du surf est multiple : activité de détente, passion, sport de compétition ou sport d'été, on reste ouvert. On s'intéresse à l'histoire de la pratique, souvent par le biais de magazines ou de vidéos.

Matériel : là commence une distinction nette : on ne peut s'offrir qu'une planche, si on en a une deuxième, c'est souvent une ancienne en très mauvais état pour prêter à un copain. Pour l'achat deux options : soit une planche thermoformée ou fabriquée par

les dérives par exemple) ; le résultat est une collection impressionnante de planches à la maison, à laquelle peut se rajouter un jet ski pour la pratique tractée. Cette boulimie ne se justifie pas forcément par un bon niveau technique, ni une assez bonne connaissance du sport pour utiliser pertinemment chaque planche¹. On essaie toujours d'avoir un matériel qui paraisse comme « moderne » et proche des prototypes de compétition. On achète toujours le matériel neuf, ou alors des planches revendues par les champions (pratique courante lors de grandes compétitions estivales). Achats également importants de produits dérivés.

Enseignement : on le délègue aux cours privés.

**Capital culturel inférieur
Capital financier inférieur**

Pratique : très ponctuelle lors de vacances, la plupart du temps sur un bodyboard bon marché, près du rivage, sans trop s'aventurer au large (la compétence de bon nageur est rare dans les classes sociales défavorisées) ; parfois des tentatives sur un surf prêté par une connaissance, ou grâce à une location qu'on se partage à plusieurs sur une heure ou deux ; pas de discours très complexe sur la pratique, ce qui compte c'est le plaisir, « s'éclater », sans rechercher des conditions de vagues précises, ou une taille significative (par rapport à un prestige supposé à les chevaucher). Il s'agit vraiment d'une pratique de plage au même titre que le freesbee ou que le volley-ball, sans aucune connotation de supériorité ou de noblesse, parfois perçu

1. Une façon de reconnaître un excellent surfeur, c'est justement de voir s'il est capable de rester en harmonie dans les vagues avec une planche, même dans des conditions très « limites » pour son shape et son volume.

procédé industriel (300 à 500 €), soit une occasion (150 à 300 € environ) ; la connaissance des techniques de construction est approximative, et la recherche de bonnes sensations prime. Achat parfois aussi de produits dérivés.

Enseignement : c'est le public majoritaire des clubs de surf, qui affectionne l'ambiance collective, et n'a pas de problème à se plier aux contraintes d'une structure qui a parfois des impératifs d'organisation assez lourds. Les enfants y demeurent en général jusqu'à quatorze ans, âge à partir duquel ils deviennent autonomes grâce à leurs scooters et à de petites planches qu'ils portent sous le bras (ce qui est bien toléré par la maréchaussée locale).

comme un « sport pour riches » (cf. interview d'un responsable de Surfrider Foundation, 33 ans, d'origine modeste dans *Surf session*).

Matériel : comme je l'ai évoqué plus haut, il s'agit majoritairement d'un bodyboard, mais les gens aiment à raconter à leur retour de vacances qu'ils ont « essayé le surf » ; s'il y a volonté d'acheter une planche, c'est souvent après avoir économisé longuement, et en rachetant du matériel d'occasion, ou sur lequel il faut effectuer des réparations pour qu'il devienne opérationnel (d'où parfois des vocations pour le shape) ; pas de connaissance technique du matériel, le seul critère est le prix, ce qui provoque parfois des résultats peu heureux (une planche achetée peu cher mais inappropriée à son niveau technique). Pas ou peu d'achats de produits dérivés (magazines, vidéos, vêtements)

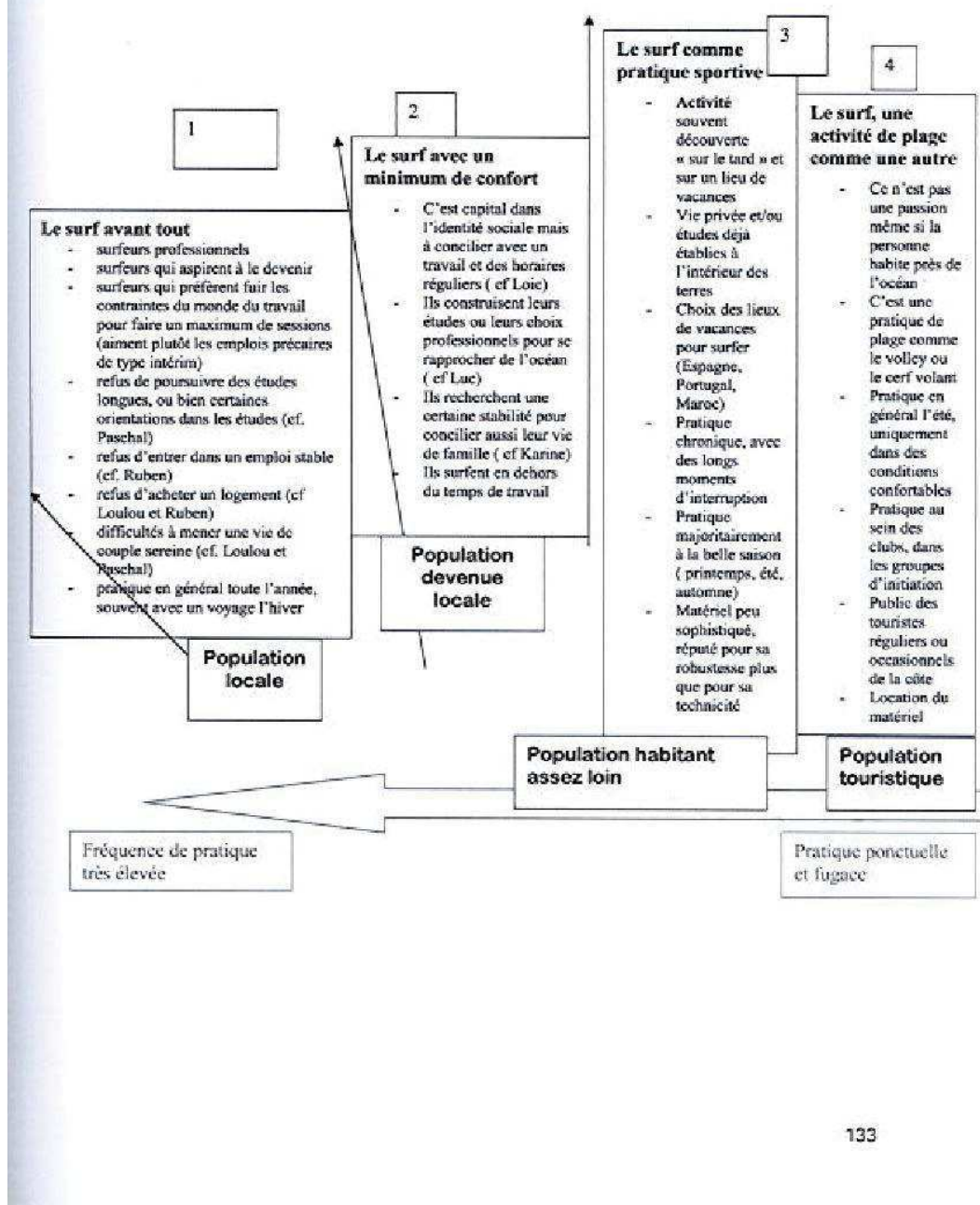
Enseignement : ce dernier est considéré comme du luxe, donc les clubs sont évités, même si leurs tarifs à la demi-journée sont devenus abordables ces dernières années ; c'est l'autodidaxie qui domine, avec parfois la recherche de conseils grâce à des amis.

Annexe n°2

Extrait de « Les surfs, d'une pratique à la mode à la modalité de la pratique », Al Azzawi T., 2009, Atlantica.

3.4 Quelles conséquences concrètes de l'engagement pour les moniteurs/surfeurs ?

3.4.1 Les degrés d'engagement du surfeur



Annexe n°3 – Entretien Estelle

30 mai 2018

Est-ce que tu peux te présenter ?

Ok, alors moi c'est Estelle Bertrand, j'ai 26ans. J'ai commencé à surfer quand j'avais 13 ans. Maintenant je suis en formation pour être professeur de surf. J'ai travaillé à Bombannes. Sinon euh, j'ai voyagé dans beaucoup de pays pour surfer. Notamment aux États-Unis, en Californie où j'ai passé 4ans là bas et voilà.

Quel est ton métier ?

Je suis en formation pour être monitrice de surf plus tard.

Comment as-tu décidé de devenir monitrice de surf ?

Déjà ça a commencé quand j'étais petite, j'ai pris des cours en école de surf classique et effectivement, mon moniteur m'a transmis sa passion. Et depuis je ne me suis jamais arrêté. Et surtout j'ai eu l'occasion plusieurs fois de l'enseigner à des amis, j'ai pris beaucoup de plaisir. Du coup à la fin de mes études, j'ai eu le temps pour moi de préparer, de passer les tests de surf et de me lancer dans l'aventure.

As-tu des passe-temps ou des passions autres que le surf ?

Je fais du basket depuis super longtemps euh et sinon, le sport en général et les voyages, je voyage beaucoup.

Peux-tu développer un peu plus sur ta pratique du surf, sur comment tu as appris, sur quels spots, à quelle fréquence, comment tu gérais ça... ?

Alors, moi la première fois que j'ai surfé, j'avais 9ans, j'ai pris une semaine de stage comme ça, à Anglet. Sinon c'est quand j'avais 13ans, ma mère m'a acheté une planche de surf, j'ai commencé comme ça au cap ferret à la plage du Truc vert, où là je prenais, chaque été, pendant 4ans, j'ai pris une semaine de cours, pour entamer les saisons. Parce que j'avais un trou d'un an j'allais jamais à la plage, je n'avais pas le permis, mes parents n'allaient pas à la plage l'hiver. Du coup c'est parti comme ça, j'y allais jusqu'à ce que j'ai 18 ans, j'y allais que quand mes parents allaient à la plage tout simplement. Après, quand j'ai eu 18ans, j'ai déménagé en Californie j'ai eu mon permis. Là je surfais quand y'avait des conditions, ça peut pas être régulier, ça dépend de l'océan, des fois ça pouvait être tous les jours après les cours, des fois ça pouvait être pendant un mois c'était sans surf. Ouais ouais y'avait de tout. Du coup voilà la fréquence c'est ça, les saisons... En Californie c'était plutôt l'hiver mais en France, je surf beaucoup de mai à octobre.

Là maintenant, c'est quoi ton rythme de surf ?

En ce moment toutes les semaines.

Mais là tu habites où ?

Là je suis à Lacanau, je suis en formation à Lacanau, j'habite à Lacanau mais je fais mon stage à Carcans.

Est-ce quand tu vas surfer, tu as un groupe précis de potes avec qui tu vas surfer régulièrement ou tu surfes pas mal toute seule ?

Alors, ça dépend beaucoup, généralement je suis avec des potes mais ça m'arrive assez souvent, surtout l'hiver, parce que l'hiver ya pas beaucoup beaucoup de monde qui est motivé, donc d'y toute seule ouais. Mais après faut savoir qu'il y a toujours quelqu'un à l'eau et si tu as une bonne attitude, tu parles avec les gens à l'eau et c'est comme si t'étais à plusieurs.

Et tu vois souvent les mêmes personnes ?

Ouais, surtout l'hiver, il n'y a pas de touristes, donc c'est les locaux clairement et euh oui, on surf très souvent avec les mêmes personnes.

Est-ce que considères que t'appartient à un groupe à une communauté, un collectif ? Le fait que l'hiver il n'y ait que les locaux qui j'imagine n'est plus du tout la même chose l'été ? Ou est-ce que justement avec tes potes y'a une identité par rapport à ton groupe le fait que tu ailles surfer avec eux ?

Oui complètement, c'est-à-dire qu'en fait, on partage la même passion et on a le même mode de vie au final. C'est-à-dire que des gens qui sont complètement dépendant d'un objet naturel, y'en a pas beaucoup. Et c'est vrai que même quand on ne connaît pas les gens à l'eau, à la fin on partage le même plaisir, on a une philosophie de vie qui est particulière et qui nous rapproche beaucoup. Après faut différencier, y'a tout type de surfeur mais ouais, un surfeur qui y va souvent et qui aime vraiment ça, c'est un surfeur qui est passionné et là tu partages les mêmes valeurs en fait au final.

Quel est ce mode de vie dont tu parles ? A quoi ça correspond pour toi ?

En tout cas pour moi, c'est une vie complètement tournée vers l'océan et vers la nature. C'est-à-dire que moi je ne prévois généralement rien le week-end parce que je ne sais jamais s'il y aura des conditions ou pas, c'est trois jours avant qu'on le sait. Par exemple, un truc tout con hein mais, j'ai souvent des repas de famille et je suis incapable de leur dire une semaine avant si je serais là ou pas, voilà, moi je leur explique. Moi, mes parents sont pas surfeurs, dans ma famille y'a aucun surfeur. Mais bon ils n'ont pas trop le choix. Ouais donc tu es dépendant d'un élément et ça te fait aussi une

frustration hein, il faut savoir qu'avec le surf t'es beaucoup frustré. Et du coup, on ne peut pas y aller quand on veut. Des fois je me suis retrouvée quand je travaillais dans des bureaux, bah euh, je savais qu'il y avait des bonnes conditions et moi j'étais coincée à mon bureau tu vois et je finissais le boulot et ça c'était détérioré. Du coup on a vraiment une vie tournée vers l'océan et ce qu'il peut nous offrir. Donc derrière toute notre vie est organisée par rapport à ça quoi. C'est-à-dire le travail qu'on choisit, la ville où on va vivre, les amis qu'on a aussi. Du coup voilà.

Oui, parce que finalement, ce que je comprends c'est que c'est quand même un choix qui tu as fait et qui a été déterminé par ta passion et non pas une évidence, parce que tu es né et tu as grandi à Lacanau et que tu faisais du surf tous les jours, donc c'est vraiment un choix

Bah moi en fait ça a commencé, en fait toute gamine j'étais attirée par la mer, mon grand père était marin et c'est vrai que j'étais une fille qui faisait tout le temps la gueule quand avec mes parents on partait chez mes grands parents. Mais quand ils m'amenaient faire du bateau, bah j'étais transformée complètement. C'est comme ça que ça m'a fait vraiment aimer l'océan, aimer la mer donc ouais, toute ma vie au final, même sans vraiment le vouloir, c'est tourné vers là quoi. Ouais c'est mentalement, et puis en grandissant tu choisis de plus en plus ce que tu aimes et voilà.

As-tu parfois senti dans ta famille, par rapport à des obligations que tu avais, des réticences, des contradictions ? Est-ce que le fait que tu choisisses le surf plutôt que respecter tes obligations ça a pu t'être reproché ?

Ouais ouais complètement. Là le fait que je passe mon diplôme de monitrice là à 26 ans et pas avant, c'est parce que mon père ne voulait pas que... Enfin, il voulait que je fasse mes études de commerce et que j'aille jusqu'au bout avant de pouvoir faire ce que je veux. Donc ça déjà ça a été un premier frein. Et oui, c'est souvent que mon père : « y'a pas que le surf dans la vie quoi ! », pfff j'ai droit à ça, tous les mois quoi...

Mais toi tu savais déjà avant de commencer tes études de commerce que tu voulais être prof de surf ?

Ouais, je savais déjà que je n'allais pas forcément être prof de surf, enfin si, je voulais être prof de surf mais je me disais, bon, je n'ai pas forcément le niveau, je pensais qu'il fallait vraiment être compétiteur, et ce n'est pas le cas. Mais oui j'ai toujours eu ça dans ma tête, j'ai toujours eu le surf dans ma tête, j'ai toujours su que j'allais bosser dans le surf. Soit en business, soit par n'importe quoi mais j'ai toujours su qu'à un moment ou à un autre j'allais y revenir, c'est ta passion donc ça va forcément t'impacter quoi.

Peux-tu me dire quel matériel tu utilises ?

J'ai beaucoup de planches. Je pense que je dois avoir, j'ai 7 planches je crois. Mais sinon y'en a vraiment 2 ou 3 que j'utilise tout le temps. J'ai une planche pour les toutes petites vagues, j'ai une planche pour les petites vagues et une planche pour les grosses vagues. Et après j'ai un long board aussi. En fait, on a beaucoup de planches différentes car chaque planche donne différentes sensations complètement différentes. C'est ça qui est bien dans ce sport c'est que non seulement les vagues c'est jamais les mêmes, et en plus le support avec lequel tu joues il peut différencier complètement et avoir des sensations et à l'opposé de ce que tu vas avoir avec une autre planche. Voilà et puis après les combinaisons été/hiver.

Tu n'as pas trop fait du surf en club c'est ça ? C'était des semaines de stage que tu faisais ?

Ouais, non c'était en école de surf, pas en club, j'ai jamais fait de club, je n'ai pas fait de compétition non plus.

Donc concernant Fédération française de surf, as-tu une idée de ce qu'elle fait ? As-tu un avis sur ce qu'elle fait ?

Oui oui, je sais très bien ce qu'elle fait puisqu'en formation, on a une formation qui est faite par la FFS. Ouais ouais j'ai un avis pas forcément positif sur eux (rires).

Quel est ton avis ?

Bah mon avis, c'est qu'ils jouent sur plusieurs tableaux et qu'ils sont là pour faire [] sur le sport en lui-même. Certes ils l'ont développé, c'est clair qu'ils l'ont développé le surf, c'est bien ce qu'ils ont fait aussi mais ils l'ont trop tourné, trop un peu business comme d'autres sport, tourné autour de l'argent.

C'est quelque chose qui te dérange toi ce côté business autour du surf ?

Ca me dérange oui et non, c'est-à-dire que tu dois le faire passer par là pour que les gens puissent en vivre, t'es obligé de le tourner en tant que business. Après c'est de la façon dont ils l'ont tourné. Ils l'ont tourné en mode business de masse quoi. Ca évince complètement l'identité de base de la culture. Parce que c'est une culture. Et les surfeurs à la base c'était des rebelles quoi, ça remonte aux hawaïens qui quand les colons sont arrivés, leurs ont interdit de surfer et eux ont continué à surfer, voilà, c'est toute une histoire mais à la fin c'est une culture, c'est une façon de vivre. Et ils ont tourné ça un peu trop commercial, à la fin tu te reconnais plus dans les plus grosses marques.

Qu'est ce qui te pousse à aller surfer ? Qu'est-ce que tu aimes vraiment dans le surf ?

Déjà j'aime la sensation de glisse, c'est pour ça d'ailleurs que j'aime différents sports de glisse, mais... c'est vraiment la sensation de glisser, de voler un peu et, je ne sais pas si je peux appeler ça un

objet, mais être sur la vague. Vague qui elle est en mouvement, on sent totalement l'énergie de l'océan qui est là et tu essaies de jouer avec l'élément. Et c'est un élément que tu ne peux pas contrôler qui des fois peut être contre toi, clairement, on a tous eu des mauvaises expériences. Tu revis un peu dans un certain sens, tu te prouves à toi-même que t'es encore en vie et qu'il y a quelque chose plus fort que toi qui est la nature et en plus ça te rend complètement humble. Enfin pour moi en tout cas. Et ça te remet complètement à ta place dans l'univers, tu te sens comme un petite merde au fond (rires). Et du coup voilà j'aime bien l'élément, ça te fait un peu oublier les choses, parce que quand t'es dans l'eau, tu penses pas trop à tes problèmes, t'es obligé de te concentrer sur la vague et quand tu surf, t'as l'impression d'être complètement lavé en fait, propre quoi : ton esprit, ton corps. T'es crevé, t'es vraiment crevé de chez crevé mais c'est une bonne fatigue, une très bonne fatigue et puis tu prends tellement de plaisir à t'amuser dans l'océan !

Est-ce que tu as des exigences en règle générale lors d'une session de surf ? Et puis, plus précisément en ce moment, en as-tu plus comme tu prépares ta formation ?

Ouais, ouais, en fait tes exigences elles augmentent au fur et à mesure de ta progression quoi. Après tout le monde n'est pas comme ça. Le but du jeu c'est de sortir de ta zone de confort donc c'est de tenter de nouvelles choses. Surtout nous là en formation ils demandent un niveau élevé donc on va souvent à l'eau. Le but du jeu c'est de faire le plus possible de manœuvre, avoir une bonne lecture de la vague et de prendre des bonnes vagues, de bien choisir ses vagues, de bien lire l'océan. Et ouais, en fait, moi l'exigence que j'ai c'est de pas m'ennuyer, enfin c'est difficile de s'ennuyer en surf, mais de toujours donner plus quoi.

Aller chercher autre chose à chaque fois...

Ouais voilà, essayer des mouvements, des manœuvres le plus dur possible, aller dans les plus grosses conditions, surfer les plus grosses vagues, être le plus à l'aise possible. C'est aussi savoir surfer tout type de planche et de vague.

Est-ce que tu sens que tu as des limites qu'elles soient physique ou mentales ? Est-ce que tu as déjà eu peur lors de session ? Est-ce que tu la sens cette limite ?

Mmmh... Tu sens la peur quand c'est gros, enfin moi j'ai déjà eu très très peur, où je sortais de l'eau et j'avais plus du tout envie de repartir quoi. En fait il faut y aller progressivement et surtout quand t'as peur, quand tu sais que ça va être des grosses conditions, bah t'y vas pas tout seul, t'y vas toujours avec deux personnes. Et moi ce que je fais, quand c'est très gros et que je sais que y'a un de mes formateurs qui est dans l'eau ou un mec qui est bon en sauvetage, bah là je me force à y aller, à prendre des vagues et surtout faut pas avoir peur de la chute. Parce que le problème c'est que dès que tu paniques c'est là où tu vas te faire mal, si tu commences à paniquer sous l'eau, bah c'est là que tu peux te noyer quoi. Donc, t'as une préparation physique avant, nous là on a fait de la piscine, de

l'apnée et même déjà d'avoir fait ça, ça m'a grave aidé et aussi on a fait du body surf, donc du surf sans planche, et ça aide beaucoup. Et après faut connaître ses limites, moi une vague au dessus de 2 mètres non ! Non, trop peur je n'ai pas envie d'y aller. Et puis ça dépend des jours, y'a des jours où tu le sens et des jours où tu le sens pas, ben tu ne vas pas y aller quoi. Et après c'est vrai qu'il faut se forcer mais pas trop se forcer non plus. Le problème c'est que, c'est un sport extrême, c'est un élément dangereux, y'a eu beaucoup trop de noyades, parce que les gens sont allés trop loin dans leurs limites quoi. C'est pour ça qu'il faut toujours être accompagné quand y'a du gros surf ça c'est clair.

Est-ce que tu sens que tu progresses depuis que tu fais ta formation ? Est-ce que tu sens que tu progresses plus vite qu'avant ?

Oui, déjà j'avais jamais été coaché, j'avais jamais eu un regard extérieur sur mes défauts ou quoi. Donc forcément, là on progresse par rapport à ça. Aussi, ils nous forcent à aller à l'eau même quand c'est pourri ce qui en tant que free surfeur ne m'arrivait jamais. J'allais jamais à l'eau si ce n'était pas bien quoi. Quand tu surfes dans des conditions de merde, bah le jour où c'est bien, bah tu déchires le spot. Du coup, ouais on progresse beaucoup, même physiquement on est beaucoup plus à l'aise. Mentalement on est plus à l'aise sur la planche, t'es confiant, donc une fois que t'es confiant bah là tu progresses quoi. Je pense qu'à partir 30ans je vais arrêter de progresser... (rires)

Est-ce que le surf t'as permis de faire des rencontres ?

Ca m'a permis de faire des rencontres et surtout ça m'a permis de m'intégrer dans les pays où j'ai vécu ou voyagé. En Californie clairement, je me suis sentie vite à l'aise parce que la culture surf elle est énorme du coup je me suis fait vite des potes surfeurs, ils m'ont vite invité dans les soirées et du coup j'ai rencontré pleins de monde comme ça. Euh ici c'est pareil, à l'UCPA, ils m'ont super vite intégré parce que j'étais surfeuse, j'ai rencontré du monde, c'est un bon esprit et tout ça.

C'est quoi le bon esprit surfeur pour toi ?

Bah c'est l'esprit sans prise de tête où t'acceptes un peu tout le monde, où t'es ouvert sur les différentes cultures, c'est très respectueux que ce soit des gens ou de la nature et voilà un esprit, une attitude qui est plutôt posée et dans laquelle tu es sans histoire. Tu n'es pas là pour t'embrouiller ou juger les autres. Après, y'a pas tout le monde qui est comme ça, y'a beaucoup de surfeurs où c'est le cas où voilà, t'es là, tu surf, t'es tranquille, t'es avec tes potes et puis voilà tu te prends pas trop la tête.

Quelles sont les valeurs du surf et les valeurs d'un surfeur ?

Les valeurs du surf je pense que, bah déjà t'es obligé d'aimer la nature, d'aimer la mer. Si tu n'aimes pas la mer ben tu ne vas pas aimer l'océan. Ensuite c'est un peu avoir un mode de vie, ouais c'est un mode de vie un peu alternatif, c'est genre tu... tu vis, t'es dans la société mais d'un côté t'es un peu à part de la société puisque tu dépends moins des autres et tu dépends d'un élément qui est

complètement naturel, complètement incontrôlable lui pour le coup. Et puis surtout c'est vraiment un rythme de vie qui n'a rien avoir avec le reste.

Si je comprends bien, quand tu vas surfer tu es seul, quand tu es sur ta planche tu es seul et donc, tu le fais pour toi, et donc tu le fais parce que c'est une passion. C'est donc en ça, que tu n'as pas besoin des autres, tu n'as pas spécialement besoin des autres mais après ça correspond quand même à une identité, à quelque chose dans lequel tu te reconnais, que les autres te reconnaissent parce que vous avez cette même passion là.

Oui, car à la fin, nous avons le même langage, les mêmes sensations, le même langage, les mêmes façons de vivre. Clairement, tu penses qu'à ça aussi, vu que en plus t'as très vite le manque parce que tu sais jamais quand est-ce que tu vas pouvoir avoir une bonne session, quand est-ce que tu vas pouvoir aller surfer. Du coup, t'as ce manque parce que t'as cette incertitude et derrière, t'es toujours sur les dents : faut pas que je la loupe, faut pas que je la loupe ! Donc voilà et puis c'est vrai que tu discutes surf, tu discutes surf avec eux mais en plus c'est un monde tellement à part que c'est compliqué de discuter surf avec quelqu'un qui n'a pas cette passion. De toute façon tu vois déjà quand quelqu'un regarde les surfeurs surfer et qu'il n'a jamais surfé euh je pense qu'il va vite se faire chier parce qu'il ne comprend pas ce qu'ils font, donc voilà. C'est pas comme au foot où n'importe qui, qui regarde le foot comprend ce qu'il fait. C'est un monde complètement à part et les gens ne comprennent pas forcément notre mode de vie clairement. C'est pour ça qu'à la fin quand tu es surfeur tu es limite exclu parce que t'as un mode de vie qui est tellement différent que naturellement, la société elle va un peu t'exclure quoi. Enfin pas forcément les surfeurs, les snowboarders et tout ça aussi je pense, ils ont aussi un esprit comme nous. Mais voilà, donc, inconsciemment, on se retrouve forcément entre nous à s'entendre bien.

Comment ça se matérialise selon toi cette exclusion de la société que tu évoques ? Est-ce par rapport à ce choix de vie ?

Déjà t'as l'incompréhension de tes proches quand tu passes ton temps à aller surfer et pas avec eux. Ensuite, moi je m'en souviens, j'avais un prof en Californie de business bon il m'aimait bien mais il détestait les surfeurs. Parce qu'il ne comprenait pas pourquoi on ne pensait qu'à ça, pourquoi on voulait que faire ça et concrètement il détestait les surfeurs. Il disait : « c'est des gens qui ne vont jamais réussir dans leur vie parce qu'il ne pense qu'à aller surfer, ils ne vont pas travailler ou ils vont louper des heures de travail pour aller surfer ». Donc en gros l'exclusion passe par l'incompréhension parce que je pense qu'on a un mode de vie qui est tellement différent, vraiment à part où, au final, ton but ce n'est pas d'avoir un train-train routinier à être derrière un bureau et de travailler. Donc voilà, je pense que ça peut gêner beaucoup de gens qui ne comprennent pas donc du coup ils n'apprécient pas forcément. Donc l'exclusion elle vient de ça.

Penses-tu qu'il y a une bonne et une mauvaise pratique du surf ? Si oui lesquelles ?

Pour moi, la mauvaise pratique du surf c'est les compétitions parce que ce n'est pas... c'est un des seuls sports, c'est rare les spots comme ça, où tu n'es pas obligé de te battre contre quelqu'un en direct. C'est toi et l'océan et t'as pas besoin de quelqu'un d'autre pour aller surfer. Le surf en compétition c'est amener une agressivité et un esprit pas malsain mais... pas convivial qui pour moi n'a pas trop de sens dans la pratique du surf. Après moi je comprends qu'il y ait des compétitions, ça a permis à beaucoup de gens d'en vivre, d'avoir des sponsors, de pouvoir voyager gratuitement et puis voilà, y'avait des hawaïens à l'époque, parfois ils faisaient des compétitions de surf pour savoir qui allait être le chef donc voilà, au final, c'était celui qui allait prendre la plus grosse vague, c'est plus une question de courage qu'une question de technique ou quoi. Mais ouais ce côté du surf là je ne kiffe pas trop. Après tout ce qui est commercial, comment les marques ont tournée, enfin surtout pour les filles en tout cas, j'adhère pas du tout quoi ! Mais alors pas du tout !

Comment elles tournent ça ?

Pour les filles, que ce soit sur les photos ou les vidéos, tu ne les vois pas surfer, tu vois juste leurs bikinis et leurs fesses. Voilà, c'est l'image sexy, ils ont un peu... Enfin c'est les marques, pour vendre leurs maillots de bain, leurs fringues, les surfeuses elles sont bonnes à porter leurs trucs et pas forcément à surfer ou quoi, c'est très macho ! C'est un sport à la base qui est très très macho et notamment c'est venu à cause de ces marques là qui sont : Billabong, Roxy. Quand elles font ces vidéos, à la fin tu vois 30s de surf sur 4 minutes et le reste c'est que des plans... Et moi ça me dérange beaucoup parce que pour les mecs c'est pas du tout le cas et ce côté-là du surf c'est très irritant quoi ! Tu ne te reconnais pas du tout dedans. Honnêtement, maintenant les grosses marques c'est surtout les touristes. Enfin moi aussi parfois j'en achète parce qu'après c'est cool mais tu veux t'en détourner quoi. Moi j'aime beaucoup les petites marques qui n'ont pas cette image là, qui sont plus proches de notre culture qu'elles.

Tu penses que les grosses marques ne représentent pas du tout la réalité du surf tel que toi tu le vis ?

Non non, ça c'est clair. Enfin ils essaient de s'améliorer maintenant ils ont compris, déjà leur chiffre d'affaire a complètement chuté, y'a Quiksilver qui a coulé. Et puis y'a eu beaucoup de petites marques qui se sont montées et surtout, ce qu'il s'est passé, c'est qu'ils ont complètement oublié le côté nature, ont commencé à fabriquer des fringues dégueulasses pour l'environnement à des prix exorbitants. C'est ce qu'il s'est passé pour Quiksilver, à la base c'était une très bonne marque, elle coûtait chère mais elle était de très bonne qualité. Maintenant, ils vendent des trucs très chers, tu les passes deux fois à la machine et c'est fini. Donc, non seulement, ils n'ont pas le côté écolo que nous on a, on ne se reconnaît même pas là dedans et ils ont une façon de communiquer digne d'une grande

multinationale, ils sont complètement dans le système donc forcément on ne se reconnaît pas dedans. Ça change, ils commencent un peu à changer mais je pense que c'est trop tard. Y'a beaucoup de petites marques qui se créent, faites par de vrais surfeurs. C'est comme avant, l'ancien PDG de Quiksilver, c'était un pur produit de la finance et du marketing quoi, donc voilà tu vois. Et là les petites marques c'est fait par des vrais surfeurs qui ont des vrais valeurs, qui travaillent un peu le côté écologique.

Ils ont aussi ce côté un peu local ces surfeurs là et traditionnel qui joue beaucoup. Donc voilà, c'est vrai que les grosses marques elles n'ont pas forcément une bonne image auprès des surfeurs. Même si on continue à en acheter parce que c'est plus facile à trouver que les petites marques.

Quels sont pour toi les clichés qui sont attachés au surf ? Et ce que tu penses qu'ils se vérifient ?

Y'en a beaucoup ! Déjà pour les mecs, le blond musclé, de toute façon il n'y en a pas beaucoup (rires). Après, qu'ils fument beaucoup de la « weed », ça c'est de moins en moins vrai, parce que si tu veux bien surfer, t'as plutôt intérêt à avoir une bonne condition. Y'a beaucoup de gens qui pensent que c'est pas vraiment un vrai sport, alors que si c'est un vrai sport, que ça demande beaucoup d'effort physiquement, qu'à la fin on est des vrais sportifs, de vrais athlètes. Hum... Après, je ne sais pas comme cliché : que les filles elles sont toutes gavées bien foutues, ce n'est pas forcément vrai (rires) non mais c'est vrai hein ! Y'a pas tout le monde qui a un corps de rêve, ça ce n'est pas vrai ! Tu n'as pas besoin d'avoir un corps de rêve pour faire être surfeur ! Y'a ça, après, je ne sais pas trop ce qu'il y a comme clichés...

L'image de feignant comme tu disais tout à l'heure ?

Après ça, t'as deux types de surfeurs, t'as vraiment en fait deux extrêmes : les surfeurs qui se laissent complètement vivre, ça ça existe complètement, et t'as les surfeurs qui se bougent le cul, qui créent leur école de surf, qui créent leur marque, qui travaillent beaucoup à côté, qui font plusieurs choses. Donc voilà, t'as vraiment deux types de surfeurs : là par contre, le cliché du surfeur qui se fout de tout, il existe ! Ce côté rebelle qui est très marqué chez eux, c'est aussi eux qui fument beaucoup et font beaucoup de soirée quoi ! Ça va avec ! Mais ouais pour moi y'a deux types de surfeurs et t'en as qui sont de l'autre côté, tu le vois, tu vois aussi que ça change. Y'a beaucoup d'école de surf qui ont été montés, pour monter une école de surf ça demande beaucoup de travail et voilà quoi.

En quoi, le surf est fun ou n'est pas fun selon toi ?

Ce qui n'est pas fun dans le surf, c'est le localisme. C'est-à-dire, c'est un peu comme des chiens, comme des animaux, enfin moi aussi parfois je l'ai d'ailleurs, ce côté local où c'est ma plage, c'est mon spot, c'est chez moi, tu ne prends pas mes vagues. Ce côté-là il revient souvent surtout dans les landes, dans le Pays Basque. Mais ça c'est le côté chiant du surf, ça peut complètement te dégouter

d'une session quoi. Surtout l'été y'a du monde, y'a beaucoup de touristes, donc les locaux ils sont hyper à cran parce que le reste de l'année ils sont tout seul et là ils ont plus de vague. Donc, ce côté massif et ce côté local ça va pas ensemble et clairement ça crée de grosses tensions à l'eau, des bagarres et ça clairement c'est le mauvais côté, qui même moi, me fout en l'air une session. Généralement on va marcher pour être tranquille, tout seul.

Tu l'as vécu donc ?

Ca ne m'est pas arrivé souvent. J'ai été des deux côtés honnêtement. Ouais, le côté où c'était un local qui m'a saoulé c'était au Pays Basque, où là le mec clairement il a pété un plomb parce que je prenais les vagues et que ça ne lui a pas plu. Et après je l'ai vu aussi, j'ai beaucoup de potes qui se sont embrouillés, qui embrouillaient les touristes. Ouais, après moi je sais que je l'ai eu parce que y'a un mec qui m'a saoulé parce que y'a une question de priorité et le touriste, il ne respecte pas ça et au bout d'un moment tu lui dis. Mais le problème c'est que quand tu lui dis, quand t'es fatigué, c'est la fin de la saison, tu lui dis d'une mauvaise façon et après ça part en cacahuètes quoi. Et ouais, parce que y'a aussi ce problème là, y'a des règles en surf, qui ne sont pas écrites, que tout le monde connaît et le touriste, qui n'a jamais surfé de sa vie, il les connaît pas et là ça peut créer de grosses tensions.

Et toi les règles tu les apprises lors de cours ? Ou alors ce sont d'autres surfeurs qui te les ont apprises ? Ou était-ce de l'observation ?

Non moi je sais que lorsque j'ai pris mon premier cours à 9ans on nous l'avait expliqué. Et puis même, n'importe qui à l'eau va pouvoir venir te voir et te dire voilà, faut pas faire ça, ça, ça, c'est la règle. Mais ouais, c'est au contact des autres surfeurs et puis y'a aussi l'école de surf quoi. Mais c'est vrai que moi j'ai un gros regret sur ça, c'est que les surf shops font pas l'effort d'expliquer aux débutants qui vont acheter leur planche de surf. Euh ils veulent juste vendre leur truc. C'est vrai que sur les plages ce n'est pas marqué, donc soit tu l' observes, soit tu le fais une fois, tu te fais engueuler et tu comprends. Sinon, y'en a tu leurs dis, ils ne veulent pas comprendre, ils s'en foutent, ils ne font pas attention. Moi c'est vraiment en cours qu'on me l'a dit et puis dans l'eau tu le vois.

Est-ce que tu t'intéresses à la politique de la ville de Lacanau ? Est-ce que tu as un avis là-dessus ?

A Lacanau la ville, enfin la Mairie, elle a vite compris que le surf attirait beaucoup de monde, attirait beaucoup de touristes et qu'ils pouvaient gagner de l'argent sur ça. Du coup, ils ont tout fait pour développer le surf au final. Je pense que tu dois avoir quasiment 20 écoles, à chaque fois les écoles doivent demander une autorisation à la Mairie. Donc, s'ils ont accepté c'est qu'ils sont pour ça. Ils donnent des subventions aux écoles, voilà, je sais qu'ils aident beaucoup le surf club de Lacanau qui est une association de Lacanau et ils ont le Lacanau pro, alors certes, ils ont de moins en moins de financement chaque année parce que c'est compliqué mais il est encore là quoi. Et je sais aussi qu'ils

se battent pour avoir les jeux olympiques avec Bordeaux. Bordeaux les soutient donc c'est cool mais ils sont en concurrence avec Hossegor et Biarritz qui sont deux grosses capitales du surf en France, plus que Lacanau. Mais non, Lacanau a une très forte histoire avec le surf et je crois que le surf club de Lacanau Océan c'est le deuxième surf qui a été créé en France. C'est un des plus gros surf club. Donc ouais je pense qu'il y a une vraie volonté de la Mairie à pousser ça et je pense qu'ils ont compris que ça rapportait beaucoup d'argent et que ça attirait beaucoup de monde.

Et toi qu'en penses-tu ?

Moi je pense que c'est bien parce que du coup ça a permis aux surfeurs de vivre de leur passion et voilà. Le seul truc qui est chiant c'est que y'a beaucoup d'écoles, que ça crée des tensions. Ca a aussi attiré beaucoup de monde, donc y'a beaucoup de monde qui surf donc ce n'est pas pareil.

Mais non, moi je trouve ça bien, sachant que dans une ville comme ça, en France, le surf n'est pas reconnu, enfin en tout cas à l'époque, donc c'est un peu des précurseurs. Je trouve ça bien qu'ils aient fait ça honnêtement. Et en fait, ils aident les projets donc non c'est bien !

Certaines communes essaient de développer les vagues artificielles, qu'en penses-tu?

Il y a beaucoup de rumeurs, Bordeaux en parle pour en faire une au Lac, Lacanau voudrait le faire à côté du Super U.

Les piscines à vagues moi je suis pour, je trouve ça bien, ça va nous permettre déjà d'aller surfer quand les conditions sont pourries. Ca va aussi nous permettre d'amener les gamins d'abord dans les piscines à vagues, au lieu de les amener à l'eau, c'est beaucoup plus sécurisé. Du coup il y aura moins de monde sur les spots c'est plutôt pas mal. Voilà c'est facile d'enseigner là bas, il y aura des écoles c'est sûr et c'est bien ! Moi je suis pour!

Après, le seul problème c'est l'écologie, parce qu'à mon avis une piscine à vagues, au niveau écolo ce n'est pas trop ça. Après moi le seul truc qui me dérange dans les piscines à vagues c'est qu'ils veulent faire des compétitions dedans ! Ils en ont fait une avec la vague de Kelly Slater, il y a un mois. Et là, par contre, le surf est en train de se transformer en n'importe quel autre sport, en grand show. Je sais pas si t'as eu l'occasion de regarder mais, c'était vraiment un show à l'américaine, c'était comme au baseball, ou au basket, ou n'importe quoi d'autres : t'as de la musique, un spectacle autour de la piscine ! Le mec il surf et voilà ! Il lève les bras tout le monde l'applaudit, tu vois c'est du pur show et puis c'est toujours la même chose, c'est toujours la même vague, y'a plus de suspens sur la vague, c'est un peu monotone, ça dénature. Et puis, ça pousse encore plus le surf dans ce côté commerce de masse.

Il y a quelque chose de superficiel là dedans ?

Oui superficiel et trop show, trop grand public, rock star, les mecs j'te jure moi ça m'a assez choqué comment ça se passait. Le problème c'est que ça va être ça l'avenir, il y aura de plus en plus de compétition là dedans, mais pour moi, ça ne remplacera jamais une vague naturelle.

Par contre, pour le grand public c'est mieux, parce qu'il n'y a pas de temps d'attente, y'a beaucoup plus de rythme, beaucoup plus d'action. Donc, le grand public lui il va kiffer, il va préférer aller dans une piscine plutôt que l'océan ça c'est clair. Mais nous, en tant que surfeur non clairement, moi je préfère aller à l'océan sans hésitation

Tout à l'heure, tu me disais que le surf était un sport assez macho, as-tu été confronté à des remarques, des comportements de garçons à l'eau déplacés ?

Alors directement non parce que je fais 1m80, je suis un peu baraque, donc y'a aucun mec qui se voit me dire : « toi t'as rien à faire ici t'es une fille ». Par contre, à l'eau t'es beaucoup plus testé, c'est-à-dire qu'au début si tu ne connais personne à l'eau, que y'a que des mecs, ils vont beaucoup plus te regarder, te juger qu'un mec et en plus de ça, ils ne vont pas forcément dès le début être cool avec toi pour les vagues. Si tu ne montres pas que tu t'engages, que tu sais surfer... Voilà, il faut que tu fasses tes preuves, que tu te battes beaucoup plus à l'eau qu'un mec. Ça clairement, je l'ai ressenti beaucoup de fois. Il faut vraiment s'imposer car sinon tu ne vas jamais avoir de vague quoi ! Et y'a pas de galanterie à l'eau quoi !

Et tu penses que c'est dû à quoi ?

Baaaah pfouu... C'est dû au fait que y'a eut pendant beaucoup de temps que des mecs à l'eau. Là ça change, y'a beaucoup plus de filles. Enfin puis voilà, les mecs, beaucoup de surfeurs, ils sont là ils veulent surfer à fond, ils veulent montrer qu'ils savent super bien surfer, ils veulent les vagues que pour eux. Y'a beaucoup de machos, y'en a beaucoup qui ont cet esprit un peu vieux et puis surtout, ils pensent directement qu'on a un niveau beaucoup moins élevé qu'eux et qu'on va moins exploiter la vague que eux l'auraient fait. C'est que des a priori, et ça change pas mal là donc, les gens, les mecs, commencent à arrêter de trop juger parce qu'on se retrouve des fois, enfin c'est encore rare, mais moi je me suis déjà retrouvée avec 4, 5 filles, c'est rare mais ça m'est déjà arrivé. Donc je pense que ça change au fur et à mesure. Après c'est comme dans tous les sports, quand les compétitions sont au même moment, au même endroit, les meilleures conditions sont pour les mecs. Et puis c'est pareil pour tout ce qui est trophée ou quoi, les filles gagnent beaucoup moins d'argent que les mecs.

Ca met du temps à évoluer...

Ouais mais tu vois ce n'est pas pire que le foot ou quoi, le foot tu ne verras jamais un match de foot à la télé...

Est-ce que tu penses qu'il y a une différence entre la manière de surfer des filles et celle des garçons ?

Ouais, je dirais que ça vient du physique, on n'est peut-être un peu moins en puissance que les mecs. Après dans l'esprit par forcément, moi quand je regarde les compétitrices, franchement elles surfent comme des mecs, enfin, pas aussi performant, c'est impossible mais elles ont cet esprit de déchirer la vague, de faire le plus de virages possible. Après, je pense qu'elles sont un peu plus cool que les gars dans leur approche, c'est moins agressif, c'est plus l'envie de rider la vague que de la déchirer.

Après quand je vois les surfeuses pro en compétition c'est un peu comme les mecs, c'est performance, performance...

Quelles sont tes références de surfeurs et surfeuses ?

Pour les filles : Stephanie Gilmore, Coco Ho, Lakey Peterson...

Pour les mecs : alors un qui surf hors compétition c'est Craig Anderson il a un style très à la cool, très surfeur pour moi. Dane Reynolds, Kelly Slater, John John parce qu'il se prend jamais la tête, il surf pour le plaisir et ça se voit dans son surf et voilà quoi.

Comment tu envisages ta pratique dans le futur ?

Déjà dans le futur c'est bosser à l'étranger l'hiver et bosser ici en France l'été. Après, ouvrir mon école de surf c'est compliqué parce que c'est complètement saturé le marché, c'est très saturé et voilà. Mais peut être faire des formations, là, tu vois, à l'UCPA tu peux évoluer en carrière, être fonctionnaire ou être gérant d'école UCPA donc ça c'est cool. Mais, après, oui, à un moment je vais devoir arrêter de surfer mais ça se fera à cause de la vieillesse et puis tu passes au longboard. Et après, voilà, ma pratique du surf plus je vieillis, plus je surf, plus j'ai de raison de surfer, donc voilà c'est le but, j'ai envie de profiter au maximum de ça, moi ça me fait du bien, ça me met dans un bon esprit donc j'ai envie de continuer et puis même physiquement c'est bon pour l'entretien, t'es bien dans ta tête. Mais moi clairement j'ai envie de vivre du surf, être monitrice de surf et à côté, je ne sais pas, monter un business ou n'importe quoi à côté.

Cela m'a interpellé qu'à plusieurs reprises tu évoques la compétition comme n'étant pas quelque chose qui représente ta vision du surf, dans cette optique, que penses-tu de l'inscription du surf aux JO en 2020 ?

Pour les Jeux Olympiques, c'est bien et pas bien. C'est bien parce que l'image du surfeur va évoluer, on va être considéré comme des athlètes, de vrais sportifs, ça change du mec qui ne fait rien et fume des joints tout le temps. C'est bien aussi parce que ça va attirer encore plus de monde dans le surf, le business va encore plus se développer, donc on va pouvoir en vivre. C'est donc plutôt positif, en plus

la FFS, va avoir beaucoup de subventions et elle va pouvoir faire beaucoup plus de projets. Après on va voir ce qu'elle va en faire, si elle ne va pas les mettre dans sa poche, ça peut aussi être ça. Après il y a tout le côté négatif : forcément, ça va amener beaucoup de plus de personnes sur les spots, ils étaient déjà saturés, ils vont l'être encore plus. Après ça va pas tout changer fondamentalement, y'aura plus de monde et plus de subventions, je ne pense pas que ça va changer beaucoup de choses...

Après pour la compétition moi j'ai jamais fait de compétition, j'ai jamais eu cette relation là avec le surf. J'ai des potes eux qui ont fait des compétitions depuis tout petit, donc ils ont pas du tout la même vision, eux c'est toujours le challenge et battre l'autre d'à côté. Moi le mec qui m'a fait apprendre le surf, c'était un vieux moniteur qui lui, était super peace, donc moi j'ai cette image complètement détente, peace du surf, où c'est que du plaisir et pas de prise de tête. Ouais c'est partager ce moment avec les autres qui sont à l'eau, mes potes, c'est voyager, découvrir de nouveaux endroits, découvrir de nouvelles cultures. Mais voilà après c'est parce que moi j'ai eu cette éducation là, j'ai appris par moi-même beaucoup de choses aussi et je trouve que ça va bien avec l'image, quand t'es dans l'eau t'es hyper détente. Et même les compétiteurs quand ils sont à l'eau ils ont cette image là, ils sont bien, ils sont calmes, quand ils sortent de l'eau ils sont bien. Mais eux, en plus, ils ont ce côté, je pense que c'est aussi pour se le prouver à eux-mêmes.

Conseils:

- Films: The Drift ; Lost in the swell ; films de John John.
- Livres : Surfer's journal ; Immersion (écrit par des filles de Lacanau) ;
- Vidéo : <https://www.youtube.com/watch?v=ubZpsA0qoXo>

Annexe n°4 – Entretien Nils

2 mai 2018

Nils Paillou, 24 ans, professeur de surf à l'UCPA, habite à Lacanau Océan.

Quels sont tes passe-temps ?

Du surf, du golf, du skate, beaucoup de sport, pas mal de sport, j'aime bien faire la fête aussi.

Est-ce que tu as une passion parmi ces passe-temps ?

Euh ouais, j'adore le surf et le rugby aussi mais je me suis blessé au rugby donc je peux plus trop jouer là.

Comment as-tu décidé d'être moniteur de surf ?

J'ai grandi à l'océan. Dès mon plus jeune âge j'étais tout le temps en cours de surf parce que mes parents ils avant le club Mickey. Ils étaient amis avec les gens d'une école de surf du coup j'allais tout le temps, tous les jours j'avais des cours gratuitement à l'école de surf. Et j'étais vachement proche des moniteurs et tout ça. Et puis, dès que j'ai eu 14-15 ans, j'ai commencé à vouloir être moniteur donc poussé et être tout le temps avec les moniteurs ben c'est un rythme qui est pas mal j'aimais bien et du coup après j'ai eu mon bac. Et je n'ai pas voulu poursuivre après le bac, je n'étais pas trop trop scolaire et j'ai directement enchainé sur le BPGEPS.

J'ai échoué une fois mais je l'ai eu la deuxième fois.

Peux me parler de ta pratique du surf ? Quelle fréquence, avec qui, où ? etc.

Maintenant que je suis professeur de surf, ma fréquence a un petit peu diminué, moins de sessions personnelles. Après je surf souvent pendant les cours avec les élèves. Mais sinon on va dire qu'avant de mes 12 à 18ans, je pouvais surfer 3 à 4 fois par jour si les vagues étaient bonnes, passer 5h dans l'eau sans problème ! Et après j'ai commencé à voyager un petit peu, parce que le surf en Gironde ce n'est pas facile. Un petit peu dans les îles où sur les spots bah parfait ça change la vie. Du coup quand tu rentres c'est tout de suite un petit peu plus difficile, l'eau froide... Mais quand j'étais plus jeune, j'étais assez acharné c'est vrai que maintenant je surf vraiment que quand il y a des jolies vagues. Après là on est encore en période d'hiver, l'eau est froide, donc c'est encore un peu un frein dans les sessions pourries alors que l'été on a quand même accès plus facilement aux « vagues de merde » (rire).

En règle générale, si je comprends bien tu surf surtout à Lacanau ou est-ce que tu déplaces aussi sur la côte ?

Du coup, nous Lacanau, c'est un spot qui sature assez vite dès que ya une amplitude de deux mètres, enfin ça dépend des années, ça dépend des bancs de sable mais c'est un spot qui sature quand même assez vite du coup on monte un petit peu vers le nord, vers Soulac, Le Pin Sec ou Saint Nicolas quand c'est très haut, y'a pas trop, faut quand même faire pas mal de kilomètres et puis de temps en temps, on se sent un petit peu frustré quand on voit les vagues, les photos et les vidéos du jour dans les Landes, donc ça nous arrive de descendre essayer de choper des vagues.

As-tu un groupe défini de potes avec qui tu vas surfer ?

Oui, on a une bande de potes, on a même une asso qui s'appelle Topa Crew et du coup, on est une bande de potes on est sur Lacanau, on essaie de surfer ensemble mais c'est vrai qu'on est beaucoup et essayer de surfer à plein c'est un petit peu délicat donc essaye de pas arriver à 12,13 sur le spot. Donc on essaye d'être 4,5 sur le spot, et puis tout le monde n'est pas toujours disponible au même moment, ça s'écoule comme ça.

Et puis aussi les collègues de boulot, les collègues de l'UCPA.

Au niveau du matériel, tu as quoi comme matériel ? Est-ce que tu changes fréquemment tes planches ?

Je les change assez fréquemment, j'essaie d'avoir un roulement. J'ai un quiver, je dois avoir 5,6 planches. Donc, j'ai des planches pour différents types de vagues. On va dire que ma planche de tous les jours ouais ça fait 3,4 ans que j'ai changé une fois mais j'ai repris la même, c'est une Hyto Crypto en 5'6, ça passe bien pour chez nous mais c'est assez difficile de s'en séparer après une fois que t'as essayé.

Sinon ouais j'ai plusieurs types de planches en fonction des vagues, suivant si j'ai mal aux bras je vais prendre des planches un peu plus épaisses. Et puis j'aime beaucoup surfer avec des planches en mousse aussi, c'est fun, ça fait progresser.

Tout à l'heure, tu me disais que t'avais commencé, avec un club ?

C'était plus une école de surf, c'est « Surf sans frontières » à Lacanau Océan, ce qui est dingue c'est que maintenant c'est l'UCPA qui a racheté cette école, et c'est l'école dans laquelle je bosse. Les locaux n'ont quasiment pas changé donc c'est assez drôle. Y'a les fils de mes profs de surf de l'époque, qui prennent des cours de surf avec moi, c'est dingue (rires).

Fais-tu confiance à la FFS ?

En vrai, quand j'étais plus jeune je faisais des compètes, mais la Fédération en vrai on s'en fout un peu, je n'y pense même pas, je, enfin, je ne suis pas dedans, je n'ai même pas de licence je crois (rires), je n'ai pas de licence ouais.

Y'a-t-il une raison particulière à cela ?

Non, non non mais c'est juste qu'il faut être affilié à un club, et je n'ai pas de club, maintenant, y'a plus « Surf sans frontière », enfin y'a d'autres clubs à Lacanau, mais je ne suis pas, je ne sais pas, pour moi, le surf j'aime bien ne rien devoir à personne. Je n'ai pas de licence, bon ben après c'est vrai que c'est surtout les compétiteurs qui ont des licences, pour pouvoir participer aux compétitions. Mais oui, je n'ai pas trop de liens avec la Fédération.

Pourquoi as-tu arrêté les compétitions ?

J'aimais bien, j'ai commencé tôt, on a fait des compétitions en UNSS et tout, c'était top. Et en fait je jouais beaucoup au rugby aussi. Il fallait que je choisisse soit j'allais faire une compète' de surf, soit j'allais aider mes copains sur le terrain, du coup, j'ai opté pour l'équipe. J'ai vraiment arrêté les compète' de surf pour vraiment me mettre à fond au rugby.

Donc du coup, tu as choisi entre l'équipe et ta pratique du surf ?

Bah ouais le surf c'était un petit peu quotidien on va dire, après l'école, on allait surfer, du collègue on allait surfer, même avant le collège. On a grandi avec quoi du coup, alors que le rugby c'était un peu plus, on va dire que c'était une fois par semaine au début du coup, donc t'y vas moins, donc, je me suis dis que je pouvais surfer tout le temps et que les compète' je n'avais pas le niveau pour être professionnel du tout, alors qu'au rugby y'avait moyen. Donc, je me suis dis, je garde le surf en vrai plaisir, un loisir, pour moi, et je préfère aller jouer au rugby en compétition.

C'est un bon complément, c'est pas du tout les mêmes valeurs. Y'avait ces valeurs du surf qui m'ont beaucoup saoulé à une époque, quand le surf a explosé, quand j'avais 15-16 ans. C'était vraiment la pleine explosion du surf et les surfeurs, ceux qui surfaient un peu bien, les jeunes, les landais, avec leurs stickers sur leurs planches, je trouvais qu'ils avaient des egos un peu surdimensionnés, ça m'a un peu saoulé, on te regarde de la tête aux pieds, c'était beaucoup comme ça.

Du coup, ouais je préférais vraiment l'ambiance rugby ouais.

Alors justement, quelles sont les valeurs pour toi du surf, enfin les valeurs que toi tu considères être tes valeurs du surf ?

La nature déjà, être proche de la nature, bah parce que c'est quand même un sport, le seul sport où, enfin au ski ou quoi, mais où tu as besoin d'avoir énormément de conditions réunies pour avoir une session parfaite. Chez nous, une session parfaite dans l'année tu les comptes sur les doigts de la main.

Du coup bah surfer, s'entraîner un petit peu tous les jours, sur tout type de vagues pour être, quand cette session parfaite est là, être au top et prendre un maximum de plaisir.

A un moment c'est vrai que ça m'a un petit peu dégouté le surf c'est très frustrant, c'est compliqué pour progresser donc, faut prendre sur soi, il faut rester humble et pas avoir trop d'attente envers soi même, c'est ce que je dis à mes élèves en général, aux stagiaires, c'est de pas avoir trop d'attente envers soi même parce que les objectifs à atteindre en surf c'est difficile, y'a beaucoup de paliers à franchir et le problème c'est que ya pas tout le temps les conditions pour. Du coup quand ya les bonnes conditions, il faut essayer d'être prêt un maximum quoi.

A un moment c'est vrai que ça m'a un petit peu dégouté le surf c'est très frustrant, c'est compliqué pour progresser donc, faut prendre sur soi, il faut rester humble et pas avoir trop d'attente envers soi même, c'est ce que je dis à mes élèves en général, aux stagiaires, c'est de pas avoir trop d'attente envers soi même parce que les objectifs à atteindre en surf c'est difficile, y'a beaucoup de paliers à franchir et le problème c'est que ya pas tout le temps les conditions pour .

Qu'est-ce qui te pousse à aller surfer, qu'est-ce que tu cherches lors d'une session ?

Les Dieux ! (rires) Non mais c'est l'adrénaline un petit peu, tu te lèves le matin, tu sais que ça va être parfait, il fait encore nuit, tu vas surfer avec tes potes. Tu vas chercher tes potes, tu regardes les vagues au levé du soleil, c'est parfait, il fait froid mais tu mets la combi c'est parti quoi !

T'es tout seul à l'eau, quand tu remontes, tu vois ton pote prendre une pire vague. C'est un moment de partage aussi, c'est un sport individuel mais faut que ce soit plus un moment de partage.

Mais c'est compliqué, y'a beaucoup de monde dans l'eau, surtout l'été, ça crie, ça taxe, ça snake, c'est difficile à gérer. Y'a toutes les écoles de surf, ya des baigneurs. Donc c'est assez difficile de partager l'océan mais ouais.

Justement au niveau des règles à l'eau, comment les as-tu apprises ? Comment les appliques-tu ?

La question derrière, c'est, par rapport au gens qui sont à l'eau, est-ce que les gens respectent les règles ?

Ouais très bonne question ! Alors les règles, moi je les ai apprises à l'école de surf petit. Après j'étais en section surf au collège c'est-à-dire que le mardi après midi et le vendredi après midi, on avait des cours de surf, en mode club, entraînement plus que comme un cours avec des stagiaires comme t'as pu le voir à Lacanau. Mais faut vraiment les apprendre ! Nous on les a vus en classe sur un tableau, moi je le montre à mes élèves sur le sable, je fais des schémas sur le sable mais c'est vrai que la plupart des gens ne connaissent pas les règles et c'est dangereux au final.

Je me souviens d'une fois, après comme c'est mon métier, j'essaie d'être le plus pédagogue possible dans l'eau, mais souvent tu leurs expliques, des fois quand il y a beaucoup de monde bah le mec, il le prend mal, il commence à te crier dessus, c'est pffou... tu lâches un peu l'affaire mais faut essayer d'expliquer calmement pourquoi et comment faire parce que s'ils se font manger et griller les autres... Ce n'est pas toujours évident ! Ya des gens, ils font les beaux, ils se prennent pour... Beaucoup de bordelais qui viennent surfer le week-end, ils se croient chez eux...

Ca t'est déjà arrivé que ça dégénère ?

Oui ça m'est arrivé... Mais ce n'est pas du tout le bon exemple. Ca m'est arrivé oui, parce que c'est un petit jeune que j'avais en cours, il est parti sur une vague et ya un mec qui est parti devant lui et il était avec sa planche de paddle, il a piqué devant lui. Et moi j'ai eu vachement peur, j'ai eu de l'adrénaline aussi pour le gamin. Et le mec a commencé à me hurler dessus en mode « ouais vous faites chier avec vos cours de surf ! », alors qu'il était au plus mal le petit et du coup, je suis sorti sur le sable, avec le petit et il est venu encore me voir. Et c'est vrai que j'ai les nerfs qui ont lâché mais ce n'est pas du tout le bon exemple !

Est-ce que le surf t'as permis de faire des rencontres, des voyages ?

Des voyages, des rencontres, le surf c'est, quand tu pars... Moi j'essaie de travailler toute la saison, jusqu'à la Toussaint pour essayer de me payer un voyage et c'est vrai qu'en voyage tu rencontres énormément de monde, bizarrement aussi chez nous à Lacanau, mais moins maintenant, parce que quand on est dans l'eau ça parle pas beaucoup, y'a beaucoup de monde. Alors qu'en voyage, tu rencontres beaucoup de monde, y'a des personnes avec qui je suis toujours en contact. Donc, ouais c'est une bonne source de rencontres le surf.

Tu disais moins maintenant, mais est-ce parce que maintenant les gens parlent moins ? Y'a vraiment eu un moment où ça a changé ?

Ouais, il y a un moment quand il y a beaucoup de monde, c'est dur d'avoir des vagues et quand t'as des vagues, ce n'est pas top, c'est là que tu sens cette petite tension dans l'eau. Par exemple pendant le Lacanau pro, quand il y a tous les pros dans l'eau, ils... pff... Ils ont l'habitude de surfer tout seul, c'est un petit peu tendu quoi.

C'est vrai qu'avant il y avait moins de surfeurs, ou alors c'est peut-être que j'étais plus jeune et puis les gens ils disaient bonjour (rire) je ne sais pas !

Comment les gens voient le surf d'après toi ?

Moi je le vois au quotidien, je suis prof de surf, donc j'ai tout le temps des gens du coup qui ne connaissent pas, qui viennent découvrir, donc l'image là, c'est un petit peu c'est je ne sais pas comment dire, c'est cool, je ne sais pas trop comment expliquer, c'est un peu décalé, c'est un peu un life style particulier c'est à la cool quoi le surf.

Et y'a une part de vérité ?

C'est clairement vrai hein, les surfeurs ils ont une vision un petit peu différente je pense ! Même j'ai eu des retours de stagiaires, si tu chopes le virus, bah après forcément ça fait partie de ta vie, le problème c'est que prend de la place du coup tu vis différemment ! Le nombre de gens qui habitent à Paris, qui ont pris des cours de surf, qui se font muter à Bordeaux pour pouvoir surfer le week-end, du coup forcément ça impact un petit peu. Mais je pense que la vision que les gens ont du surf, c'est que c'est quelque chose de fun, tu t'éclates en vacances et euh, ça fait rêver un petit peu ! C'est un peu, surtout là maintenant, c'est vachement dans les médias, les pubs, maintenant c'est plus l'ASP c'était l'Association des Surfeurs Professionnels, c'est devenu WSM, je pense que ouais ça va exploser bientôt quoi ! Encore plus ouais ! C'est partout maintenant !

Les clichés du surfeur c'est quoi ?

Ce n'est pas forcément des choses fausses, en général tous les clichés sont vrais (rires), c'est assez juste !

As-tu des surfeurs fétiches, que tu suis ?

Ouais, je suis pas mal le World tour. J'ai plusieurs surfeurs que j'aime bien ouais ! Bah déjà j'aime bien John John et puis après y'a tous les « vieux », sinon en ce moment j'aime bien John John, Italo Ferreira qui surf très bien, j'aimerais bien que Jordy Smith soit champion du monde aussi, haa il y a beaucoup de surfeurs, Mick Fanning qui vient de prendre sa retraite, c'est difficile de faire des choix !

Pourquoi ces surfeurs là ?

C'est le style, beaucoup le style, tous les surfeurs n'ont pas le même style de surfeurs, ou même personnalité, mais j'adore Mason Ho aussi. Les vidéos qu'ils font, comment ils surfent en général, on choisi pas les plus bons (rires)

Est-ce que t'as intérêt pour les marques de surf en général ? Si oui lesquels, pourquoi ? Si non, mêmes questions ?

Quand j'étais plus jeune ouais j'adorais ça, fan de surf, j'avais les posters, j'allais faire la braderie à Hossegor. Et puis maintenant un petit moins, c'est-à-dire que, avec mon boulot on a des dotations, avec des habits pour l'année, en combi, du coup c'est assez cool. Et après je m'habille vachement en mode sport quoi. J'aime bien les joggings, tennis de sport.

Est-ce tu suis la politique de la ville de Lacanau? Es-tu pour, contre ?

Ouais, je trouve ça cool ce que fait la ville. Par rapport aux JO, ils se bougent, je pense que si Lacanau a les JO ça peut être bien pour tous les commerces et pour Lacanau en général, ça pourrait être une très bonne chose. Concernant la *Wavegarden*, ce qui me dérange c'est que, pour moi, ça devrait rester de l'entraînement, c'est-à-dire que... ça pourrait enlever beaucoup de choses : le sens marin, la vision des vagues, la lecture de l'océan en général. Si t'apprends à surfer en *Wavegarden* ou sur une vague comme la vague de Kelly, certes tu vas être très fort techniquement, par contre, une fois dans l'océan, tu vas être en légère galère, donc... Mais c'est bien. Ça développe le surf, je pense que pour faire progresser, pour que le surf français remonte au niveau mondial, c'est un très bon outil de travail en termes de techniques ou de pédagogie, pour travailler. Parce que le problème c'est que tu ne peux pas surfer tous les jours, alors qu'avec ça tu peux. Répéter les manœuvres, enchaîner, des droites, des gauches, ça je pense que c'est top. Mais par contre, le problème je pense, c'est que ça va pousser un petit peu partout, qu'il y a pleins de gens qui vont apprendre à surfer là-dedans, ils vont faire que ça. Et après, ya un moment où ils vont arriver dans l'océan, et dans l'océan ça risque d'être la guerre.

Oui, après il va y avoir plus de monde à l'eau...

Oui beaucoup plus de surfeurs, et puis les parisiens auront des surfeurs à Paris et puis Lyon, là c'est déjà le cas mais ils pourront surfer quand ils veulent.

Quels problèmes à l'eau ça peut engendrer, tout ce monde à l'eau ? Il faudrait réglementer ?

Ouais, pour Pâques, le 1^{er} avril, Surf session a fait un article dans lequel ils disaient qu'il va falloir payer pour aller surfer, faire un forfait comme au ski. Ce n'est pas vrai, mais le problème c'est que ça

risque d'arriver un jour. Ou alors, un truc qui pourrait être bien, c'est qu'il y ait un arbitre à l'eau (rires), quelqu'un qui ne surfe pas qui est sur un stand-up et qui dise : « allez c'est bon c'est à toi, ce n'est pas à toi ».

Mais bon, ce serait un peu n'importe quoi. Le problème c'est qu'il faut y réfléchir, car parfois c'est presque dangereux.

Est-ce que tu connais beaucoup de filles qui font du surf ? T'en vois beaucoup à l'eau hors saison ?

Ouais, de plus en plus, euh, y'a de plus en plus de filles à l'eau et ça c'est cool j'trouve. A Lacanau y'a toujours eu quelques filles qui fracassaient quoi, y'a Justine Dupont qui vient de Lacanau. Les sœurs Brice, je me rappelle quand j'étais jeune, y'avait Fanny Brice, elle, elle avait déjà un sponsor, elle était chez Oakley, il y a sa petite sœur qui fracasse, Juliette. Euh y'a pas mal de filles à Lacanau qui surfent et c'est cool. Et là, il y a une nouvelle génération qui surfent à fond, ou en bodyboard ou du wave-ski tu vois, et ça va à l'eau et c'est cool.

Et comment ça se passe à l'eau entre filles et garçons ? Y'a des rivalités ?

« Non il n'y a pas de rivalité, c'est un peu plus compliqué physiquement quand tu es une fille et qu'il y a pleins de garçons. Elles commencent à prendre deux trois vagues, passent la barre qui est difficile, elles commencent à avoir plus trop de bras, c'est difficile de prendre la vague, mais en général, on est assez courtois. Comme le surfeur est assez dragueur, on laisse les vagues aux jolies filles (rires). ».

Comment envisages-tu ta future pratique du surf ?

Du coup, là travailler encore avec le surf. Je ferais peut être pas ça toute ma vie, mais tant que je peux faire ça, ça me plaît, j'suis heureux d'aller au travail. Je vais essayer de continuer là dedans. Développer avec un ami, continuer dans le travail. Et puis, personnellement, continuer à prendre du plaisir et essayer de progresser tant que je peux, mais tout en essayant de prendre un maximum de plaisir quand on est à l'eau.

As-tu des remarques sur le surf en général ?

Ouais, venez découvrir le surf (rires)

Conseils :

- Lost In the Swell (bretons qui ont fait une chaîne Youtube, sont des explorateurs qui cherchent des vagues, français).
- Who is Job (Chaîne Youtube, faite par des hawaïens, surf plus délires, où ils font des conneries, c'est fun).

Annexe n°5 – Entretien Thomas

31 juin 2018

Est-ce que tu peux te présenter ?

Alors moi je m'appelle Thomas Queyraud, je fais des vidéos de surf voir même plus des films de surf sous le nom de Tombottom et je suis aussi moniteur de surf depuis pas mal d'années avec ma structure qui est : « le surftruck » depuis cette année. Donc je baigne dans le surf.

Quel âge as-tu ?

J'ai 28 ans et je suis de Carcans.

En dehors du surf et faire des films as-tu des passe-temps autres ?

En dehors de faire du surf et des films on va dire que j'aime bien aller à la montagne aussi, on va dire que je ne fais pas que des films de surf, j'aime bien tout ce qui est artistique aussi, puisque j'ai aussi un gros passe-temps c'est la musique puisque je compose mes bandes sons et que même je compose à côté. Donc y'a aussi une grosse partie musicale dans ma vie mais après ça se joue beaucoup autour du surf puisque quand je n'enseigne pas, je fais en sorte de partir en voyage ou de surfer ici même si c'est en hiver, parce que c'est ma vie c'est comme ça.

Peux-tu me parler de ta pratique du surf ?

C'est vaste comme question. J'ai commencé tard, à Carcans, j'ai accroché de suite. Et après ma pratique du surf elle est le plus souvent possible en fonction des conditions, peu importe l'heure, peu importe le temps on va dire. C'est vraiment une passion est je pense que c'est un sport à part entière par rapport à d'autres sport quoi ça c'est sur. Etant donné qu'on se cale énormément par rapport à des conditions météo particulières et qu'on ne surfera jamais la même vague quoi. Donc ma pratique elle est d'un côté comme ça et d'un côté aussi en restant sur la plage, quand je filme et qui me procure autant de plaisir que si j'étais dans l'eau, c'est hyper important et j'ai la pratique où j'enseigne le surf, beh là c'est super bien aussi, même si on n'est pas dans l'eau et qu'on regarde les vagues passer y'a des moments, c'est le fait d'enseigner avec plaisir, c'est hyper important et moi j'adore ça aussi.

Pourquoi t'es-tu mis au surf ? Comment as-tu appris ?

Je m'y suis mis parce que je faisais beaucoup beaucoup de skate avant et j'étais arrivé à un point où il fallait que je commence à me péter des trucs pour continuer les compètes et avoir des sponsors donc j'étais un peu le cul entre deux chaises si je puis dire. Et j'ai un copain un jour, parce que je skatais pas parce que j'avais mal au tibia, j'ai un copain qui est passé un jour et qui m'a dit : écoute moi je me suis

mis au surf, ça te dit pas qu'on essaie, enfin que t'essaies avec moi et tout. J'ai dit pourquoi et j'ai fait un cours et j'ai complètement trop adoré alors que j'avais déjà essayé quand j'étais petit mais que j'avais détesté parce que je n'aimais pas l'eau. Mais là j'ai adoré cette fois-ci, j'avais 15 ans et donc du coup je me suis inscrit dans l'école de surf là où j'étais et j'y allais tous les jours, tous les jours, 6 fois par jour pendant tout un été. Et derrière je n'ai pas arrêté d'en faire et voilà, je ne sais plus ce que tu m'as dit après ?

Comment as-tu appris ? Mais tu me l'as dis un peu, tu as pris des cours surtout, principalement ?

Ouais voilà en école principalement, coaché par quelqu'un qui est toujours sur Carcans, qui est notre mentor avec mes copains quand on était gamin, qui nous a tout appris et puis après on a appris entre nous aussi mais vu que je venais déjà d'un sport de glisse et que j'étais sportif, je n'ai pas mis longtemps à apprendre les bases et après le coach a été là pour nous faire faire de la compétition et nous apprendre pleins de trucs quoi. C'est ça qui est génial, c'est qu'on continue toujours à apprendre même aujourd'hui, on apprend tout le temps, donc c'est cool.

Aujourd'hui surfes-tu seul ou toujours avec des potes ? As-tu un groupe de potes avec qui tu surfes ?

D'abord je ne surfe jamais seul dans l'eau, parce que ce n'est pas une bonne idée au cas où il arrive quelque chose, donc, je surfe toujours avec des gens dans l'eau. Et si possible ouais tout le temps avec mes potes ouais, on fait toujours en sorte d'appeler un ou deux potes qui sont sur la station, à Carcans. En général ce sont des moniteurs de surf parce que sur la station on est tous copains et on s'appelle en fonction de nos horaires. Après là, dans le gros de la saison, tout le monde travaille beaucoup parce qu'on a deux mois pour gagner ce qu'on doit avoir pour vivre en une année. Donc on bosse beaucoup, donc on n'a pas trop le temps de surfer, on se voit plutôt après pour boire une bière ou faire un barbecue' et pour se poser quoi. Mais après le week-end ouais, on va surfer ensemble, on est toujours avec des copains. Mais ça m'arrive aussi d'aller surfer seul quand les gars sont pas dispos et que j'ai envie parfois d'être seul dans mon monde pour réfléchir à deux trois trucs, là ouais j'y vais tout seul mais c'est plus fun d'y aller avec les copains, de partager.

Principalement tu surfes à Carcans, est-ce que tu bouges de temps en temps pour aller sur d'autres spots ?

Ouais, alors on bouge un peu, si on bouge c'est un peu dans le nord pour aller surfer des vagues plus petites quand c'est trop gros chez nous et après sinon, on va dans les landes ou dans le Pays Basque pour changer d'air mais c'est pas ma grosse tasse de thé parce que c'est des endroits qui sont très très peuplés donc je suis pas super fan. Mais après j'ai comme projet d'aller vadrouiller un

petit peu plus en France que ce soit la Méditerranée ou la Bretagne pour aller chercher des vagues chez des copains à moi déjà sur place. Et puis après les voyages quoi, si on peu l'hiver on part quoi.

As-tu des lieux préférentiels pour aller surfer à l'étranger ?

Je n'ai pas beaucoup voyagé à l'étranger donc, ce que j'ai beaucoup aimé c'est le Maroc, j'y suis allé beaucoup de fois, ce n'est pas loin, ce n'est pas cher et j'ai des copains là-bas marocains, donc j'ai beaucoup aimé. Après j'aime beaucoup l'Espagne pour surfer et le Portugal j'ai beaucoup aimé aussi. Et le plus loin que j'ai fais c'est les Caraïbes, je suis allé en Guadeloupe et là c'est la seule fois où j'ai découvert le plaisir de surfer en short sans réellement avoir froid, c'est vraiment cool. J'aimerais bien pouvoir le refaire mais ce n'est pas le même budget quoi.

Qu'est-ce qui te pousse à aller surfer ? Qu'est-ce que tu recherches quand tu vas surfer ?

Le plaisir quoi, je cherche le plaisir, après à se vider la tête parce que ça fait du bien même que ce soit surfer avec une petite planche, une grande planche ou même aller se prendre une paire de palmes et aller surfer avec son corps, faire du body surf, être dans l'eau salée en fait de base ça te met bien, c'est le plus. Après voilà, c'est aller surfer, ça dépend des fois, y'a des moments c'est juste se vider la tête, y'a des moments c'est juste glisser donc on y va en planche en mousse en débutant et y'a des moments où on a envie de se la mettre donc on y va pour être performant, on se donne des objectifs parce qu'on veut progresser dans nos manœuvres ou des trucs comme ça. Mais, c'est toujours relié au plaisir, je n'ai jamais été un grand compétiteur, je n'ai jamais aimé la compétition, donc c'est pour mon plaisir.

Comme tu parles de compétition justement, as-tu un avis positif ? Négatif ?

C'est difficile, parce que le surf à la base, c'est quand même le seul sport avec le skate, parce que le skate a découlé du surf, c'est quand même les deux seuls sports à la base qui ont été créé où y'avait pas de compétition, y'avait pas de fédé, y'avait rien. Donc, quand les compétitions sont venues dans ces sports là, ça a été pas super bien accueilli de la part de ces sphères là, parce qu'ils voulaient que ça reste libre, ils ne voulaient pas que les choses soient encadrées. Mais, après, moi je ne suis pas un grand compétiteur, mais j'aime bien regarder, ce soir je vais regarder la compétition qu'il y a aux États-Unis de surf parce que j'aime bien voir ces surfeurs professionnels qui aujourd'hui sont des athlètes et qui surfent pour avoir des notes, ça ne me dérange pas. De toute façon faut qu'il y ait des ... dans tous les sports, moi j'aime bien regarder si ça reste respectueux et logique dans la pratique moi ça me va. Je préfère regarder ça après, c'est vrai que si tu regardes et tu commences à voir des surfeurs en compétition faire des gestes obscènes et crier sur les juges, comme on peut le voir au foot sur les arbitres, là ça me dégouterait, je regarderais plus, voilà. Ce que je retrouve dans le rugby, j'aime beaucoup ces deux sports là par rapport à ça.

Quelle image as-tu du surf ? Qu'est-ce que c'est pour toi ? Qu'est-ce que ça représente ?

C'est hyper vague aussi. Je ne sais pas moi aujourd'hui le surf je le vois avec deux grosses sphères je pense. Y'a une sphère un peu authentique et une sphère un peu fausse.

Quand je dis authentique c'est parce que moi j'ai grandi d'un papa surfeur dans les années 70, donc j'ai baigné dans ça depuis tout petit avec mes parents, on vadrouillait pour chercher des vagues. Donc, ma sœur et moi on a grandi dans ça et, voilà, c'est une culture quoi, c'est une culture surf. Et étonnamment, c'est pas parce qu'on a des cheveux longs et blonds tu vois, qu'on doit être des hipsters ou des trucs comme ça mais quand tu regardes les vrais surfeurs, mes copains moniteurs ou qui sont pour moi des vrais surfeurs authentiques, on est complètement à l'opposé de l'image qu'aujourd'hui les marques veulent nous vendre, vous vendre, surtout on va dire aux gens des capitales, des villes, ce que du coup « vous » pensez ou ce que les gens des capitales ils pensent qu'est le surf, ce qui est quand même assez flou quoi. Donc y'a un peu, c'est pour ça que je dis que je pense qu'il y a deux surfs : ya le surf un peu authentique qui descend des années 70, ya un côté hippie, un côté tranquille par rapport à ça mais, c'est, je ne sais pas comment l'expliquer, faut le vivre jusqu'au bout quoi. Ces gens là à l'époque, ils vivaient dans un camping car, ils faisaient des road trips et tout ça quoi, ce n'était pas des, j'sais pas comment dire, des dentistes ou je n'en sais rien moi, qui gagnent beaucoup d'argent à un moment et qui l'espace de deux semaines, vont se prendre pour des surfeurs, parce qu'ils vont venir surfer une semaine et ils vont se permettre de t'expliquer la vie du surf quoi. En gros y'a ces deux surfs quoi. Mais c'est, je pense que c'est aussi partout, dans tous les milieux quoi, aujourd'hui on le prend en plein dans la tronche parce que le surf il est en pleine explosion quoi depuis quelques années, ça explose totalement. Alors, c'est bien pour nous parce qu'on donne des cours de surf, donc on ne va pas s'en plaindre parce qu'on a envie quoi. Mais moi je sais qu'à travers mes cours de surf, dans ma pédagogie, j'impacte les gens par rapport à ça en leur faisant bien comprendre qu'ils sont là oui pour prendre un cours de surf mais, je leur parle beaucoup de la nature, du respect de la nature, qu'on n'est pas là pour du consommable et pour repartir avec un tee-shirt Quiksilver, en faisant « trop fun, trop cool », vous payez vous faites ce que vous voulez, ça c'est du vent. Le réel, c'est la vraie culture surf, c'est faire communion avec un élément, apprendre à le connaître

Peux-tu détailler quelles sont ces valeurs du surf pour toi et qu'est-ce qui est négatif dans cette sphère superficielle dont tu parles ?

Les valeurs du surf c'est le respect ça c'est sûr et le partage. Respect des autres quand tu surfes avec eux, respect de la nature dans laquelle tu vas surfer aussi. Et le partage parce que même si on surfe tout seul sur sa planche, quand on va à l'eau on est à plusieurs, donc il faut se dire bonjour, sourire tu vois, il faut que le plaisir soit présent. Donc c'est plaisir, respect et partage.

Et tout ça, je le redis moi avec ma pédagogie on s'oppose au 'surf moderne' qui arrive, et pas que moi, mais avec notre école on essaie d'inculquer ça aux gens. On est en plein dedans en ce moment avec les surfs camps étrangers. Eux, par exemple, ils vont ramener 400 personnes par semaine et, le fun qu'ils te vendent c'est boire des bières, la musique à fond, je te donne une planche de surf et tu te démerdes devant. Et puis après, tu peux jeter ta canette par terre on s'en fout tu vois. Donc du coup c'est ça, cette consommation de masse à outrance du surf. C'est une espèce de fausse surf culture que les mecs s'approprient, qu'ils ne comprennent pas et qu'ils ne connaissent pas parce que c'est trop récent pour eux. Donc, si ces mecs là ils voulaient faire les choses correctement il faudrait qu'ils viennent habiter au bord de la mer et qu'ils comprennent. Parce qu'aujourd'hui, comme tous les gens qui habitent ici, on a au bout d'un moment, nous ou nos parents fait le choix de venir habiter là parce qu'on voulait vivre justement tranquillement et de cette surf culture. On n'a pas fait le choix de dire : « on veut gagner pleins de sous en ville et dès qu'on a deux heures de temps libre, filer à l'océan puis de dire bonjour à personne, se garer comme un connard et dans l'eau » tu vois... (rire) en gros c'est ça. Aujourd'hui c'est le problème du localisme qui est à double tranchant. Quand les gens te disent, moi je ne vais pas surfer là bas parce que les locaux ils sont trop méchants, ils sont trop cons. Si les locaux ils sont trop méchants et trop cons, c'est parce que à un moment donné, les gens qui ont deux heures de temps libres parce qu'ils ont choisi une vie qui n'est pas celle de la surf culture, ils vont dans l'eau comme ça et ils respectent plus les règles, ils n'ont plus de respect, ils ne partagent plus non plus, ils ont plus de plaisir, parce qu'ils ne disent pas bonjour ni rien, c'est leur plaisir propre, ça devient de l'égoïsme. Du coup c'est ça qui crée des tensions et c'est ça qui fait que les gens qui habitent ici pour le partage, le respect, le plaisir, ils finissent par disjoncter et ils demandent à ces mecs là de sortir de l'eau. Tu vois c'est une balance entre ces deux cultures, pour moi c'est deux cultures qui fait que s'accroissent avec les piscines à vagues qui arrivent et le surf qui va arriver aux J.O. et tout. Donc, c'est une bonne chose mais comme dans tout, il faut éduquer les gens correctement et puis voilà quoi, il faut respecter et partager.

C'est intéressant, tu as employé le mot « fun », peux-tu m'expliquer pourquoi, le surf serait « fun » et pourquoi il ne serait « pas fun » ? Est-ce que ce mot est employé à tort ou à raison ?

Bah non, fun, tu pourrais dire cool à la place, je ne sais pas, enfin, pour moi le mot ne signifie pas grand-chose. Après je peux juste dire qu'après tous les sports que j'ai fait, le surf, il te procure quelque chose qui est complètement différent je trouve très sincèrement et donc, le fun c'est ça. Parce que derrière en faisant du surf, tu vas passer presque 1 minute 30 à réellement glisser sur ta planche et le reste du temps tu le passes à ramer quoi, à galérer et à prendre des vagues dans la tronche pourtant t'as envie d'y retourner. Le seul moment de glisse que t'as il est, je peux le redire fun si tu veux, il est tellement excitant et plaisant, qu'il te donne l'envie de continuer. Après le pas fun c'est ce que je te

disais, le pas fun du surf aujourd'hui c'est quand tu te retrouves sur tes spots où y'a beaucoup de monde et où les gens ont oublié de partager, de se respecter, de dire bonjour quoi. Y'a ça, et le pas fun c'est quand tu vas dans des conditions, quand la mère nature te ramène à l'ordre dans des conditions, là ça devient pas fun. Mais y'a toujours un moyen de trouver deux, trois bouts de vagues pour ressortir avec les sourire quoi.

Tu as parlé des vagues artificielles qui se développent, qu'en penses-tu ? Trouves-tu ça bien ? Pas bien ? Qu'est-ce que ça peut avoir comme impact ?

Pff... Alors, de base, on pourrait dire que c'est bien si c'est loin de la mer, construire une vague artificielle à 20 minutes ou même 1h, j'ai du mal à comprendre l'intérêt parce que c'est une fois de plus, défoncer la nature, pour amener à tout à 5 minutes de chez soi parce que l'humain a toujours fait comme ça. Comme tu vas manger des avocats du Mexique ou des crevettes du Japon parce que y'en n'a pas en France, c'est un peu le même délire que ça quoi. Après la vague artificielle, y'a un côté incroyable, parce que la vague est tout le temps la même, donc on va pouvoir performer et créer des supers champions de surf. Mais pour moi c'est une escalade à la performance, peut être le côté un peu « too much », même si après je suis le premier à dire que j'aimerais aller essayer parce que ça a l'air incroyable quoi. Mais après, le gros problème c'est que la vague artificielle ça n'a rien avoir avec l'océan quoi. C'est-à-dire qu'après lorsque tu vas dans l'océan, tu vas te retrouver avec des courants, des mouvements d'eau qui ne vont pas être les mêmes, donc si on amène à pas éduquer encore une fois, correctement les gens qui vont être en piscine à vagues, ça va être deux fois plus dangereux. Et va y avoir vraiment deux à dix fois plus d'accidents, ça c'est sur.

A ton avis, quelle image, le surfeur/surfeuse renvoie comme image auprès des gens ? Est-ce qu'il y a des clichés ? Et sont-ils vrai ? Sont-ils faux ?

L'image que ça renvoyait avant, c'était le branleur, fumeur de pétards qui ne fera jamais rien de sa vie. Aujourd'hui c'est devenu fun, cool, c'est à la mode donc, ça donne envie d'être surfeur, de faire du surf, c'est à la mode ça c'est sûr. Donc voilà on est passé du tout au tout, après, ouais j'pense, dans la vraie culture surf, le surfeur il veut découvrir d'autres pays, c'est le but premier des surfeurs, ils prenaient des billets, ils traçaient pour aller chercher des vagues partout dans le monde donc ça c'est vrai. Pour le fumeur de pétards, je vais te dire, je ne suis pas sûr et certain parce que moi personnellement je ne fume pas, et j'ai des potes moniteurs de surf, qui ont une gueule comme moi, les cheveux longs et déteints et ils ne fument pas non plus, ça je ne suis pas sûr que ce soit vrai non plus. Après le cliché qu'on a les cheveux déteints, ça oui parce que soleil, plus, haut salée, on crame les cheveux, ce n'est pas la mode, c'est qu'on n'a pas le choix. Après voilà, les faux clichés, les faux clichés, ouais...

Est-ce que tu vois beaucoup de filles à l'eau ? Comment est-ce que ça se passe ?

Alors, oui on voit beaucoup plus de filles qu'avant à l'eau et ça c'est cool. Après, c'est exactement la même chose, c'est que dans les surfeuses qu'on voit, on voit les « vraies surfeuses » c'est-à-dire des filles qui sont là parce qu'elles veulent partager et surfer, se faire plaisir et s'améliorer, après dialogue cool avec elles, c'est super plaisant. Et après, je vais dire qu'on voit des fausses surfeuses, on en parlait cet après-midi d'ailleurs, c'est des filles qui sont plus dans la mode que dans le surf, qui vont être tout dans le paraître, des combis minis, minis, avec des décolletés à la Alana Blanchard quoi. Et qui à l'eau valent rien, se mettent en danger, voir mettent en danger les autres. Mais ça vaut aussi pour les garçons, quoi, ce que je te dis, c'est la même, les garçons, tu vas en avoir qui ont des gueules d'ultra surfeurs, qui se la pètent en dehors et dans le look. Ça c'est une fois de plus, ce que je disais, des personnes qui ne font pas partie de la surf culture. Les vraies personnes qui sont de la surf culture, qu'elles aient une combi mini ou pas on s'en fout mais l'attitude à l'eau est complètement différente, ça c'est sur et certain.

Pourrais-tu me décrire/qualifier le surf féminin et le surf masculin ?

C'est pareil, c'est hyper différent. Parce que dans le mot surf, y'a tous les supports donc c'est hyper différent. Le surf féminin il est plus élégant de manière générale c'est sûr, surtout en longboard, c'est la grâce féminine qui ressort, qui est très belle. Après en shortboard, sur des petites planches, ça s'est extrêmement amélioré les dernières années, même moi avec mon petit âge et mon passé de surfeur qui est pas énorme je l'ai remarqué. Depuis une dizaine d'années, j'ai vu l'évolution des filles en shortboard en compétition qui est complètement hallucinante. Mais après voilà, les garçons en shortboard restent puissants, donc c'est beau à voir parce que y'a de l'eau qui éclate partout, ils surfent de plus grosses vagues parce qu'ils ont une capacité physique qui est plus puissante, ce n'est pas... Euh c'est normal, c'est physiologique. Mais à la fois, les garçons en longboard ils peuvent être super esthétique. Donc en fait, ça dépend vraiment du support parce que t'as des filles en shortboard c'est super joli à voir aussi. De manière générale, je dirais que les filles sont plus gracieuses ça c'est sûr. Mais encore ça dépend du support, t'as des garçons en longboard, même des générations précédents, qui sont incroyable à regarder ».

Questions relatives aux films documentaires de Thomas

Comment as-tu eu envie de faire des films et pourquoi ?

J'ai toujours aimé avoir une caméra dans les mains quand j'étais plus jeune. Quand j'étais jeune je faisais beaucoup de skate comme je t'ai dit. A peu près à 12ans, j'ai demandé à mon père si je pouvais prendre le caméscope pour filmer mes copains en skate, il m'a dit oui. Et là, du coup, j'avais le petit caméscope à cassettes et à partir de là j'ai kiffé filmer, faire des petits montages sur le très vieux iMovie qu'il y avait sur les vieux Mac à l'époque. Et puis voilà, c'est parti de là. Au fur et à mesure j'ai toujours filmé, je n'ai pas fait d'école, je n'ai pas appris enfin j'ai fait une formation sur un logiciel que je me suis acheté sur internet. C'était une formation de 14h, je me suis bien formé sur le logiciel mais j'ai rien appris d'autre. Je fais ça petit à petit. Du skate c'est passé au surf et puis voilà.

Que cherches-tu à montrer dans tes films ? Qu'est-ce qui t'inspire ?

Je cherche à transmettre mes émotions parce que pour moi c'est ce qui doit faire vibrer les gens. Que ça soit à travers les images ou à travers la musique, car je compose mes sons comme je te l'ai dit. C'est 50/50 pour transmettre une émotion comme moi je le vois. Donc je ne cherche pas à dire : « oh lui il va aimer ça, lui ça, voir ça... ». Moi je vois ça, j'ai envie de le filmer comme, je trouve ça beau comme ça et je vais le mettre en valeur comme ça et j'espère que ça va plaire aux gens. Et puis j'ai des retours de gens qui me disent : « oh cette séquence ! », « oh ça c'est trop beau ! », « ça ce n'est pas bien ». Comme ça je vois ce que les gens aiment, ce que les gens n'aiment pas mais je ne me plie pas aux volontés d'un public. Je ne me jette pas des fleurs, j'aime mettre en images ce que je vois, ce que je ressens.

C'est vrai que les images sont plus parlantes, plus directes. Mais dans « Second souffle », il y a une grande place à la parole aussi...

Dans « Second souffle » (le 2^{ème}) y'a une grosse partie dédiée à la parole, dans « Alombre » (le 1^{er}) c'est peu sous forme d'interview. C'est plus de la parole sur des images en fond. Celui qui va sortir cet été, qui est un 2^{ème} et demi, avant le 3^{ème} où lui, il n'y a pas de parole. Je n'ai pas fait d'interview ni rien, j'ai juste voulu filmer le surf, filmer le life style.

Pourquoi as-tu choisi la parole dans « Second souffle » ?

Parce que j'avais envie de tester plusieurs choses. Dans le premier *Alombre* j'avais essayé lifestyle, image du surf et j'avais fait parler un peu les surfeurs. J'avais bien aimé le fait de faire parler les

surfeurs et je me suis dis dans le second je les fais parler un peu plus. Là je l'ai fait et je sais que dans le troisième qui sera à Tahiti j'espère, je ne ferais pas d'interview comme ça. Parce que j'ai aimé une fois, mais là j'ai envie de faire autre chose.

Comment t'es venu le concept de « Second souffle » ?

« Second souffle », c'est la suite d'*Alombre*, donc le concept c'est juste quand j'étais petit j'avais deux rêves : faire du surf et faire un film de surf. C'est ce que je me suis dis, le jour où j'ai surfé avec mon pote à 15ans, je suis rentré, j'ai demandé à mon père un film de surf. Il m'a mis un film de surf sur la télé, je l'ai regardé 2 ou 3 fois d'affilé (rires) et à la fin j'ai dis : bon voilà, moi je veux faire du surf. Et je veux reprendre le caméscope et filmer le surf. Donc voilà, c'est parti de là. *Alombre*, c'était l'idée que, je n'ai pas fait d'école, donc personne ne voulait me donner d'argent pour que je fasse un voyage et que j'aille chercher des surfeurs connus. Je n'avais rien fait en vidéos, donc je n'avais pas de « carte de visite », je n'avais rien de tout ça donc j'ai appelé ça *Alombre*, je me suis dis, je vais rester ici, chez moi et je vais faire ça avec des potes moniteurs de surf, qui surfent bien et on va monter un truc comme ça, avec trois francs, six balles et on a fait comme ça, en mode à l'arrache et ça l'a fait.

Pour « Second souffle » tu as demandé des subventions ?

Non, je ne demande pas de subvention, j'ai utilisé les sous du premier qui n'étaient pas grand-chose plus, mes sous personnels. Et là, pour le troisième je risque de demander un crowdfunding ouais, parce que Tahiti, rien que le prix du billet ce n'est pas donné donc on verra.

Pour « Second souffle », comment as-tu choisi les personnes que tu allais interroger ?

A la base je ne savais pas trop où aller et puis j'ai rencontré Youssef qui était en vacances à Carcans parce que c'est un ami d'un moniteur de surf ici. Et au bout de 5 minutes, il m'a dit : « mec, te prends pas la tête, cet hiver tu viens chez moi, à mon surf camp et je te loge, y'a pas de soucis, si tu veux faire ton film, tu fais ton film ». Je lui ai répondu que « c'est top, et vu que tu es fort en longboard, je te propose d'être dans le film aussi », il a répondu que c'était cool. Donc on est partis sur ça. En formation moniteur sur Carcans y'avait un autre moniteur marocain Selim qui était là aussi et Heremoana qui m'a dit « vas-y moi aussi je viens au Maroc avec toi, je suis chaud ». Et du coup, à partir de là vu que le premier avait eu pas mal de succès dans la sphère Landes, Gironde, Pays Basque, je me suis lancé. J'ai envoyé un message à Vincent Duvignac et Edouard Delpero je leur ai dis : « si vous êtes dispo et que vous voulez venir quelques jours au Maroc, je serai chaud pour faire des images ». Ils ont dit « vas-y, c'est que 4 jours », c'est deux copains en plus donc ils sont partis. Ils étaient logés et nourris en plus, donc juste à prendre le billet et venir surfer. Donc voilà.

Qu'est-ce que tes films t'ont apportés ?

Alors déjà beaucoup de plaisir, parce que j'ai réalisé un rêve. Donc grosse satisfaction personnelle. Ils ont apporté de l'éclairage et du plaisir aux gens, donc moi ça m'a beaucoup touché aussi. Quand on a fait les avant premiers, qu'on s'est retrouvé des milliers devant un écran géant alors que je ne m'y attendais pas c'était génial. C'était vraiment super ! Ca m'a pas rapporté d'argent ça c'est sûr ! Mais j'ai pris beaucoup de plaisir à le faire. L'argent je le gagne en étant moniteur de surf, je le gagnerais peut-être un jour en faisant des films mais je ne fais pas ça pour l'argent. Je fais ça parce que ça me fait plaisir, j'ai une autre passion, j'ai la chance de pouvoir le faire.

Est-ce que tu essaies de prouver quelque chose à travers tes films ?

Le premier j'essayais oui de prouver quelque chose mais petit à petit en le faisant, en le construisant, je me suis dit, en fait la seule chose que je suis en train de prouver c'est à moi-même, que je suis capable de le faire et on verra bien comment ce sera accueillis par les gens. Et que ça plaise ou non, moi j'aurais réalisé un rêve. Ca je pense que ce n'est pas donné à tout le monde. Après je n'essaie pas de prouver, mais peut être que j'essaie plus de montrer, de sensibiliser les gens. Sur les prochains films j'ai envie d'essayer de sensibiliser un peu plus les gens sur l'image que j'ai du surf. Pour que les gens se disent : « ah ouais, en fait ce n'est pas forcément ci, ce n'est pas forcément ça, ah ouais ça peut être vu comme ça ». C'est pour ça que j'aime bien dans les deux premiers et là dans celui qui va sortir cet été, qui sera diffusé gratuitement sur Youtube, je n'ai pas des stars mondiales dans mes films. J'ai des mecs ce n'est même pas des pros, c'est des amateurs, de très bons amateurs, qui ont un très bon surf, de supers histoires, ils ont un super style et puis eux justement, c'est des vrais surfeurs, ce n'est pas des mecs qui ont des stickers partout. Parfois ils n'ont même pas la gueule du surfeur ou alors ils sont handicapés comme dans *Alombre*, parfois c'est des casse-cous comme ça mais c'est ça aussi le vrai surf pour moi. Plus que les champions du monde aujourd'hui, qu'on voit dans toutes les vidéos, c'est génial de voir ça. Mais moi je suis attiré par le niveau amateur comme ça, par les surfeurs qu'on ne connaît pas qui vont nous montrer autre chose.

Annexe n°6 – Entretien Elise

28 juin 2018

Peux-tu te présenter ?

Je m'appelle Elise, j'ai 25 ans, je viens de Bordeaux. Là je travaille à Paris, j'ai fini mes études sur un stage de fin d'étude et je reste 6 mois de plus en CDD. J'ai fait une école de commerce.

Quels sont tes passe-temps ? As-tu une passion ?

Oui, je fais beaucoup de sport et j'aime beaucoup faire de la randonnée et faire du surf. Mais je ne sais pas très bien surfer.

Donc, une passion pour le sport en général, faire du sport, je n'ai pas un sport en particulier mais plus une préférence pour les sports en plein air où tu es proche de la nature.

Est-ce que tu peux me parler de ta pratique du surf ?

J'ai commencé ado, petite parce que je vais à la plage, au même endroit tous les étés depuis que je suis née.

Après j'en ai un peu moins fait plus grande ado, parce que je faisais beaucoup la fête. Ensuite j'ai ai vachement fait pendant mes voyages parce que j'ai pas mal voyagé.

Je me suis rendue que j'avais un niveau de base plutôt pas mal, du coup là, depuis, j'en fais un peu toute l'année avec mon copain.

Comment as-tu appris ?

J'ai pris des cours au tout début, quand j'étais petite. Et après, moi je considère que je suis encore débutante ou intermédiaire. Donc j'ai appris au début avec des cours et maintenant, j'ai aussi des copains qui sont profs de surf donc parfois ils me donnent des conseils, ou alors, juste en y allant, je continue à apprendre.

Où surfes-tu ?

Je vais beaucoup à Contis, là où j'ai grandi, la plage où j'ai grandi l'été. Aussi, au Porge qui est à côté de chez mon copain.

Y-a-t-il un groupe de copains avec qui tu vas surfer ? Ou c'est seulement avec ton copain ?

C'est quand même beaucoup avec mon copain. Et après maintenant, de temps en temps, j'ai tous mes copains garçons d'enfance qui surfent mais qui surfent vraiment bien, donc je vais jamais surfer avec

eux. Mais un petit peu plus ces derniers étés où on se met dans les mousses, où les nuls se mettent dans les mousses et les autres...

As-tu eu la sensation d'appartenir à un groupe lorsque tu allais surfer plus jeune, ou maintenant encore ?

Tu le ressens un peu quand tu vas souvent à la même plage, tu revois toujours un peu les mêmes personnes. Au fur et à mesure, ils te reconnaissent, ils te disent bonjour. Il y a quand même aussi au *line up* t'as un peu un truc sympa où tu sens que t'as un peu une communauté surf ou quand t'en discutes.

Quel est le matériel que tu utilises ?

Une planche 6/10 en résine que mon père avait fait faire à Contis par un gars du coin qui faisait des planches.

Tu le connaissais ?

Non, enfin oui, je vois qui c'est, c'est vraiment un gars de la station.

Est-ce qu'il y a une raison particulière pour laquelle tu t'es mise au surf ?

Je pense parce que mes parents... Je ne me souviens pas, je pense que c'est parce qu'on était à la plage en vacances et que nos parents, nous ont proposé avec nos cousins de prendre des cours de surf et donc on s'est dit oui pourquoi pas.

As-tu connaissances de ce que fait la FFS ?

Je sais qu'il y a des sports études, qu'il y en a un à Capbreton. Non je ne connais pas vraiment non.

Qu'est ce qui te pousse à aller surfer ?

J'aime trop être dans l'eau, dans l'océan, j'aime bien la sensation quand tu prends des vagues. J'aime aussi beaucoup le fait, en plus moi je suis un peu nulle, c'est que parfois tu restes 2h dans l'eau, t'en peux plus mais je ne sais pas, je trouve ça assez noble comme discipline. Tu vas peut être prendre une ou deux vagues en 2h et au final t'as surtout pris des machines à laver, tu t'es pris ta planche sur la gueule. Mais je ne sais pas, j'aime bien ce côté là où il faut vraiment se le mériter. C'est pour ça que j'aime bien me l'imposer à moi parce que je suis comme ça, j'aime bien me faire mal quand je fais du sport, après en plus c'est dans la nature, j'adore et je suis d'autant plus respectueuse des mecs qui passent leur vie à faire ça, à surfer 4h dans l'eau.

Plus globalement, qu'aimes-tu dans le surf ? Dans tout ce qui est autour du surf ?

Moi j'aime trop le « après le surf ». Surtout en hiver, j'y suis allée pour la première fois en hiver, avec les chaussons, la combi. J'aime trop la sensation où t'es tout sec, toute déshydratée et après t'es fatiguée, tu vas manger un bon truc ou au Nicaragua on aimait trop avec mon copain notre petite bière. J'aime le « après ». Par contre, la préparation c'est toujours un peu dure je trouve. Enfin, je me dis « on va surfer » mais l'heure qui précède je me dis « quelle idée ! », surtout quand c'est le matin, qu'il fait froid, qu'il ne fait pas beau, j'ai trop la flemme. Surtout quand je vois la mer et qu'elle le fait peur. Mais après au bout de 5min quand t'es dans l'eau, tu dis, « Ah trop contente ! J'ai bien fait de me motiver ! ».